

La vie de Pythagore, ses symboles, ses vers dorez et la vie d'Hiéroclès. [Volume 1] / par M. Dacier,...

Dacier, André (1651-1722). Auteur du texte. La vie de Pythagore, ses symboles, ses vers dorez et la vie d'Hiéroclès. [Volume 1] / par M. Dacier,.... 1706.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

R 9051

Paris

1706

Dacier, André

*La Vie de Pythagore, ses symboles, ses
vers dorez et la vie d'Hiéroclès, par M.
Dacier,...Les commentaires d'Hiéroclès*

janvier

Tome 1

30-th Col. 1887

6387

J

Receipt

₹ 1590

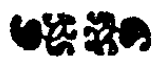
Q1

0051

LA VIE,
DE PYTHAGORE,
SES SYMBOLES,
SES VERS DOREZ.

LA VIE
D'HIEROCLES,
ET SES COMMENTAIRES
sur les Vers de Pythagore.

*Rétablis sur les Manuscrits, & traduits en
Français avec des Remarques.*



LA VIE
DE
PYTHAGORE,

SES SYMBOLES,
SES VERS DOREZ,
& LA VIE D'HIEROCLES.

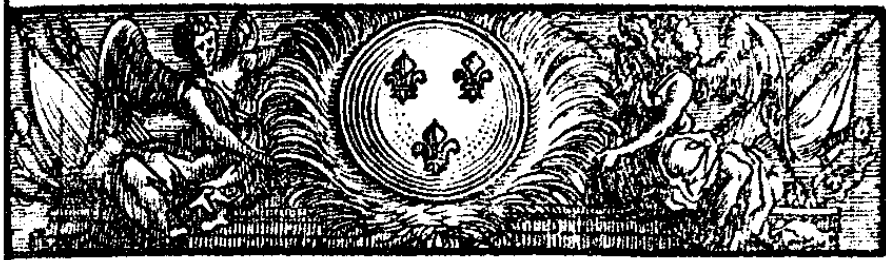
Par M. DACIER, *Garde des Livres du
Cabinet du Roy.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez RIGAUD, rue de la Harpe.

M. DCCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AU ROY.



SIRE,

L'ouvrage que j'ay l'honneur de presenter à Vostre Majesté, est le premier fruit du nouveau reglement qu'elle a fait

à ij

E P I S T R E.

pour rendre l'Academie des Médailles plus utile à ses sujets: & je satisfais aux vœux de la Compagnie, en vous suppliant avec un très-profond respect d'agrèer ces premices. D'ailleurs, SIRE, tous les fruits de mes estudes appartiennent à Vostre Majesté: il y a plusieurs années que vous daignez répandre sur moy vos graces; & pour honorer en moy vos bienfaits, vous m'avez élevé à la charge de Garde de vostre Cabinet des Livres. Je ne connois point de fortune plus grande ni plus glorieuse, SIRE, que de devoir toute sa fortune à Vostre Majesté. L'estat heureux où vos bontez

E P I S T R E

m'ont mis, ne me laisse rien à desirer, que de pouvoir vous marquer toute ma reconnoissance. Ma vie entiere sera employée à m'aquitter d'un si juste devoir, & je ne compteray avoir vescu qu'autant que j'auray travaillé à laisser des monumens publics de mes obligations & de mon zele. Dans cette veüe, SIRE, je consacre à Vostre Majesté tout ce que j'ay pu recevoir de la vie & de la doctrine de Pythagore, du premier & du plus celebre des Philosophes. Jay cru, SIRE, que rien ne pouvoit estre plus agréable au plus sage & au plus religieux des Princes, qu'un ou-

E P I S T R E

vrage où tout enseigne la sagesse, & mene à la Religion. Comme Pythagore avoit puisé dans les sources de la verité mesme, c'est à dire dans les livres & dans les traditions du peuple de Dieu, on trouve dans sa Théologie des principes sublimes, dans sa morale des regles exactes, & dans sa Politique des maximes seures. Pendant sa vie plusieurs Estats ont dû leur salut à la sagesse de ses conseils; car, SIRE, dans tous les temps les paroles des Sages ont esté le salut des Villes & des Royaumes.

Si vous estiez, SIRE, comme ces Heros de l'antiquité,

EPISTRE

*qui dans tous leurs travaux
n'ont cherché qu'à estre loüez
des hommes, & qui ont dit mes-
me que la plus agreable harmo-
nie que l'homme pust entendre,
c'estoit ses propres loüanges,
j'aurois dequoy plaire à Vostre
Majesté, en donnant icy à ses
vertus une partie des loüanges
qui leur sont dûës. Mais Vostre
Majesté, mieux instruite de
la veritable gloire, place plus
haut son ambition; seure de
la renommée, elle trouve plus
agreables que tous nos éloges,
les discours de la sagesse, & elle
prendra plaisir à entendre icy
quelques traits de celle des Py-
thagoriciens.*

EPISTRE

Par une demonstration plus seure que celle des Geometres, ils prouvent, SIRE, que la volupté n'ayant point d'essence par elle-mesme, & estant toujours l'effet d'une action, elle tient necessairement de son principe; que ceux qui font des actions divines; ont des voluptez divines; & par consequent que ceux qui suivent Dieu surpassent infiniment ceux qui suivent le monde, non seulement par la beauté de leurs actions, mais aussi par le genre des voluptez dont ils jouissent. Votre Majesté sent mieux que personne la force de cette demonstration, elle qui nous fait voir

EPISTRE

un Souverain qui regne sur ses desirs, & qui prefere les plaisirs de la pieté à tous les plaisirs du Siecle, qui assiegent en foule les thrones, pour corrompre les Rois, & pour perdre des millions d'hommes en un seul homme.

Les mesmes Philosophes, SIRE, pour porter à embrasser la vertu malgré les difficultés dont elle est toujours environnée, donnent cette regle bien simple & bien sensible, qu'il faut entreprendre ce qui est grand & beau, quelque accompagné qu'il soit de travaux & de peines; car les peines & les travaux passent, & le grand

E P I S T R E

Et le beau restent seuls. Vostre Majesté, SIRE, est une preuve admirable de la verité de cette maxime ; toute vostre vie a esté occupée à de hautes entreprises, mais penibles & laborieuses : nous avons toujourn vu les peines & les travaux passer, & la gloire leur survivre. C'est par la, SIRE, que la vertu a repandu sur tout vostre règne un si grand éclat, qu'il n'est plus au pouvoir de la Fortune de le ternir, & que le temps, qui efface les honneurs qu'on n'a pas mérités, renouvellera & augmentera toujourn les vôtres.

Je ne me flatte pas, SIRE,

EPISTRE.

que Vostre Majesté pour lire cet ouvrage interrompe ses grandes & glorieuses occupations : Vous estes, SIRE, le plus fort rempart de ce Royaume ; vous soutenez seul tout le poids des plus importantes affaires qui ayent jamais occupé des Rois ; vos soins écartent de dessus nos testes tous les orages, & vos travaux font seuls nostre repos & nostre seureté. C'est beaucoup pour moy d'oser esperer, SIRE, que Vostre Majesté donnera un moment d'un temps si précieux à voir ces foibles marques de ma reconnoissance, & ces nouvelles protestations que rien n'égle les sentimens de vene-

E P I S T R E.

*ration, de respect, de fidelité &
de zele, avec lesquels je seray
toute ma vie.*

S I R E ,

De Vostre MAJESTE'

Le très-humble, très-obeis-
sant, & très-fidelle servi-
teur & sujet, D A C I E R.



PREFACE.

JE n'ay pas oublié les engagements que j'ay pris avec le public, en luy donnant le premier volume de Plutarque, & deux volumes de Platon. Il m'a fait l'honneur de les recevoir assez favorablement, pour m'engager à continuer ces ouvrages, & à accomplir le vœu que je luy ay fait. Si Dieu me conserve donc la vie & la santé, je les employeray uniquement à cet usage, & j'espere de donner en peu de temps toutes les Vies de Plutarque, & ensuite ses Morales tour à tour, avec les Dialogues de Platon. Ce n'est ni par legereté ni par inquietude que j'ay interrompu ces travaux, c'est par raison & par obeissance : les choses de devoir sont toujours préférables à celles de choix.

Parmi tous les grands Princes qui se font le plus distinguez par l'amour qu'ils ont eu pour les Lettres, il n'y en a point qui leur ait donné une protection si sensible, si efficace, & si glorieuse que Louis le Grand. Malgré les soins si importans dont sa vie a esté toujours occupée, &

P R E F A C E .

pendant les plus grandes guerres, Sa Majesté n'a jamais cessé de jeter sur elles des regards favorables, & de donner quelques moments à les faire fleurir. Aussi jamais elles n'ont esté si florissantes que sous son regne. Jamais Athenes mesme dans sa plus grande splendeur, n'a assemblé dans son sein, tant d'hommes distinguez en tout genre de science, & celebres par les differents talents de l'esprit, que le Louvre en rassemble tous les jours sous les ordres & sous la protection du Roy. Pour honorer son siecle, tout a repris une nouvelle vie, les Arts & les Sciences ont recouvré leur ancien éclat, le bon goust, la solidité d'esprit & la politesse, ont reparu après une éclipse de plusieurs siecles; & c'est là un des grands caracteres des regnes les plus glorieux. Car, comme je l'ay prouvé ailleurs, les beaux arts & les sciences suivent toujours la fortune des Princes: & ce qu'une bonne terre & un bon climat sont pour les semences & pour les fruits, la gloire des Princes, leur grandeur, leur magnificence, & leur liberalité le sont pour les Arts & pour les Sciences, qui ne vivent pas tant sous eux que par eux. C'est ce qui a donné aux Anciens cette idée si juste & si magnifique, d'un Hercule conducteur des Mu-

P R E F A C E.

ses, *Hercules Musarum*, *Hercules Musagetes*, pour marquer l'alliance éternelle & l'union indissoluble qui sont entre les Muses & les Heros.

Sa Majesté ayant fait un nouveau reglement pour l'Academie des Medailles, & ayant voulu qu'elle ne se renfermast pas uniquement dans l'estude des Medailles & des Inscriptions, & qu'elle embrassast toutes les belles lettres, pour rendre cet établissement encore plus utile, elle a souhaité qu'outre les travaux que tous les Academiciens feroient en commun, chacun se chargeast d'un ouvrage en particulier. C'est ainsi que, selon la fable, les Muses travaillant toutes sous les yeux & par les ordres d'Apollon, ne se contentent pas de faire des concerts ensemble, elles ont encore chacune des emplois differents. Fiction ingenieuse, qui nous fait entendre que dans les Assemblées sçavantes & dans les Academies fondées par les Princes, ce n'est pas assez que chacun contribuë de son genie, & communique ses lumieres pour la perfection des ouvrages entrepris en commun, il faut encore que chacun travaille en son particulier; afin que le public profite de tous leurs talents & de toutes leurs veilles. Il n'y a pas de moyen plus assuré pour l'avancement des let-

P R E F A C E.

tres, & on a tout lieu d'esperer que le succès répondra à l'attente de Sa Majesté, & que les benignes influences qu'elle daigne répandre sur cette Academie des Medailles, luy feront produire des fruits dignes de ses soins. Chacun s'est empressé de choisir des travaux conformes à ses études & à son genie : & moy, pour ne pas perdre de veüe mes premiers desseins, & pour me rendre encore plus capable d'y reussir, j'ay choisi deux ouvrages qui sont dans le mesme goust & du mesme caractere, & dont j'espere que le public pourra tirer quelque utilité.

Le premier, c'est la Vie de Pythagore, avec une explication de ses symboles & de ses Vers dorez, & une traduction des Commentaires d'Hierocles, où toute la doctrine de ce Philosophe est solidement expliquée.

Et le second c'est la traduction du Manuel d'Epictete, & des Commentaires Grecs de Simplicius, & un nouveau Manuel du mesme Epictete, que j'ay tiré des Dissertations d'Arrien, & qui renferme des maximes très-nobles, très-instructives, & très-dignes d'estre tirées de l'oubli où elles sont.

J'aurois regardé comme un affront qu'un autre m'eust devancé en cette occasion

P R E F A C E.

où il s'agit d'obeir au Roy, & de faire ce qui luy est agreable. L'inclination, le devoir, la reconnoissance, l'obligation de répondre en quelque maniere aux graces que j'ay receuës de Sa Majesté, tout vouloit que je me distinguasse au moins par la diligence, puisque c'estoit le seul avantage que je pouvois esperer. Je l'ay fait : ces deux ouvrages sont achevez : & voicy le premier qui contient la naissance de la Philosophie. Car quoy que Thalés eust deja fondé la Secte Ionique, avant que Pythagore eust establi la sienne, comme cette Secte Ionique ne dura que peu de temps, & qu'elle fut étouffée par le Secte Italique, qui se repandit bientoist dans presque toutes les parties de l'Univers, Pythagore doit estre regardé comme le premier Philosophe, & comme le pere de la Philosophie.

Je donne donc d'abord la Vie de ce grand homme, en qui la sagesse répondoit à la noblesse de son extraction. Si Diogene Laërce, Jamblique, & Porphyre s'estoient bien aquitez de ce travail, je n'aurois eu qu'à les traduire ; mais ils ont fait cette vie avec si peu d'ordre & de suite ; & ce qui est encore plus mauvais, avec si peu de choix, qu'on ne peut regarder ce qu'ils ont écrit que comme des memoires fort confus, fort indigestes, & mes-

*Pythagoras
vir piazitans
sapientia &
nobilitate.
Cicero dans le
II. liv. des
Tuscul.*

P R E F A C E.

lez de beaucoup de choses frivoles, & pueriles, indignes de ce Philosophe, & souvent contraires à ses véritables sentiments. Ce n'est pas encore là tout : ceux qui sont venus ensuite ont encore plus défiguré la vie & la doctrine de cet homme sage, en luy attribuant des miracles, ou plutôt des prestiges, plus capables de le faire passer pour magicien & pour charlatan, que pour Philosophe. Tels sont les contes que l'on a débités de son miroir magique, de son arithmétique superstitieuse, & de sa rouë de l'onomanie. J'ay donc rejeté toutes ces rêveries que l'envie de faire passer des imaginations & des chimères, sous l'autorité d'un grand nom, avoit d'abord débitées, que la superstition & la crédulité avoient ensuite recçues, & que la saine antiquité ne connoissoit point.

Si on faisoit avec la même méthode la vie de tous les Philosophes qui ont succédé à Pythagore, on verroit clairement le progrès que ces grands génies ont fait dans la connoissance de la vérité ; & rien ne seroit ni plus utile ni plus agréable. Car quel plus grand profit, & quel plus grand plaisir, que de voir les démarches de l'esprit humain dans la recherche de ce qui fait le souverain bien des hommes, & que de remarquer quels sont les guides qui l'ont

P R E F A C E.

bien conduit, & ceux qui l'ont égaré & qui l'ont empêché de trouver cette vérité qu'il cherchoit, ou de s'y arrester & de s'y maintenir après l'avoir trouvée.

Je sçay bien que ce n'est pas dans les écrits des Payens que nous devons chercher à nous instruire. Ils sont si differents & si opposés entre eux sur les points les plus importants, que comme Platon a dit des hommes, qu'ils ont partagé entre eux la folie, on peut dire de ces Philosophes, qu'ils ont partagé l'ignorance : au lieu que tous les Docteurs de la Religion chrétienne depuis Moyse jusqu'au dernier des Apôtres sont si bien d'accord, & concourent si bien à enseigner les mesmes principes & la mesme doctrine, que comme Pythagore disoit que Dieu estoit harmonie, on peut dire avec plus de raison, de cette harmonie, que c'est véritablement Dieu : car ce ne peut estre que Dieu qui l'a inspirée. Je ne compare donc point le plus éclairé des Philosophes payens à aucun de ces Docteurs ; je les mets mesme tous au dessous du chrétien le plus simple, & je renvoye sur cela le Lecteur au discours que j'ay fait sur Platon ; mais cela n'empêche pas que les decouvertes que les Payens ont faites ne soient tres-estimables & tres-utiles. Car comme ils ont puisé

P R E F A C E :

dans les premières sources, dans la révélation Judaïque, & que cette révélation avoit été donnée pour rétablir la Religion naturelle, que le Paganisme avoit presque éteinte, & pour promettre la Religion chrétienne, qui devoit être plus parfaite que la révélation Judaïque & en réparer les défauts, on trouve dans leurs écrits de grands principes, & ces principes sont une continuation de la véritable lumière, qui par la bonté infinie de Dieu, n'a jamais cessé absolument d'éclairer les hommes, & ils deviennent des preuves invincibles de la vérité de notre Religion.

D'ailleurs, comme ces premiers Philosophes étoient des hommes d'un esprit excellent, ils ont adjoué à ces vérités connues des démonstrations très fortes & très capables d'éclairer l'esprit, d'éclaircir beaucoup de doutes, & de réfuter une infinité d'erreurs; & ce sont de grands avantages. Car comme il faut nécessairement que la connoissance précède l'amour, il faut avant toutes choses, que la lumière dissipe les ténèbres: & c'est à quoy Pythagore, Socrate, & Platon peuvent extrêmement contribuer; parce qu'ils ont plus approché du vrai, & qu'ils ont revêtu leurs principes d'une force de raisonnement & d'une évidence à laquelle la plus fière in-

P R E F A C E.

credulité & le plus obstiné libertinage ne scauroient jamais résister.

Je vais rassembler icy en peu de mots sous un seul point de vûë, les plus grands principes que Pythagore à reconnus & avouez. On sera étonné de voir que les commencemens de la Philosophie ayent esté si lumineux dans un siècle de tenebres, & qu'aujourd'huy tant de siècles après que la verité s'est si clairement manifestée, qu'on n'a plus rien à desirer, aujourd'huy que les ombres sont dissipées, & que tout est accompli, il y ait de pretendus Philosophes, qui ne travaillent qu'à faire douter de ces veritez que toute l'Antiquité a connues & reverées, & qu'à replonger les hommes dans des tenebres si épaisses, que s'ils estoient suivis, on verroit le contraire de ce qui arriva en Egypte du temps de Moÿse, * on verroit les tenebres du costé du peuple de Dieu, & la lumiere du costé des Payens.

Pythagore à reconnu que Dieu estoit unique, & il s'est expliqué sur cela d'une maniere très-forte, tres-agreable, & qui tourne fort bien en ridicule la pluralité des

* Et factæ sunt tenebræ horribiles in universa terra Ægypti tribus diebus. Ubiçumque autem habitabant filii Israël lux erat. *Exod. x. 22. 23.*

P R E F A C E.

S. Justin de
Monarch. p.
167.

Dieux. Voicy les Vers que S. Justin nous
a conservez :

Εἷπς ἐρεῖ θεός εἰμι πάρεξ εἰδός, οὕτως ὀφείλει
κόσμον ἴσον πύτῳ σήτας εἰπεῖν, ἐμὸς οὕτως·
Κ' οὐχὶ μόνον σήτας εἰπεῖν ἐμὸς, ἀλλὰ καὶ πικεῖν
αὐτὸς ἐν ᾧ πιποῖνκε, πιποῖνται δ' ἀπὸ πύτου
καὶ οὐκ ἐκ πύτου.

*Si quelqu'un dit, je suis Dieu, hors le seul
Dieu veritable, il faut que ce Dieu après
avoir crée un monde pareil à celuy-cy, di-
se, voila mon ouvrage: & qu'il ne dise pas
seulement, voila mon ouvrage, mais il faut
encore qu'il habite, & qu'il remplisse ce
monde qu'il aura créé; car c'est ce que le
veritable Dieu a fait de celuy-cy.*

Il a entrevu encore, que Dieu avoit
engendré un Fils semblable à luy, & les
Payens ont nommé ce fils le *Verbe*, & la
parole du Pere, & ils ont reconnu que c'est
ce *Verbe* ou *cette parole* du Pere qui a crée
& arrangé l'Univers.

Il a applaudi à cette verite qu'il y avoit
un traitté entre Dieu & sa créature,
traitté qui n'est autre que la Religion na-
turelle, & par consequent que l'homme
est né pour la Religion, & que la Reli-
gion est la principale fin de l'homme; &
que Dieu estant le principe de tous nos
devoirs, la veritable vertu doit se rappor-

P R E F A C E.

ter à Dieu, & consiste à luy estre fidelle. Il a connu encore la corruption de la nature & la necessité de la reparer, pour delivrer l'ame de l'esclavage du peché.

Enfin il a enseigné que l'homme estant libre il s'attire volontairement tous les maux par le malheureux usage qu'il fait de sa liberté, & par le refus opiniastre de voir les biens qui sont près de luy, & que Dieu a mis en son pouvoir : & il a seu accorder cette liberté de l'homme avec la providence de Dieu ; accord sans lequel S. Augustin assure que l'on ne peut ni bien croire ni bien vivre. Et de tous ces principes il a tiré des regles admirables pour les mœurs, en démontrant l'obligation indispensable d'estre pieux, reconnoissant, charitable, desinteressé, fidelle, temperant & juste, & de soumettre les passions de la cupidité aux lumieres de la raison, qui doit toûjours tenir les resnes.

Voila les premiers rayons qui ont éclairé les tenebres de l'idolatrie. Comme ils sont sortis du sein de la Religion Judaïque, ils reviennent joindre leur lumiere à celle de la Religion Chrétienne ; & après avoir servi très-utilement aux Peres de l'Eglise, à combattre le reste des superstitions du paganisme, ils servent aujourd'huy à dissiper les sophismes & les vaines

P R E F A C E.

defaites des athées & des libertins.

La forte persuasion où les Philosophes payens estoient, que l'ame devoit estre delivrée de sa corruption, pour devenir capable de s'unir à Dieu, leur à fait faire des efforts infinis, pour trouver la voye de cette delivrance. De la sont sortis toutes les purifications, toutes les initiations, & tous les autres rites superstitieux, qu'ils ont pratiquez : car autant que les voyes de la verité sont simples autant sont diverses, les demarches de l'erreur. Par exemple dans la plus mystérieuse de leurs ceremonies, qui estoit celle de *l'inspection, ἐπιθεσία*, les prestres faisoient enterrer les initiez jusques au cou, de maniere qu'il n'y avoit que la teste qui jouist de la lumiere. Ils vouloient leur apprendre par là que dans cette vie ils devoient dépouiller ce corps corruptible, enterrer avec luy toutes ses passions, & élever leur esprit à la lumiere intelligible, dont la lumiere sensible estoit le symbole. Car, comme je l'ay déjà dit sur Platon, toutes les ceremonies des Payens n'estoient que des figures, le mensonge, ayant toujours imité la verité. Mais tous les efforts qu'ils ont faits n'ont servi qu'à les égarer davantage ; ils ont toujours ignoré la voye de cette delivrance. Comment ne l'auroient-ils pas ignorée ? Il n'y avoit

P R E F A C E.

avoit qu'un Dieu-homme qui pust la manifester & la faire connoistre. Dieu avoit prédit luy-mesme par la bouche de ses Prophetes, que le Messie seroit l'alliance d'Israël, la lumiere des Nations & le salut jusqu'aux bouts de la terre. Comment les Payens auroient-ils demeslé ce salut, au travers des ombres qui le cachoient, lorsque la pluspart des Juifs, à qui les propheties estoient adressées, ne comprenoient rien à ces grands caracteres qui designoient le Messie, & qui sont aujourd'huy si reconnoissables? Cet homme Dieu qui devoit porter nos langueurs, estre brisé pour nos crimes, se charger seul des iniquitez de nous tous, livrer volontairement son ame pour le peché, & nous guerir par ses meurtrisseures, estoit pour eux une énigme inexplicable. Jesus-Christ devoit estre le salut des Nations, mais il devoit estre aussi leur lumiere pour faire connoistre ce salut. Ainsi jusqu'à l'arrivée de ce redempteur, la voye du salut leur devoit estre cachée. Tout leur esprit, & toute leur penetration estoient inutiles. Cette ignorance estoit predite: & par qui? par celuy qui remplit l'esprit de lumiere ou de tenebres comme il luy plaist. Elle estoit donc invincible cette ignorance jusqu'à la venue de ce liberateur, à qui seul Dieu avoit donné la puissance de la dissiper, & qui en effet l'a

Ecce posui te
in testamen-
tum generis,
in lucem gen-
tium, ut tu
sis in salutem
usque ad ex-
tremum ter-
ra. *Isai 49.*
6. selon la
traduction
des Septante.

Expressions de
Prophete Isa-
ie, ch. 53.

P R E F A C E.

dissipée, comme il avoit esté prédit. Par conséquent bien loin de mépriser cette ignorance des Payens, nous devons l'admirer & la respecter comme un des caracteres les plus sensibles de l'accomplissement des propheties, & comme une preuve aussi forte de la verité de la Religion Chrestienne, que tout ce qu'ils ont sceu & connu. Pour moy j'avoué que cette ignorance imposée jusqu'à un certain temps à la Nation la plus penetrante de l'Univers, imposée au milieu de la predication mesme, qui sembloit leur devoir ouvrir les yeux, & dissipée ensuite dans le temps marqué, me paroist une aussi grande merveille que le soleil arresté par Josué, & que les eaux de la mer entassées & amoncélées, pour ouvrir un passage aux Hebreux.

De ce principe si clair on pourroit tirer l'explication & la preuve de beaucoup de veritez tres-importantes, mais ce n'est pas icy le lieu. Il me suffit d'avoir montré par là quel usage nous devons faire des escrits des Philosophes Payens, & quel profit nous pouvons trouver dans cette lecture, puisque de leur ignorance mesme on tire de si salutaires instructions. En mesme temps j'ay justifié le dessein que j'ay fait de les expliquer & de les traduire. D'abord j'ay entrepris cette estude pour ma propre

P R E F A C E.

utilité, & je la continuë pour l'utilité des autres.

A la Vie de Pythagore j'ay adjousté un recueil de ses symboles plus ample que ceux qu'on a donnez avant moy. Lilius Giraldus, homme tres sçavant & grand critique, en a donné un avec des Interpretations Latines fort estendues. Dans mes explications je l'ay suivi, lorsqu'il m'a semblé avoir pris l'esprit de Pythagore, & je l'ay abandonné quand il m'a paru s'en esloigner. On dit communément que tout le bon sens est dans les Proverbes, & on a raison. Mais le symbole a un avantage sur le proverbe, c'est qu'il est plus figuré & plus travaillé, & qu'il renferme une morale plus fine & plus approfondie; comme on pourra le remarquer dans ceux de Pythagore, qui ne sont pas indignes de la curiosité du Lecteur.

Après ce Recueil de symboles, j'ay fait la Vie d'Hieroclés, ou plustost une dissertation sur l'Auteur qui a si bien expliqué les Vers de Pythagore. Comme ces Commentaires sont d'une beauté supérieure à tous les ouvrages de cette nature, que la beauté d'esprit, la force du raisonnement, la noblesse des sentimens, & la verité & la solidité des preceptes se trouvent avec la gravité, l'énergie, & les graces de la diction, avant que d'y travailler j'ay

P R E F A C E.

voulu m'éclaircir à qui nous devions un si excellent ouvrage, où l'on n'a que deux ou trois erreurs à corriger, pour en faire un livre admirable, & véritablement Chrestien. Car le soupçon, que l'on a eu jusqu'icy que cet Hierocles estoit le mesme qui avoit escrit contre les Chrestiens, & qui les avoit persecutez avec un acharnement horrible, jusqu'à meriter les faveurs de son Prince par ses cruautez, m'avoit extrêmement refroidi. Il me sembloit que des Payens qui disoient si bien, & qui faisoient si mal, n'estoient pas dignes de nous instruire.

*Eschin. de
son Oraison
coire Tim. 21.
que.*

Je me ressouvenois à ce sujet du sage scrupule des Lacedemoniens, qui se trouvant un jour dans une extremité fort pressante, assemblerent le Conseil. Il arriva par hazard, qu'un homme très-vicieux proposa l'avis le plus utile. Les Lacedemoniens, toujours attachez à l'honesteté & à la décence, ne voulurent pas devoir le salut de leur patrie à un homme si décrié : ils firent proposer ce mesme avis par un homme sage, afin de pouvoir le suivre sans se deshonorer. J'aurois voulu qu'on eust pu faire la mesme chose à cet Hierocles, s'il eust esté celuy qu'on a cru. Heureusement cet expedient n'est pas nécessaire. J'ay établi sur des preuves assez solides, que l'Auteur de ces com-

P R E F A C E.

mentaires est tres different de l'ennemi & du persecuteur des Chrestiens. J'avoué que j'ay esté ravi de cette découverte, & que je me suis mis à travailler sur ses ouvrages avec plus de confiance & plus d'ardeur: car si l'éloquence demande que celuy qui la professe soit homme de bien, la morale l'exige encore plus fortement, de celuy qui l'enseigne.

Ces Commentaires, comme je l'ay déjà dit, sont tres precieux; & j'ose asseurer qu'on peut les regarder comme nouveaux, car ils paroissent aujourd'huy dans ma traduction non seulement plus corrects, mais plus entiers. Jusqu'icy le texte étoit tres corrompu; & il ne faut pas s'estonner que la traduction Latine qu'en donna Jean Courtier sur le fin du xvi. siecle, soit si defectueuse: le vice du texte luy a fait faire beaucoup de fautes, mais il en a adjousté beaucoup d'autres, parce qu'il n'entendoit pas finement le Grec, & qu'il ignoroit absolument cette ancienne Philosophie.

Il y en avoit déjà une autre traduction Latine, faite long-temps auparavant par Jean Aurispa de Sicile, Secretaire Apostolique sous le Pape Nicolas V. & homme d'une grande érudition, grand Orateur & grand Poëte. On cite de luy un volume de Lettres, beaucoup d'Epigram-

P R E F A C E.

mes & d'autres Vers tres élégans ; & on luy donne la loüange d'avoir esté fort versé dans la lecture des Auteurs Grecs. Il en avoit expliqué quelques uns à Laurent Valle, qui en tesmoigne sa reconnoissance, en publiant, qu'il le regardoit à cet égard comme son precepteur & comme son père. Mais la grande connoissance qu'avoit Aurispa de la langue Greque, paroist encore par sa traduction d'Archimede & par celle d'Hieroclés. Il fit la dernière à l'âge de quatre-vingts ans. La Bibliotheque du Roy, la plus riche de l'Europe, m'a fourni deux éditions de cette Traduction Latine, faites sous le Pontificat de Sixte IV. plusieurs années après la mort de son Auteur, la première à Padouë en M. cccc. lxxiv. & l'autre à Rome un an après. Il n'y a point de témoignage plus honorable à Pythagore & à Hierocles, que celui que leur rend ce venerable Vieillard dans la Dedicace de son Ouvrage qu'il adresse à Nicolas V. le père des Lettres, & son bienfaicteur : il dit, * *Qu'estant allé par son ordre à Venise, il y acheta quelques livres Grecs, par-*

* Cum Venetiis essem tuo jussu, libros aliquot Græcos emi, inter quos repperi Hieroclem super versibus Pythagoræ aureis appellatis, in quibus omnis Pythagoreorum Philosophia continetur. Tantaque in eis est doctrina, tanta legenti utilitas, ut octogenarius jam nihil ego aut Græce aut Latine legerim, quod magis mihi profuisse intelligam : parum enim aat

P R E F A C E.

mi lesquels estoit le Commentaire d'Hierocles sur les Vers dorés de Pythagore, où il trouva un si grand fonds de doctrine & tant d'utilité, qu'à son âge il ne se souvenoit pas d'avoir rien lû où il eust fait un plus grand profit; car ce petit Ouvrage, aux miracles près, s'éloigne tres peu, ou point du tout de la Religion Chrétienne: c'est pourquoy, ajoute-t-il, j'en ay entrepris la traduction, que je vous dedie, & je vous supplie de la lire une fois; vous assurant, que quoy qu'on ne puisse rien adjouster à vostre sçavoir, & à vos vertus, vous serez ravi de trouver dans cette lecture dequoy vous confirmer dans vos sentimens. Et il appelle cet Ouvrage tres excellent, & conforme à la Religion Chrestienne. *Opusculum præstantissimum, & Religioni Christiane consentaneum.*

Je n'ay eu connoissance de cette Traduction d'Aurispa qu'après l'impression de mon Ouvrage, & lorsqu'on imprimoit cette Preface. Ainsi je n'ay pas eu le temps de l'examiner à fond, par consequent je ne suis pas en état d'en rendre un fidelle compte. Et il ne faut pas

nihil, ubi miracula non fuerunt, à fide Christiana differt hoc Opusculum. Latinum feci, & nomini Sanctitatis tuæ dedicavi, oroque ut semel legas; nimirum quamvis ita doctus, ita omnium virtutum genere præditus sis, ut neque doctrinæ, neque virtuti tuæ quidquam addi possit, placebit nihilominus legere ea quæ sententiam tuam confirmabunt.

P R E F A C E.

prononcer légèrement sur les écrits d'un homme aussi recommandable par son grand sçavoir, que venerable par son âge. Dailleurs, comme il a esté le premier qui a défriché ces Commentaires dans un temps où les Lettres ne commençoient qu'à renaistre par la protection que leur donnoit le Pape Nicolas V. on doit avoir de l'indulgence, & n'en pas juger à la rigueur. J'ay parcouru son Ouvrage, & j'ay vû que ce n'est ni le sçavoir, ni l'esprit, ni le stile mesme qui luy ont manqué, mais des manuscrits plus corrects. Malheureusement ceux qu'il avoit achetez à Venise, estoient aussi corrompus, & moins entiers, que ceux qu'on a eûs dans la suite, & sur lesquels on a imprimé le texte Grec : car je remarque dans sa traduction presque les mesmes fautes qu'on a continuées après luy, & d'autres encore qui ne viennent sans doute que du deffaut du texte. Dans le reste il y a des endroits heureusement exprimez & plus corrects, que dans la traduction de Jean Courtier : cette dernière quelque défectueuse qu'elle soit, me semble pourtant un peu plus exacte. Il ne paroist pas que l'Auteur ait connu la première, car il n'en parle point. Mais tout bien compensé, cette première a son mérite, elle peut mesme estre consultée comme un manuscrit, si jamais on imprime le

P R E F A C E.

texte Grec: & Aurispa est digne d'une tres-grande loüange, d'avoir eu le courage & la force à quatre-vingts ans, & denué de tous les secours que nous avons aujourd'huy, d'entreprendre la traduction d'un ouvrage philosophique aussi profond, & aussi difficile que ce Commentaire d'Hierocles, & d'avoir surmonté tant d'obstacles pour procurer à son siecle une lecture si avantageuse & si utile. Je me suis fait un singulier plaisir de luy rendre la justice qui luy est dueë, & d'avoir tiré sa memoire des tenebres de l'oubli.

Meric Casaubon, fils du grand Casaubon, ajouta quelques remarques à une édition qu'on fit à Londres de la traduction de Jean Courtier, & dans ces remarques il a restitué heureusement plusieurs passages, mais cela ne suffisoit pas pour rétablir entierement le texte.

M. l'Abbé Renaudot, qui a orné beaucoup de vertu, & un grand fonds d'esprit, d'un sçavoir tres-profond, m'a communiqué un exemplaire de l'édition de Jean Courtier, enrichie à la marge de quantité de belles corrections écrites par une main inconnuë, mais sçavante. D'abord je ne sçavois si c'estoient de simples conjectures; mais enfin j'ay vû que c'estoient des diverses leçons tirées des meilleurs manuscrits. Ce sçavant Abbé ne s'est pas

P R E F A C E .

contenté de me fournir ce tresor , il a plus fait encore : il m'a procuré le secours de M. Antonio Maria Salvini, Professeur en Grec à Florence, Academicien *della Crusca*, & de l'Academie de Rome de *gli Arcadi*, homme de beaucoup d'esprit, tres-sçavant dans la langue Greque, & dans les belles Lettres ; & ce qui se trouve rarement avec tant de sçavoir, d'une modestie tres singuliere, & toujours prest à quitter ses occupations pour aider les autres dans leurs travaux, en leur communiquant liberalement tout ce qu'il y a à Florence de plus precieux, & qui peut servir à l'avancement des Lettres. M. Salvini a pris la peine d'extraire luy-mesme, & de m'envoyer toutes les differentes leçons d'un excellent manuscrit d'Hierocles, qui se trouve dans la Bibliotheque de S. Laurent, tres-riche en toute sorte de manuscrits les plus rares ; & sur tout de manuscrits Grecs, que le grand Cosme, pere de la Patrie, Laurent son fils, le Pape Clement VII. & le grand Duc Cosme I. ont amassez avec des dépenses infinies, & que les deux derniers ont superbement placez dans un vaisseau d'une architecture admirable, executée sur le dessein de Michel-Ange. Ce manuscrit en confirmant la pluspart des corrections de la marge de l'exemplaire de Paris m'en a fourni quan-

P R E F A C E.

tité d'autres tres - nécessaires, & tres-im-
portantes, & a suppléé mesme souvent des
mots & des lignes entieres qui man-
quoient visiblement, de sorte que je puis
asseurer que le texte d'Hierocles est presen-
tement aussi entier qu'il le puisse estre, &
tel qu'il est sorti des mains de l'Auteur.
J'en ay rapporté les principales corre-
ctions dans les Remarques, c'est à dire,
celles qui font un sens different de celui
du texte imprimé: toutes les autres, qui ne
sont proprement que des élégances de sty-
le, ou qui ne changent pas le sens, je n'ay
pû les marquer, parce que cela auroit esté
ennuyeux, & peu sensible dans des remar-
ques Françoises; mais elles serviront tres
utilement si jamais on imprime le texte
Grec, qui merite certainement de voir le
jour en l'estat où ce manuscrit nous l'a
rendu. Je n'ay jamais fait cas de toutes les
minuties que beaucoup de sçavans recueil-
lent d'ordinaire dans les manuscrits, mais
j'estime infiniment tout ce qui éclaircit des
passages obscurs & inexplicables sans ce
secours, ce qui fait un beau sens où il n'y
en a point, & ce qui donne lieu à d'heu-
reuses découvertes. Voilà ce qu'on doit
chercher dans les manuscrits: & c'est ce
que l'on trouve dans celui de Florence;
il n'y a pas de page où il ne presente
quelque chose de precieux.

P R E F A C E.

Avec un si grand secours je puis esperer que ma traduction Françoise aura tous les avantages qui manquent aux deux traductions Latines dont j'ay parlé. Je n'ay rien oublié pour la rendre claire, & pour la mettre en estat de porter nettement dans l'esprit l'idée juste du precepte & de la raison du precepte. Dans cette veüe j'ay mesme quelquefois employé des expressions que je n'aurois pas hazardées dans des traitez d'une autre nature. Les matieres de Philosophie donnent des libertez que l'on n'oseroit prendre ailleurs : elles forcent mesme à s'en servir, comme Ciceron l'a reconnu & pratiqué dans ses traitez philosophiques.

Hierocles est un esprit du premier ordre : il a des idées nobles & sublimes, & souvent tres-difficiles à entendre; une traduction seule seroit inutile, car il y a beaucoup de passages qui ne seroient point entendus sur tout par ceux qui n'ont pas fait une estude particuliere des anciens Philosophes. Il a donc fallu accompagner la traduction de remarques. Theodore Marsile en a donné quelques-unes sur les vers de Pythagore : & Meric Casaubon, comme je l'ay deja dit, en a fait un petit nombre sur quelques endroits d'Hierocles, plus pour corriger le texte, que pour l'expliquer. Mais personne jusqu'icy n'a en-

P R E F A C E.

repris d'expliquer Hierocles tout entier; & c'est ce que je me suis proposé de faire. Je n'ay épargné, ni temps, ni travail pour éclaircir toutes les difficultez. Il n'y en a pas une que je n'aye expliquée, ou essayé d'expliquer, pour parvenir à rendre ce système aussi clair & aussi sensible, qu'il l'estoit du temps de Pythagore même.

Comme Hierocles n'a fleuri que dans le quatrième ou cinquième siècle, il n'y a pas de doute que la Religion Chrestienne ne l'ait aidé à développer beaucoup de dogmes de Pythagore qui n'avoient pas esté si bien éclaircis avant luy. Il n'appartient qu'à elle de dissiper les tenebres, d'éclaircir les ombres, & d'oster le voile qui cache les plus grandes veritez; mais il ne faut pas pousser plus loin ce principe, ni s'imaginer qu'Hierocles ait changé le système de Pythagore, pour le rapprocher de la Religion Chrestienne, & pour le rendre plus beau: il n'a fait que tirer de cette sainte Religion le véritable esprit du dogme, que ce Philosophe avoit puisé dans les livres & dans les traditions des Juifs; & c'est ainsi qu'on doit expliquer les écrits des Payens; car, comme je l'ay dit dans le Discours sur Platon, il ne faut pas prétendre éclaircir les veritez de la Religion par les veuës des Philosophes, mais au contraire, il faut éclaircir les veuës de s

P R E F A C E.

Philosophes par les veritez de la Religion, Et c'est ce que fait Hierocles ; car il est certain que les semences de toutes les veritez qu'il enseigne, se trouvent dans Timée & dans Platon Disciples de Pythagore, comme on le verra dans les Remarques.

Par exemple, dans ce qu'Hierocles dit des fils de Dieu, qu'ils sont les images du Pere, & les images incorruptibles, il a sans doute emprunté de nostre Religion les traits dont elle designe nostre Seigneur, qui est la veritable image du Pere, & qui n'a point connu le peché : mais le fond du dogme estoit certainement dans Pythagore, puisque Timée & Platon l'avoient pris de luy. Il y a mesme lieu de s'étonner que dans une si grande lumiere il n'ait pas vû le ridicule de cette pluralité de fils de Dieu, & qu'il n'ait pas embrassé la verité d'un fils unique ; verité reconnüe & anoncée par le Poëte mesme, à qui on a donné le nom d'Orphée, & dont les escrits estoient d'une grade autorité parmi les payens ; car il a dit en propres termes :

Eis δὲ λόγον θεῶν βλέψας πύτω θεοῦ ἀφ' αὐτοῦ.

Et portant les yeux de ton entendement jusqu'au Verbe divin, repose toy sur luy, Le mesme Poëte assure ailleurs que Jupiter, Pluton, le Soleil, Bacchus ne sont que differens noms d'un seul & mesme

Dieu. Platon parle aussi *du Verbe tres-divin*, qu'il appelle la cause des estres, & il reconnoist que de la connoissance de ce Verbe depend le bonheur de cette vie, & la felicité de l'autre, & qu'elle seule mene à toutes les connoissances les plus sublimes. Hierocles a donc esté en cela du nombre de ces malheureux dont parle Pythagore, qui s'attirent volontairement leurs malheurs, & qui ne voyent, ni n'entendent que les biens sont près d'eux, & que Dieu les a mis en leur puissance; & ce qui est encore plus estonnant, *il a dormi à midy*, pour me servir de l'expression du mesme Pythagore. Sommeil funeste, qui a esté la juste punition de ce qu'il s'est toujourn tenu attaché aux élemens grossiers de la Philosophie après la manifestation claire & entiere de la verité, & qu'estant né dans le temps où la Religion Chrestienne triomphoit avec tant d'éclat de l'ignorance & de l'erreur il a fermé les yeux à cette lumiere divine.

Sur l'explication qu'il donne aux trois premiers Vers de Pythagore, en partageant les substances raisonnables en *Dieux immortels, en Heros, & en Demons terrestres*, & en donnant à la nature Angelique le nom de *Heros*, on pourroit l'accuser de s'estre esloigné du dogme des anciens Philosophes, qui appellent *Heros*, non les

Tom. 2. p. 986.
 & Tom. 3. p. 323.

Symb. 13. p.
 CXCVI.

P R E F A C E.

Anges, mais les hommes consacrez après leur mort, témoin ces mots des medailles, *Heros Antinous : Heros Eurypylus* : témoin encore les Temples appelez *Heroa*, qui estoient des Temples bastis à des hommes qu'on avoit élevez après leur mort au rang des Dieux ; car voila les trois degrez *les Dieux, les Demons, les Heros*. Mais ce reproche ne seroit pas trop bien fondé, car comme les Anciens ont partagé en plusieurs especes les substances raisonnables qui sont entre Dieu & les hommes qui vivent encore sur la terre, & qu'ils ont donné à ces substances les noms d'*Anges, de Demons, & de Heros*, l'Auteur de ces Vers a fort bien pû appeller *Heros* la premiere espece, les *Anges*, comme Hierocles assure qu'on l'a pratiqué. *D'autres, dit-il, ne donnent à ce genre moyen qu'un de ces trois noms, en les appellant Anges, Demons, ou Heros, par les raisons que nous avons dites.*

Page 30.

Pour peu que l'on reflexisse sur la necessité de la Religion, & sur la corruption de l'homme, on voit clairement de quelle maniere les hommes ont esté portez à abuser de tous les secours que Dieu leur a donnez pour le connoistre, & comment l'idolatrie a esté comme l'ombre de la Religion.

Dieu avoit manifesté sa gloire dans les Cieux, & communiqué à tous ses ouvrages des perfections qui marquoient aux

P R E F A C E

hommes, qu'il y avoit au dessus d'eux un estre tout puissant & tout bon, qui les avoit créez, & qui meritoit leur culte. Mais leur corruption les porta à rendre aux creatures l'honneur qu'elles demandoient pour leur Createur : voila la naissance du paganisme & de l'idolâtrie, qui n'est que la corruption de la Religion naturelle, & une fausse Religion inventée sur la Religion legitime & veritable ; car, comme je l'ay déjà dit, le faux imite toujours le vray.

Dieu veut corriger ce desordre par la Religion revelée. Cette Revelation apprend aux hommes que Dieu est unique, elle leur fait entrevoir un Libérateur en qui Dieu a mis son esprit, & qui n'est autre que le Messie, le Christ, Fils de Dieu. Elle leur montre des substances raisonnables, plus parfaites que les hommes, que Dieu a créées, & dont il fait ses ministres, & enfin elle leur parle de certains hommes, qui ayant esté les amis de Dieu pendant leur vie, luy sont encore plus estroitement unis après leur mort. La corruption abusa encore de ces connoissances. Elle mesla à cette unité de Dieu des imaginations monstrueuses. Au lieu d'un fils unique, elle donna à Dieu un nombre infini d'enfans ; au lieu d'Anges, ministres de ce Dieu supreme, elle imagina plusieurs sortes d'Esprits bons & mauvais, auxquels elle sacrifia ; &

P R E F A C E.

au lieu d'hommes sages, morts dans la pratique de la vertu, & devenus par là amis de Dieu, & citoyens du Ciel, & auxquels par consequent il estoit deû une sorte de culte subordonné, elle divinisa les hommes les plus vicieux, & qui n'estoient devenus fameux que par l'énormité de leurs crimes : elle leur consacra des Temples, & leur fit bien - tost les mesmes sacrifices qu'à ses Dieux.

Pythagore, qui avoit esté instruit de la Theologie des Hebreux, & qui n'ignoroit pas que les chastimens dont Dieu les avoit si souvent punis, venoient ordinairement de leur idolatrie, fut frappé de ces excès trop grossiers, & voulut les corriger en ramenant ses disciples à la raison, & en leur enseignant à rendre à ces substances un culte proportionné à leur dignité, ce qu'il appelle *εὐνοια πείθειν*, rendre un culte legitime & conforme à la Loy. Mais au lieu de détruire l'idolatrie, il ne fit que la confirmer en la limitant; aussi n'estoit-ce pas là l'ouvrage de l'homme; car l'homme ne corrige pas les penchants du cœur. Il y eût peut-estre des particuliers qui se reformerent en quelque façon sur ses preceptes, mais le general continua de se plonger dans la mesme superstion, & l'idolatrie regna avec la mesme violence. La Religion Chrestienne mesme n'en arresta

P R E F A C E.

pas entierement le cours; mais comme elle répandit un plus grand jour sur les veritez, que les anciens Philosophes avoient entreveuës; leurs Disciples s'en servirent tres utilement pour approfondir leurs dogmes, & pour les developper beaucoup mieux qu'on n'avoit fait auparavant. C'est ce qu'a fait Hierocles dans l'explication qu'il donne aux Vers de Pythagore, & c'est ce qui rend ses Commentaires si lumineux, & si j'ose le dire, si chrestiens.

Je ne parleray icy que de ce qu'il dit sur les trois premiers Vers, qui sont les plus importants. Il est certain que l'explication qu'il leur donne, est conforme à l'idée de Pythagore; car long-temps avant Hierocles Platon avoit fait le mesme partage avec la mesme subordination, & ordonné qu'on rendist le premier culte aux Dieux, le second aux Demons, & le troisieme aux Heros. * *Après les Dieux celestes, dit-il, l'homme sage sacrifiera aux Demons, & après les Demons aux Heros.* C'est le dogme de Pythagore; avec cette difference, que Pythagore appelle *Heros* ceux que Platon nomme *Demons*, & qu'il donne le nom de *Demons terrestres* à ceux qu'il appelle *Heros*. Ce qui ne change rien au fond. Mais il

* *Μετὰ θεοῦ δὲ τοῦ δὲ, καὶ τοῖς δαίμονιν ὅ γ' ἱερῶν ὀργάνοι ἀν. ἡρώσι δὲ μετὰ τούτοις.* dans le liv. des Loix, tom. 2. p. 717.

P R E F A C E.

faut avouër qu'Hierocles a tiré de la Religion Chrestienne la connoissance des bornes si justes & si precises qu'il donne à ces differents cultes, & les principaux traits dont il designe les Anges & les hommes receus dans les chœurs celestes, c'est à dire, les Saints. Les Payens avant luy ont connu l'essence Angelique : Platon a dit dans le x. liv. des loix, *que dans les combats que nous avons à soutenir dans ce monde, nous ne pouvons vaincre, que lorsque Dieu ou ses Anges viennent à nostre secours.* Mais aucun Payen n'en a parlé comme Hierocles. Au moins je n'ay point vû ailleurs ce qu'il dit, *que les Anges sont non seulement au dessous de Dieu, & au dessus de l'homme, mais encore qu'ils ne connoissent que selon qu'il plait à Dieu de les éclairer, qu'ils sont tout éclatans de la lumiere qui rejailit de Dieu sur eux ; qu'ils servent de canal à cette lumiere divine pour nous éclairer, que pleins d'amour pour Dieu ils ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre à une vie divine, & enfin, qu'ils sont destinez à nous annoncer les regles pour la bonne vie & pour le bonheur éternel.*

Mais le secours qu'Hierocles a tiré des livres de la Religion Chrestienne paroist sur tout dans ce qu'il dit des gens de bien, qui après avoir passé leur vie dans la pra-

P R E F A C E,

tique de la vertu, ont esté receus dans les chœurs celestes, c'est à dire, ont esté beatifiés. Pythagore les avoit appellez simplement *Demons terrestres*; * terrestres, parce qu'ils sont hommes par leur nature; & Demons, parce qu'estant dans le ciel & unis à Dieu, ils sont pleins de science & de lumiere; & Platon s'estoit contenté de dire que les ames, après qu'elles sont separées du corps, ont encore soin des choses qui regardent les hommes; qu'elles protegent particulièrement ceux de leur famille qui sont restez sur la terre, & qu'elles meritent d'estre honorées. Mais Hierocles va bien plus loin, & il marque les Saints d'une maniere si nette & si precise, qu'on voit clairement qu'il n'a pu tirer que des livres de la Religion Chrestienne les traits dont il se sert pour les designer. Où auroit-il pû apprendre ailleurs, *que la mesme grace divine qui fait les Saints, les rend dignes de nos respects, & de nostre culte. Qu'il ne faut les honorer qu'après qu'ils ont esté receus dans le Chœur divin, & que ce culte consiste principalement à les imiter, & à obeir aux preceptes qu'ils nous ont laissez, & à*

: * Je m'accommode icy à l'explication d'Hierocles, car j'ay fait voir dans les remarques que le terme Grec *δειμονες νεκροβότοι* signifie, *les morts devenus demons*, c'est-à-dire, *beatifiés*.

P R E F A C E.

suivre les sentiers qu'ils nous ont tracez avec mille peines & mille travaux en consignans dans leurs escrits pour le bien commun des hommes, les elemens des vertus & les regles de la verité? Je ne crois pas qu'on trouve rien de semblable dans tous les Auteurs Payens qui ont escrit avant la venuë de nostre Seigneur.

Voilà donc des preuves certaines de ce que je voulois établir, qu'Hierocles n'a point changé les dogmes de Pythagore, & qu'il s'est seulement servi des lumieres de la Religion Chrestienne pour expliquer ces dogmes, parce qu'il n'y a que la Religion Chrestienne, qui puisse donner le veritable sens des principes puisez dans les livres & dans les traditions des Juifs.

Nous avons une traduction Arabe des vers de Pythagore. Je ne puis pas juger de cette copie, mais la traduction Latine que Jean Elichman, tres-sçavant dans les langues Orientales nous en a donnée, me confirme dans ce que j'ay dit autrefois de tous ces traducteurs Orientaux, qu'ils sont plus capables d'obscurcir la verité par leurs imaginations & par leurs fables, que de l'éclaircir par la fidelité de leurs versions. Celuy-cy a gasté la pluspart des préceptes de Pythagore, & n'a rien compris dans sa theologie. Saumaïse en a relevé plusieurs fautes, mais il ne paroist pas

P R E F A C E.

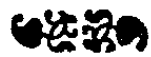
avoir esté aussi heureux à les corriger. Dans les endroits les plus importans & les plus difficiles il fait voir qu'il n'a entendu ni le systéme de Pythagore, ni l'explication qu'en a donné Hierocles. Grotius y est bien mieux entré que luy, & en a mieux senti la beauté & la force. Il sçavoit presque tout Hierocles par cœur, & personne ne s'en est servi plus heureusement : il en a tiré des tresors dont il a enrichi ses escrits, & sur tout ses commentaires sur l'Ecriture sainte.

Au reste pour expliquer Hierocles, & pour demesler dans sa doctrine les veritez qu'il a connuës d'avec les erreurs qu'il n'a pas eu la force de corriger, il a fallu dans les Remarques s'eslever jusqu'à la plus haute théologie. Comme mille exemples m'ont confirmé la verité de cette belle maxime d'Hierocles, que l'homme est naturellement fecond en opinions estranges & erronnées, quand il s'abandonne à ses propres lumieres, & qu'il ne suit pas les notions communes selon la droite raison, je n'ay rien avancé de moy - mesme, j'ay toujours suivi les guides les plus feurs, & j'ay tasché de ne m'écarter jamais des notions communes.

Je ne sçay pas quel succès aura cet Ouvrage. Il me semble que si Pythagore a acquis tant de reputation dans un siecle où

P R E F A C E.

il n'y avoit que sept hommes sages, il devoit bien la conserver, ou plustost l'augmenter aujourd' huy où l'on en trouvera à peine sept qui ne le soient point. Les sages se font un honneur d'estimer & d'honorer ceux qui le meritent, & , comme dit Plutarque, orner les autres, c'est un ornement tres-digne, qui vient d'une surabondance de gloire & d'honneur. Ceux qui sont chiches des loüanges d'autrui, sont des envieux, ou des gens pauvres & affamez de loüanges, & qui ne veulent pas donner ce qu'ils n'ont jamais reçu. Ils ne permettront de les faire souvenir icy, que les Anciens ont mis les Graces auprès de Mercure, dans le seul dessein de nous apprendre qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux qui travaillent à nous instruire, & qui nous font part de ce qu'ils ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux. Comme la lumiere est le bien de ceux qui la voyent, les discours des Sages sont le bien de ceux qui les entendent, s'ils veulent les recevoir.





L A V I E
D E
P Y T H A G O R E .



UAND Dieu n'a pas pris
soin d'instruire luy-mesme
les hommes, & de les en-
seigner comme un maistre
enseigne ses disciples, leur raison a
toûjours été long-temps à se perfection-
ner, & ils ne sont parvenus que fort
tard à connoistre la sagesse. Et com-
me cet heureux privilège d'avoir Dieu
pour maistre, & pour précepteur, s'il
est permis de parler ainsi, n'a jamais
été accordé qu'à un seul peuple, tous
les autres ont croupi long-temps dans
les ténèbres de l'ignorance & de l'er-
reur; & ces ténèbres ne se sont diffi-
pées qu'à mesure qu'ils ont approché

Dans le XIX.
li. de l'Odysf.
Διὸς μεγά-
λου ὀαπισίης.

des lieux fréquentez par ce peuple élu, à qui les oracles de la véritable sagesse avoient été confiez; & à qui, par cette raison, appartient véritablement, & à la lettre, le glorieux titre de *disciple de Dieu*, qu'Homère ne donne à Minos qu'improprement, & par figure.

Il ne faut donc pas s'étonner si les Grecs, malgré leur habileté, & tous les talents de leur esprit, en quoy certainement ils ont surpassé toutes les nations du monde, ont été tant de siècles sans aucune teinture de la Philosophie, & sans aucune connoissance de la nature. Ce ne fut que du temps de Solon vers la XLVI. Olympiade, c'est à dire, près de six cens ans avant Jesus-Christ, qu'ils commencèrent à philosopher. Encore parmi les sept Sages, qui parurent alors avec éclat, n'y eut-il que le seul Thalés, qui, comme Plutarque nous l'apprend, poussa ses spéculations au-delà des choses d'usage, tous les autres n'ayant acquis cette reputation de sagesse, que par leur grande habileté dans la science qui

traite du gouvernement des états. Voilà pourquoy Damon de Cyrene les blamoit tous dans un traité qu'il avoit fait des Philosophes; Anaximéne leur reprochoit, qu'ils étoient tous attachez à la * politique; & Dicearchus disoit fort bien, qu'ils n'étoient ni sages, ni amateurs de la sagesse, mais seulement des hommes habiles & de bons législateurs.

Voilà les premiers rayons de la sagesse, qui commencèrent à éclairer les Grecs; car Thalés n'avoit point eu de maître de sa nation, comme ils l'avouënt eux-mêmes. *Personne ne le guida & ne luy fraya le chemin, dit Diogène Laërce, mais il alla en Egypte, & conversa long-temps avec les Prestres Egyptiens.*

Ce fut donc en Egypte que les Grecs prirent les premiers élémens de la véritable sagesse. Mais d'où étoient venues aux Egyptiens ces connoissances si sublimes, ces connoissances que n'a-

* C'est ainsi qu'il faut lire dans Diogène Laërce, *ἐπιδίδου πολιτικῆς*, & non pas *ποιητικῆς*. *la poésie*. Dans la vie de Thalés.

voient ni les Mages des Perſes, ni les Chaldéens, ni les Gymnoſophiſtes, ni les Celtes, ni les Druides, ni aucun des Barbares! Elles venoient certainement du commerce que ces peuples avoient eu avec le peuple de Dieu, depuis qu'il avoit été captif en Egypte.

On fera peut-eſtre icy une objection qui paroît raifonnable. On dira, pourquoy les Grecs alloient-ils chercher la ſageſſe en Egypte où il n'y en avoit que de légères traces, déjà effacées par mille ſuperſtitions! & que n'alloient-ils dans la Judée, où la véritable ſageſſe étoit ſur le troſne! dans cette contrée où les Prophètes inſpirez de Dieu faiſoient entendre tous les jours leur voix, où le moindre artiſan leur auroit appris en huit jours de plus grands principes ſur la création du monde, ſur la conduite de Dieu, & ſur les devoirs de l'homme, qu'ils n'en pouvoient apprendre de tous les Preſtres Egyptiens, & de tous les ſages des autres peuples, & plus que tous leurs Philoſophes n'en ap-

prirent dans l'espace de quatre-vingts douze olympiades, ou de trois cens soixante-dix ans, qui s'écoulèrent depuis Thalés leur premier Philosophe, jusqu'à Epicure qui en fut le dernier; dans cette contrée enfin, dans laquelle seule habitoit la vérité, au lieu que tous les autres pays du monde étoient le séjour de l'erreur & du mensonge!

Il n'est pas difficile de répondre à cette objection. Je ne diray pas que les Grecs descendus des Egyptiens, pouvoient avoir plus d'inclination pour le pays de leur origine, & où ils trouvoient leurs Dieux & leur Religion.

Je diray bien moins encore, comme Lactance, que Dieu les empêcha d'aller en Judée, afin qu'ils ne pussent pas apprendre la vérité, parce qu'il n'étoit pas encore temps que les étrangers connussent la Religion du véritable Dieu. Ce sentiment me paroît insoutenable.

Liv. xv. de la véritable sagesse, chap. 2.

Je ne croy pas non plus qu'on soit bien fondé à supposer que les Juifs étant placez précisément entre les E-

gyptiens & les Perſes, il eſt difficile que Pythagore, en allant d'Egypte en Perſe, n'ait pas abordé chés les Juifs. Dans tous les anciens, on ne trouve pas une ſeule autorité qui puiſſe faire ſeulement ſouſçonner que Pythagore ait jamais mis le pied en Judée. S'il y avoit été, les anciens en auroient conſervé quelque mémoire, & ſon exemple auroit été ſuivi. Non ſeulement Pythagore n'y a jamais été, mais j'oſe dire que les Grecs n'ont jamais eu aucun commerce avec les Juifs; & en voicy des raiſons qui paroifſent peut-eſtre aſſez fortes.

Les Juifs ſe regardoient avec juſtiſſe, comme une nation que Dieu avoit ſeparée de toutes les autres, pour ſe la ſanctifier, & pour ſe l'unir. Voila pourquoy, renfermez dans leurs limites, ils n'avoient aucun commerce avec les étrangers. Pénétrez de leurs privilèges, & fiers des bénédictions que Dieu répendoit ſur eux, ils regardoient les autres peuples, comme le jouët du démon, & de l'idolatrie. Ils n'avoient aucun ménagement pour

leur Religion, ils les traitoient avec une rigueur & une sévérité, jusqu'à enfreindre par aversion pour eux leurs Loix & leurs coustumes. Ils ne demandoient pour faire le procès à un étranger, qu'un seul témoin & un seul Juge.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'une nation qui avoit en horreur toutes les autres nations, leurs Dieux, & leurs cérémonies, fust aussi elle-mesme l'objet de la haine & du mépris de toutes les autres nations; & encore moins qu'une nation élüe de Dieu, fust la nation réjettée des hommes. Mais quoy qu'on la regardast comme la plus vile des nations, on peut dire qu'elle étoit encore plus inconnüe que méprisée. On ne croiroit jamais jusqu'à quel point elle étoit ignorée des Grecs, de ces hommes curieux & avides de tout apprendre, si on n'en avoit des témoignages qui prouvent que la Judée étoit pour eux un pays très-inconnu, non seulement du temps de Thalés, six cens ans avant Jesus-Christ; mais cent ans encore après la naissance de

Dans ses propo-
sitions de table,
liv. xv. quest.
v.

ce Sauveur. On n'a qu'à entendre Plutarque parler des cérémonies & des festes des Juifs. On voit clairement, qu'ils ne connoissoient ce peuple que par des bruits confus, sur lesquels ils bastissoient les fables les plus absurdes.

^a Dans le mois de Tifri, qui répond au mois de Septembre, les Juifs avoient trois festes; la première se célébroit le premier du mois; c'étoit la feste des Trompettes.

^b La seconde étoit le dix du mois; c'étoit la feste des Expiations, ou du pardon.

^c Et la troisième, le quinze du mesme mois; c'étoit la feste des Tabernacles qui duroit sept jours, qu'ils passoient dans des tentes couvertes de feüillages, en mémoire de ce qu'ils avoient campé dans le desert, lorsque

^a Mense septimo, prima die mensis erit vobis sabatum memoriale clangentibus tubis. *Levitic.* 23. 24.

^b Decimo die mensis hujus septimi dies Expiationum erit celeberrimus. 23. 27.

^c A quinto decimo mensis septimi erunt feriae tabernaculorum septem diebus Domino. 23. 34.

Dieu les eut retirés d'Égypte. En ce jour ils prenoient des branches de citronnier, de palmier, de myrthe, & de saule, qu'ils portoient à la main, comme cela leur étoit ordonné.

* Plutarque confond ces festes, il prend celle du jeûne & des expiations pour celle des tabernacles, qu'il partage en deux; & il met la dernière, celle des trompettes, qui précède les deux autres.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, il assure que c'étoient des festes célébrées en l'honneur de Bacchus; il prend pour des thyrses les branches qu'ils portoient à la main; il dit que ces trompettes étoient destinées à invoquer Bacchus, comme faisoient les Argiens dans leurs Bacchanales. Il croit que les Levites étoient ainsi appellez du surnom de Bacchus qu'on appelloit *Lysius* & *Evius*. Il conjecture que le mot,

* Sumetisque vobis die primo fructus arboris pulcherrimæ, spatulasque palmarum & ramos ligni densarum frondium, & salices de torrente, & lætabimini coram Domino Deo vestro. 23.

40.

sabat, est tiré du nom, *sabbos*, qu'on donnoit aux Prestres de Bacchus, à cause de l'exclamation, *sabboi*, qu'ils faisoient dans les Bacchanales. Il debite que les jours de *sabat* étoient des festes de ce Dieu de la débauche parce, dit-il, que ces jours-là ils s'excitoient à boire, & à s'enyvrer.

Ce qu'il ajouste des vestemens du grand Prestre, ne marque pas moins son ignorance. Il dit que l'Ephod ou le pectoral étoit une peau de cerf brodée d'or, & que les clochettes qui pendoient au bas de la robe de dessous l'Ephod, étoient pour faire un bruit pareil à celui qu'on faisoit dans les sacrifices nocturnes de Bacchus, & à cause duquel on appelloit les nourrices de ce Dieu, *Chalcodrystas*, comme, *frappants le cuivre*.

Il prétend qu'ils ne faisoient point d'oblation de miel; parce, dit-il, *que le miel gaste le vin*. La chose est aussi fausse, que la raison est absurde. Les Juifs ne faisoient pas brusser le miel sur l'autel; mais ils en faisoient des oblations, car ils en offroient les pré-

DE PYTHAGORE. xj
mises. Enfin, il est si peu instruit de
leurs coutumes, qu'il ne sçait si c'est
par vénération, ou par horreur, qu'
ils ne mangent pas la chair de pour-
ceau.

Voilà la Judée entièrement igno-
rée des Grecs, & voilà les raisons qui
les empêchoient d'y avoir aucun com-
merce. Ne pouvant donc aller assou-
vir leur curiosité chés les Juifs, ils al-
loient en Egypte où ce peuple avoit
laissé quelques étincelles de sagesse,
& où il portoit toujours quelque
nouvelle connoissance, par le com-
merce continuel qu'il avoit dans le
pays; * car les Egyptiens étoient un
des peuples que Dieu avoit exceptez
de l'abomination qu'il avoit ordonné
aux Juifs d'avoir pour la pluspart des
Gentils.

Quoy que ce ne fussent que des
étincelles presque mourantes, elles ne
laissent pas, rassemblées peu à peu,
& nourries par de bons esprits, de

* Non abominaberis Idumæum, quia frater
tuus est, nec Ægyptium, quia advena fuisti in
terra ejus. *Deuterom. 23. 7.*

faire enfin un assez grand feu.

Thalés fut le premier qui en dégagea quelques-unes de dessous la cendre qui les accabloit. Avant luy ou l'Égypte n'étoit pas ouverte aux Grecs, car on pretend que le Roy Psammeticus fut celuy qui leur en permit l'entrée vers la XXX. olympiade, ou bien ils n'y alloient que pour commercer, & pour fournir aux commoditez de la vie; & s'ils en rapportoient quelques nouveautez, ce n'étoit que des ombres de véritez, ou des superstitions nouvelles qui entretenoient & augmentoient leurs erreurs.

Thalés apprit là l'existence d'un seul Dieu. Il y apprit que ce Dieu avoit créé le monde; il y puisa l'idée de l'immortalité de l'ame, dont les Grecs n'avoient jamais ouï parler, que très-confusément; il y prit quelque teinture de la morale, qui n'avoit encore jamais été cultivée; & chargé de ces richesses, il alla jeter les fondemens de sa secte, qui fut appelée *Ionique*, parce qu'il ensei-

DE PYTHAGORE. xij
gnoit à Milet ville d'*Ionie*.

Pythagore beaucoup plus jeune que luy, & pourtant son contemporain, suivit son exemple; & après avoir fait de plus grands progrès en Egypte, il alla fonder sa secte, qui fut appelée *Italique*, à cause qu'il enseignoit dans cette partie de l'Italie qu'on appella la grande Grece.

Cette secte Italique régna bientôt seule, & d'elle sont sortis tous les Philosophes qui ont paru pendant l'espace de trois cens soixante-dix ans, & qui ont été partagez en plusieurs sectes différentes.

Rien ne seroit ni plus utile au public, ni plus digne d'un sçavant homme, que de faire les vies de tous ces Philosophes, avec plus de suite & plus d'exactitude, que ne l'a fait Diogène Laërce, qui certainement n'a pas rempli tout ce qu'on devoit attendre d'un si grand sujet. On verroit par là le progrès que la raison d'un certain nombre d'hommes choisis, a fait dans la connoissance de la vérité, lorsque toute la terre, exee-

pté un petit coin du monde , étoit ensevelie dans les ténèbres. On y verroit aussi les éclipses que cette vérité a souffertes de temps en temps , parce qu'elle n'étoit pas encore assez forte pour triompher entièrement de l'illusion & du mensonge, où la contagion du corps tient naturellement l'esprit humain.

Pour moy après avoir donné la vie de Platon , & une idée de sa doctrine, j'ay crû que je ferois une chose aussi agréable qu'utile , si en donnant la Philosophie de Pythagore, dont ce qu'il y a de plus considérable est renfermé dans les Vers dorez qu'on attribüë à Lysis son disciple , & maistre d'Epaminondas , & dans les sçavants Commentaires d'Hiérocles , je l'accompagnois de la vie de ce Philosophe. Elle avoit été faite par de grands personnages de l'antiquité, Xenophon, Aristoxéne, Hermippe, qui étant assez voisins des temps où Pythagore avoit vécu, pouvoient estre fidèlement instruits de toutes les circonstances de sa vie. Mais

tous ces ouvrages sont malheureusement perdus ; & ceux qui long-temps après ont entrepris le même travail, sont peu capables de nous consoler de cette perte. Diogene Laërce donna une vie de Pythagore dans le second siècle ; Porphyre en fit une dans le troisième ; & après Porphyre, son disciple Jamblique s'exerça sur le même sujet. Mais outre qu'ils n'ont observé ni méthode ni règle, ils ont tous péché par les endroits les plus capables de défigurer un ouvrage, comme celui-cy, je veux dire, par trop de crédulité, qui leur a fait recevoir des fables & des énigmes pour des vérités nuës, & par trop peu d'attention sur les circonstances des temps & des lieux ; circonstances qui étant bien approfondies, peuvent seules jeter un si grand jour sur les sentimens de ce Philosophe, qu'il n'y restera plus la moindre obscurité, qu'on démêlera aisément la vérité cachée sous les ténèbres de la fiction & du mensonge, & que l'on découvrira les sources où il a puisé la plupart de ses opinions.

PYTHAGORE descendoit d'Ancée, originaire de l'isle^a de Cephalenie, dite *Samos*, & qui regna dans l'isle de^b Melamphylus, dont il changea le nom, & qu'il appella *Samos*, du nom de sa patrie.

Cet Ancée n'étoit pas le fils de Neptune, comme on l'a mal crû; car Ancée fils de Neptune ayant été de l'expédition des Argonautes, qui précéda la guerre de Troye d'environ quarante ans, comment celuy qui avoit été Argonaute pouvoit-il estre de la migration Ionique, qui n'arriva que cent quarante ans après la prise de Troye! L'isle de Melamphylus ne fut peuplée par les Ioniens, & appelée *Samos*, qu'après cette migration. Homère, qui avoit connu la migration Ionique, n'a jamais connu le nouveau nom de cette Isle, qui de

^a Isle de la mer Ionienne, au dessus de Zante, *Cephalonie*.

^b Isle de l'Archipel, encore aujourd'huy, *Samo*.

DE PYTHAGORE. xvij
son temps conservoit encore son ancien nom.

Ancée qui régna à Samos, étoit sans doute un des descendants de celui qui avoit régné à Cephalemie.

De la famille de cet Ancée, descendoit Mnemarchus, qui ayant épousé une de ses parentes appelée Parthenis, en eut Pythagore.

Je sçay bien que quelques auteurs font autrement la généalogie de ce Philosophe, & qu'ils le font descendre de cet Hippasus, qui dans le temps du retour des Heraclides au Peloponèse, c'est à dire, quatre-vingts ans après la prise de Troye, se retira à Samos. Hippasus, disent-ils, fut père d'Euphron, qui eut pour fils Mnemarchus père de Pythagore; ainsi Pythagore seroit le troisième descendant d'Hippasus, ce qui ne sçauroit s'accorder avec la bonne Chronologie, qui ne souffre pas qu'on fasse Pythagore si ancien.

Mnemarchus, peu de jours après son mariage, alla avec sa femme à

Delphes , pour y vendre pendant la fesse quelques marchandises ; car il étoit graveur , & il faisoit commerce de bagues , & d'autres bijoux.

Pendant le séjour qu'il y fit , il reçut un Oracle d'Apollon , qui l'avertissoit , que s'il s'embarquoit pour la Syrie , ce voyage seroit pour luy très-agréable & très-heureux , & que sa femme y auroit un fils qui seroit recommandable par sa beauté & par sa sagesse , & dont la vie seroit utile à tous les hommes dans tous les temps. Mnemarchus , après un Oracle si formel , ne manqua pas d'aller en Syrie ; mais auparavant il changea le nom de sa femme , & au lieu de Parthenis , il l'appella Pythais , en mémoire de cet Oracle d'Apollon Pythien. En quoy on peut remarquer la coutume des peuples d'Orient , de changer les noms pour des événemens extraordinaires , comme on le voit dans l'Écriture sainte , & dans Homère.

A Sidon Parthenis , ou Pythais accoucha d'un fils qui fut appelé Pythagore , parce qu'il avoit été prédit

DE PYTHAGORE. xix
par cet Oracle d'Appollon. D'autres prétendent qu'il eut ce nom, parce que tout ce qu'il disoit étoit aussi vray, & aussi certain que les Oracles de ce Dieu; mais pour fonder cette opinion, il faudroit prouver que ce nom ne luy fut donné que fort tard, & qu'il en eut un autre pendant son enfance.

Pythagore vint au monde vers l'Olympiade XLVII. quatre générations après Numa, comme Denys d'Halicarnasse l'a solidement établi, c'est à dire, environ cinq cens quatre-vingt dix ans avant Jesus-Christ. Nabuchosor régnoit alors à Babylone, & les Prophètes Ezechiel, & Daniel prophétisoient. Cette remarque ne sera pas inutile pour la suite.

Mnemarchus de retour à Samos, employa la plus grande partie du gain qu'il avoit fait dans son voyage, à bastir un temple à Apollon, & eut de son fils tous les soins qui pouvoient appuyer les grandes espérances qu'il en avoit conceuës. Le jeune Pythagore croissoit tous les jours en sagesse.

se : la douceur, la modération, la justice, la piété paroissoient avec tant d'éclat dans toutes ses paroles, & dans toutes ses actions, qu'on ne douta plus de la vérité de l'Oracle, & qu'on regardoit déjà cet enfant comme un bon génie venu pour le salut des Samiens. On l'appelloit *le Jeune chevelu*, & par tout où il passoit on le combloit de bénédictions & de loüanges.

D'abord il eut pour Précepteur Hermodamas, un des descendans du célèbre Creophyle, qui pour avoir logé chés luy Homère, s'est fait un nom qui ne mourra jamais.

Il passoit les journées entières avec les Prestres de Samos, pour s'instruire de tout ce qui regardoit les Dieux & la Religion; & comme il n'y avoit alors dans cette isle aucun Philosophe qui püst remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il resolut d'aller chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans sa patrie.

Il partit de Samos à l'âge de dix-huit ans, vers le commencement de

la tyrannie de Polycrate.

La réputation de Pherecyde l'attira d'abord à l'Isle de Syros; de là il passa à Milet, où il conversa avec Thales, & avec Anaximandre le Physicien.

De Milet, il alla en Phénicie, & fit quelque séjour à Sidon, qui étoit son pays natal. On prétend qu'il eut là de fréquents entretiens avec des Prophètes qui descendoient d'un certain * Mochus, ou Moschus, grand Physicien. Il y a bien de l'apparence que c'est un nom corrompu, & que ce Mochus n'est autre que Moÿse.

De Sidon, Pythagore passa en Egypte, comme Thales & Solon y avoient été avant luy. A son départ de Samos, Polycrate luy avoit donné des lettres de recommandation pour Amasis qui régnoit alors en Egypte, & avec lequel il étoit lié d'une ami-

* Strabon écrit, liv. xvi. que si l'on en croit Possidonius, ce Moschus qui vivoit avant la guerre de Troye, étoit l'auteur du dogme des atomes. Ce qui ne convient nullement à Moÿse.

tié fort étroite. Polycrate prioit ce Prince de donner toute sorte de protection à Pythagore, & de l'appuyer sur tout auprès des Prestres de son pays pour le faire initier à tous leurs mystères. Amasis le receut très-favorablement, & après l'avoir gardé quelque temps dans sa cour, il luy donna des lettres pour les Prestres d'Héliopolis.

Les Egyptiens étoient fort jaloux de leurs sciences, ils ne les communiquoient que très-rarement aux étrangers, & ils n'y admettoient même leurs compatriotes, qu'après les avoir fait passer par des austéritez & par des épreuves très-rudes, & très-capables de rebuter. Les Prestres d'Héliopolis, renvoyerent Pythagore à ceux de Memphis; ceux-cy l'adresserent aux anciens de Diospolis, qui n'osant pas desobeir au Roy, & ne voulant pas non plus violer leurs coustumes, receurent Pythagore à leur novitiat, dans l'espérance qu'il seroit découragé par les observances rigoureuses qui ouvroient

l'entrée de leurs mystères. Mais ils furent trompez. Pythagore étoit poussé d'un desir si violent d'apprendre, que bien que ces Prestres ne luy fissent aucun quartier, & qu'ils luy enjoignissent des pratiques très-dures, & très-opposées aux cultes des Grecs, il effuya tout avec une patience extrême, jusqu'à recevoir la Circoncision, comme le prétend Denys d'Alexandrie.

Après avoir demeuré vingt-cinq ans en Egypte, il alla en Babylone, où il eut un grand commerce avec le Mage Nazatatus, ou Zabrarus, que les uns prétendent Ezechiel, & les autres Zoroastre. Mais l'exacte chronologie s'oppose au sentiment de ces derniers; car le Mage Zoroastre précéda Pythagore de quelques siècles.

A son retour de Babylone, il passa à Crète, & de là à Sparte, pour s'instruire des Loix de Minos, & de Lycurgue, dont les états passoient pour les mieux policez. A Cnosse ville de Crète, il eut un grand commerce avec Epimenide.

Après ses longs voyages, il trouva Samos dans un état bien différent de celui où il l'avoit laissée. Polycrate, qui s'en étoit rendu maître, comme nous l'avons déjà dit, enflé de ses prospérités, exerçoit un pouvoir tyrannique sur ce peuple qu'il avoit opprimé. Pythagore haïssoit trop l'injustice, & aimoit trop l'égalité pour subir le joug d'un tyran. Il préféra un exil volontaire à la servitude dont il étoit menacé, & alla chercher un azyle où il pût conserver sa liberté, le plus précieux de tous les trésors, & celui pour la conservation duquel ceux qui en ont connu le prix, ont toujours sacrifié tous les autres biens, & leur vie même.

Il partit de Samos vers l'Olympiade LXII. & visita les Etats de la Grece. En traversant le Peloponèse, il s'arrêta à Phlius, où régnoit Leon. Dans les longs entretiens qu'il eut avec ce Prince, il luy dit de si grandes choses, & luy parla avec tant d'éloquence & de sagesse, que Leon étonné & ravi, luy demanda enfin quel étoit son

son art ! Pythagore luy répondit ,
*qu'il n'avoit aucun art , mais qu'il
étoit Philosophe.* Le Prince fut sur-
pris de la nouveauté de ce nom qu'il
n'avoit jamais entendu , car c'étoit Py-
thagore luy-mesme , qui choqué de
l'arrogance du titre que ceux de cet-
te profession se donnoient avant luy,
en s'appellant *sages* , & sçachant qu'il
n'y a de sage que Dieu , changea ce
nom trop superbe , en un nom plus
humble & plus doux , en s'appellant
Philosophe , c'est à dire , *amateur de
la sagesse.* Il luy demanda donc *ce
que c'étoit que d'estre Philosophe ? &
quelle différence il y avoit entre un
Philosophe & les autres hommes ?*
Pythagore luy répondit , *que cette
vie pouvoit estre comparée à la célé-
bre assemblée que l'on tenoit tous les
quatre ans à Olympie , pour la so-
lemnité des jeux ; car , comme dans
cette assemblée ceux-cy par les exer-
cices , cherchent la gloire & les cou-
ronnes , ceux-là , par l'achat ou par
la vente de diverses marchandises ,
cherchent le gain ; & les autres plus*

nobles que ces deux premiers, n'y vont ni pour le gain, ni pour les applaudissements, mais seulement pour jouir de ce spectacle merveilleux, & pour voir & connoître ce qui s'y passe, nous de mesme, quittant notre patrie, qui est le ciel, nous venons dans ce monde comme dans un lieu d'assemblée. Là, les uns travaillent pour la gloire, les autres pour le profit, & il n'y en a qu'un petit nombre, qui foulant aux pieds l'avarice & la vanité, étudient la nature. Ce sont ces derniers, ajouta-t-il, que j'appelle Philosophes: & comme dans la solennité des jeux, il n'y a rien de plus noble que d'estre spectateur sans aucun intérêt, de mesme dans cette vie, la contemplation & la connoissance de la nature sont infiniment plus considérables que toutes les autres applications. Aussi il disoit, que l'homme avoit été créé pour connoître, & pour contempler.

Du Peloponèse, il passa en Italie, & s'établit à Crotoné qu'il choisit, à cause de la bonté de son terroir, &

de la douceur de son climat. Les peuples qui l'habitoient s'étoient acquis par leur vie laborieuse, & par leur courage, une si grande reputation, qu'on disoit en commun proverbe, que *le dernier des Crotoniates étoit le premier des Grecs*. Mais après un grand échec qu'ils avoient receu dans un combat contre les Locriens, ils s'étoient abastardis, & étoient tombez dans la mollesse. Pythagore crut une œuvre digne de luy de relever le courage abbatu des Crotoniates, & de leur redonner leur première vertu, en les obligeant de renoncer à la vie molle & voluptueuse qu'ils avoient embrassée. Il ne leur parloit donc tous les jours que des avantages de la tempérance, & des maux que la volupté & la débauche traînent toujours après elles, & leur citoit les exemples des Villes & des États que ces deux pestes avoient ruinez de fond en comble. Il comparoit le soin qu'on a du corps à l'acquisition d'un faux amy qui nous abandonne dans la nécessité, & le soin qu'on a de l'a-

me, à celle d'un véritable amy, homme de bien, qui nous soustient dans tous les besoins de la vie, & qui nous est utile, mesme après notre mort.

Il travailla avec le mesme soin à retirer les femmes de la licence où elles vivoient, & du luxe affreux où la complaisance, & l'exemple mesme de leurs maris les avoient plongées; il leur faisoit à cet effet des leçons dans le temple de Junon: & quoyqu'il n'y ait peut-estre rien de si difficile, que de ramener à la modestie & à la simplicité ce sexe, dès qu'il est accoustumé au dérèglement, & à une magnificence sans bornes, Pythagore en vint heureusement à bout. Les femmes touchées de ses discours, & convaincuës que leurs véritables ornements étoient la chasteté & la modestie, & non pas les habits, quittèrent leurs robes d'or, & tous les ajustemens que la débauche & l'orgueil avoient inventez, & les consacrerent à Junon dans ce mesme Temple, comme des trophées que la Sagesse éle-

DE PYTHAGORE. xxix
voit de la défaite du luxe & de la
vanité.

Cette victoire remportée sur des femmes dans ce qu'elles ont de plus cher, & à quoy elles font le plus opiniastrement attachées, doit faire juger de ce qu'il étoit capable de produire sur la jeunesse encore tendre, & qui n'a point pris de pli. Il l'assembloit tous les jours dans le temple d'Apollon, & luy faisoit des leçons qui ne furent pas infructueuses.

Premièrement, il leur enseignoit à craindre & à honorer les Dieux; après les Dieux, à honorer & à aimer sur tout leur père & leur mère, comme les seconds auteurs de leur estre, & leurs bienfaiteurs. *Quelle obligation, leur disoit-il, n'auriez-vous pas à ceux qui après votre mort, vous redonneroient la vie! Jugez par là quelle ingratitude c'est, que de ne pas rendre à vos pères ce qui leur est si légitimement deu. Il n'y a rien de si grand, ni de si vénérable que la qualité de père. Homère a bien connu cette*

vérité, ajoutoit-t-il; *car après avoir appelé Jupiter, le Roy des Dieux, il a cru encherir infiniment sur ce magnifique titre, en l'appellant père des Dieux & des hommes.*

Les Magistrats étonnez de l'impression qu'il faisoit sur ses auditeurs, & craignant qu'il n'en abusast peut-estre, pour usurper la tyrannie, le mandèrent un jour pour venir rendre compte de sa conduite, & des moyens qu'il employoit pour se rendre ainsi maître de tous les esprits. Il leur parla avec tant de solidité & de force, que rassurez par la droiture de la crainte que leur avoit inspiré sa grande habileté, ils le prièrent de se mesler du gouvernement, & de leur donner les conseils qu'il jugeroit les plus utiles.

Le premier qu'il leur donna, fut *de bastir un Temple aux Muses*, leur insinuant par là de cultiver l'esprit, & de former le cœur par l'étude des lettres, & de vivre tous dans la concorde & dans l'union sous leur premier Magistrat; comme les Muses qui

ne font jamais en divorce entre-elles, & qui toujours également soumises à Apollon, ne rompent jamais l'harmonie de leurs concerts. Il ajouta, *Que le plus seur rempart contre l'oppression & la tyrannie, c'étoit l'union des Citoyens.*

Le second conseil, fut de conserver l'égalité entre-eux; car l'égalité n'engendre point la guerre: & de ne chercher à surpasser les états voisins qu'en bonne foy & en justice; car, leur dit-il, sans la bonne foy, il est impossible que les états enfin ne se ruinent; & la justice est si nécessaire, que rien ne peut subsister longtemps sans elle, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans les enfers. C'est pourquoy, Themis, la Déesse de la Justice, est assise aux costez du trosne de Jupiter; Nemesis où la vengeance, principal Ministre de la Justice, est aux costez du trosne de Pluton; & la Loy est dans les villes sur le trosne des Princes & sur le siège des Magistrats; de manière que celuy qui viole la justice, se rend coupable envers

le Dieu du ciel, envers le Dieu des enfers, & envers la Loy qui est la Reyne de la terre, & à qui les Princes & les Magistrats doivent estre soumis. Et sur l'exercice de la justice, il leur disoit, que les Juges qui ne punissent pas les méchants, se rendent complices de leurs crimes, & veulent que les bons apprennent à le devenir.

Le troisième Conseil, fut d'estre bien persuadez, qu'il n'y a pas de plus grand malheur, que l'anarchie. Il est impossible que les états soient heureux sans quelqu'un qui les gouverne; & quand mesme les Loix d'une ville ou d'un état ne seroient pas fort bonnes, il leur est encore plus avantageux d'y persister, que de s'en départir, à moins que ce ne soit d'un consentement général, pour se soumettre à de meilleures: car il n'y a plus de salut pour un état, dès que l'on s'éloigne des Loix receuës, & que chacun vit à sa fantaisie & devient son Legislatteur, l'indépendance étant la perte & la ruine des hommes.

Le quatrième, fut de n'abuser point du nom des Dieux dans les sermens, & de se rendre tels que personne ne püst justement refuser de les croire sur leur parole; car, leur disoit-il, Il est impossible qu'une ville qui a cette réputation, ne soit toujours heureuse, & l'arbitre de ses voisins.

Il leur dit, que le mary devoit estre fidèle à sa femme, & la femme fidèle à son mary; & qu'il n'y avoit rien de plus injuste, ni de plus capable d'attirer les plus grands malheurs, que de confondre les familles par l'adultère, en y inserant des estrangers.

En général, il leur recommandoit la tempérance comme la vertu de tout sexe & de tout âge, & la seule qui conserve en mesme tems les biens du corps, & ceux de l'esprit: & pour relever cette vertu, il faisoit remarquer par l'histoire mesme, les horreurs du vice contraire. Dans quel abysme de malheurs, leur disoit-il, l'intempérance d'un seul homme n'a-

t-elle pas plongé les Grecs & les Troyens ? à peine peut-on discerner lesquels ont été les plus misérables, des vaincus ou des vainqueurs ?

Il les exhorta à bannir la paresse & l'oïveté, & à faire en sorte que chacun se portast à la vertu, moins par la crainte de la Loy, que par l'honnesteté seule.

Il leur expliqua ce que c'est que la véritable gloire, & leur fit connoître que pour l'acquérir, le seul moyen étoit de se rendre tels qu'ils vouloient paroître aux autres. *Le conseil, ajouta-t-il, est une chose sacrée ; & vous avez raison de l'estimer : mais il n'est pas si sacré que la loüange ; car le conseil ne regarde que les hommes, & la loüange est le partage des Dieux à qui elle est particulièrement due. Pour mériter la loüange, il faut donc travailler à ressembler aux Dieux.*

Il leur apprit que Dieu est seul Fauteur & la source de tout bien ; & que de chercher ce bien ailleurs qu'en Dieu, c'étoit tomber dans le

DE PYTHAGORE. XXXV
ridicule de ceux, qui dans la Cour
d'un grand Prince, négligeroient le
maître pour ne s'attacher qu'à ses
officiers.

Il leur représenta que ceux qui briguent les premiers postes dans un état, doivent imiter ceux qui courent dans les jeux publics; comme ces derniers ne cherchent pas à faire du mal à leurs Antagonistes; mais seulement à mieux courir, & à remporter la victoire: de même ceux qui aspirent aux premières places, ne doivent en aucune façon nuire à leurs concurrents; mais tâcher de remporter sur eux l'avantage, en proposant des choses plus avantageuses & plus utiles à ceux qu'ils veulent gouverner.

Enfin il leur fit voir qu'ils ne devoient imputer tous les desordres qui régnoient dans leur ville, qu'à la mauvaise éducation qu'ils donnoient à leurs enfans. *Il n'y a rien, dit-il, de plus ridicule, ni de plus insensé, que ce que font tous les pères: Ils ont grand soin de leurs enfans dans le premier âge; mais dès que ces enfans*

entrent dans l'âge le plus impétueux, & le plus bouillant, & qui est le rendez-vous des passions les plus dangereuses, ils les abandonnent à eux-mêmes, & les laissent les maîtres de leur conduite; & c'est alors qu'ils devroient redoubler leurs soins, & donner à ces enfans des gouverneurs ou des maîtres capables de les retenir, & de les empêcher d'aller se briser contre les écueils, dont ils sont environnez dans cette mer si orageuse.

Les Magistrats ravis de l'entendre, non seulement luy permirent, mais le prièrent de continuer ses instructions dans les temples, à leurs femmes & à leurs enfans: souvent ils alloient eux-mêmes l'entendre, & on y accouroit de toutes les villes des environs.

Il ne laissa pas de trouver d'abord de grands obstacles à la reforme qu'il vouloit établir. Une ville entière ne passe pas si facilement tout d'un coup de la licence à la règle, & des excès de la débauche à la tempérance & à

la frugalité. Mais par sa constance & par sa patience, il surmonta toutes ces difficultez qui ne servirent qu'à faire davantage éclater son mérite, & la haute idée qu'on avoit de luy.

Il continua donc tranquillement ses leçons publiques, & toujours dans les temples, pour ne rien enseigner que sous les yeux de la divinité, & pour faire entendre que Dieu étant le père des lumières, & le seul maître qu'on doit suivre, c'est de luy qu'on doit tirer toutes les instructions qu'on entreprend de donner.

En parlant aux enfans, il leur représentoit, que *l'enfance étant l'âge la plus agréable à Dieu, & celuy dont il a le plus de soin, il étoit juste qu'ils travaillassent à la conserver pure, & à l'orner de toutes les vertus. Les Dieux ne refusent rien à vos prières, leur disoit-il, & dans les temps de sécheresse & de stérilité, ils accordent à vos cris les pluyes & l'abondance: seriez-vous donc assez ingrats pour refuser aux Dieux ce qu'ils vous de-*

mandent, & qu'ils ne vous demandent que pour vostre utilité.

Il leur enseignoit à ne commencer jamais les querelles, & à ne chercher jamais à se venger. A ceux qui étoient plus avancez en âge, il donnoit des préceptes plus forts. Il leur disoit, par exemple, que *les choses difficiles contribuent plus à la vertu que les choses agréables ; que l'assoupissement de l'esprit est le frère de la véritable mort ; que toutes les passions de l'ame sont plus cruelles que les Tyrans, & les ennemis du bonheur ; qu'il faut faire de grandes choses sans les annoncer & sans les promettre ; qu'il n'y a rien de plus dangereux, que de tenir dans la vie plusieurs chemins ; que la tempérance est la force de l'ame, car elle est la lumière de l'ame délivrée du joug des passions.*

Pour rabaisser, & diminuer l'orgueil & la confiance que donnent presque toujours les choses extérieures, il leur disoit, *les richesses sont un ancre bien foible ; la gloire encore*

plus foible ; la beauté , & la force du corps , les postes , les dignitez , l'autorité , le crédit , ancrez encore très-foibles & très-infidèles. Quelles sont donc les bonnes ancrez ? la piété , la prudence , la magnanimité , le courage. Voilà les ancrez qu'aucune tempeste ne peut emporter ni ébranler ; car telle est la Loy de Dieu , qu'il n'y ait de véritable force que dans la vertu , & que tout le reste ne soit qu'infirmité , que misère.

Les instructions qu'il donnoit aux femmes n'étoient ni moins graves , ni moins touchantes. Pour les guérir de la magnificence & de la somptuosité qu'elles retenoient encore pour les sacrifices & pour les offrandes , où la vanité a toujours plus de part que la Religion , il leur enseignoit à n'offrir aux Dieux , que ce qu'elles auroient fait de leurs propres mains , & qu'elles pourroient mettre sur l'autel , sans le secours de personne ; les offrandes ne devant estre ni riches , ni magnifiques , comme si c'étoient les dernières que l'on dult offrir.

Il porta la mesme réforme dans les sacrifices que les Crotoniates faisoient pour les morts, avec une profusion capable de ruiner les maisons les plus riches.

Il recommandoit aux femmes l'amour de leurs maris, & aux maris l'amour de leurs femmes, comme un devoir qui renfermoit tous les autres. Il leur représentoit que cette affection étoit si juste & si indispensable, que leurs pères & mères leur cédoient en quelque façon tous leurs droits, & consentoient qu'ils les abandonnassent pour vivre ensemble. Il citoit aux maris l'exemple d'Ulysse, qui refusa l'immortalité que Calypso luy offroit, à condition qu'il quitteroit Penelope : & il disoit qu'il n'y avoit pas de gens plus sévèrement punis dans les enfers, que les maris qui n'avoient pas bien vécu avec leurs femmes, & les femmes qui n'avoient pas bien vécu avec leurs maris.

Après que Pythagore eut ainsi reformé les mœurs des Citoyens, & qu'il les eut retirés des desordres gros-

liers où ils étoient plongez, il pensa à poser des fondemens solides de la sagesse dont il faisoit profession, & à établir sa secte, afin que les semences de vertu qu'il avoit déjà jetées dans les cœurs, entretenues & cultivées par ceux qui luy succédroient, passassent d'âge en âge, & qu'elles portassent toujours les mesmes fruits après sa mort.

Il ne faut pas s'étonner si la foule des disciples s'offroit à un homme dont on avoit déjà vû des effets si merveilleux. Il en venoit de Grece & d'Italie : mais de peur de verser dans des vaisseaux corrompus les tresors de la sagesse, il ne recevoit pas indifféremment tous ceux qui se présentoient, & il prenoit du temps pour les éprouver; car il disoit toujours, *que toute sorte de bois n'est pas propre à faire un Mercure, c'est à dire, que tous les esprits ne sont pas propres aux sciences.*

Il considéroit d'abord leur physionomie, d'où il tiroit des indices de leurs inclinations; il observoit leurs

discours , leur ris , leur démarche ; il s'informoit de leur conduite , de leurs commerces , de leurs occupations ; & il examinoit avec grand soin , à quoy ils étoient le plus sensibles.

Quand il leur trouvoit les dispositions nécessaires , avant que de les recevoir , il éprouvoit leur constance par de longs délais. Content de leur persévérance, il les admettoit à son noviciat , qui étoit très-rude ; car il avoit trouvé la méthode des Egyptiens si raisonnable & si juste , qu'il voulut l'imiter , en ne communiquant sa doctrine qu'à ceux qu'il auroit éprouvez par toutes les austérités qu'il avoit essuyées. Il donna donc à ses disciples les règles des Prestres Egyptiens qui paroissent les mesmes que celles des Philosophes des Juifs , qu'on appelloit Esséens. Et il ne faut pas douter que les Religieux de la primitive Eglise n'ayent tiré de là toutes les différentes épreuves dont ils se servoient pour s'élever à une vie si parfaite ; car les Chrétiens ont fort bien

pû imiter les coustumes les plus saines des Gentils, comme les Hebreux avoient pû convertir à leur usage les dépouilles des Egyptiens. On peut dire mesme que les Chrétiens ne faisoient en cela que reprendre leur bien ; car en remontant jusqu'à la première origine de ces régles, on trouve que les Gentils les avoient prises des Nazaréens, & des anciens Patriarches, c'est à dire, de la source mesme de la vérité. Pythagore assujettissoit donc d'abord ses disciples à un silence de cinq ans, pendant lesquels ils ne devoient qu'écouter, sans oser jamais faire la moindre question, ni proposer le moindre doute. Ces cinq années de silence se reduisoient quelquefois à deux, pour ceux en qui il voyoit des qualitez extraordinaires, & un naturel excellent. Pendant le temps de ce noviciat, ces disciples étoient appellez *écoutants* ; ἀκουστικοί. & quand on les croyoit assez instruits dans la science si difficile d'écouter & de se taire, ils étoient admis, & on leur donnoit la liberté de parler, de proposer leurs doutes, & d'écrire ce

qu'ils entendoient, & alors ils étoient
περὶ τῆς ἡσυχίας. appelez *initiez aux sciences* : mais
 ce qu'il y a de digne de remarque ;
 c'est que de ce silence il en sortoit
 souvent des hommes plus sçavants &
 plus habiles, qu'il n'en sort ordi-
 nairement des écoles où les dispu-
 tes, toujours précipitées, devancent
 le sçavoir, où l'on souffre que la rai-
 son soit combattue, & où c'est vain-
 cre que de ne pas se rendre à la vé-
 rité. Tant il est vray que le silence
 est la véritable voye de l'instruction ;
 c'est pourquoy Salomon a dit dans
 l'Ecclesiaste, que *les paroles des*
Verba sapientium audiuntur in silentio. Ecl. ix. 17. *sages sont écoutées dans le silence.*
 Long-temps avant Pythagore, le
 Roy Numa instruit de la vertu du
 silence, avoit ordonné aux Romains
 d'honorer particulièrement une des
 Muses, sous le nom de *Muse ta-*
cite, (*Muete*) pour leur recomman-
 der par là le silence, comme le seul
 moyen qui donne à l'ame la docilité,
 & qui peut l'initier aux mystères de
 la sagesse : en effet la langue ne doit
 estre que l'instrument de la raison, &

la raison ne se forme que par les sciences.

Quand Pythagore avoit ouvert la bouche à ses disciples, il ne leur donnoit pas pourtant la liberté de parler sans mesure & sans bornes ; car il leur disoit toujours, *Il faut ou se taire, ou dire des choses qui vailent mieux que le silence. Jetez plustost une pierre au hazard, qu'une parole oyseuse & inutile ; & ne dites pas peu en beaucoup de paroles ; mais en peu de paroles, dites beaucoup.*

D'autres, comme Porphyre, prétendent, & peut-estre avec plus de raison, que ces deux sortes de disciples n'étoient pas, pour ainsi parler, deux différentes classes où l'on montrast de la moins parfaite à la plus parfaite ; mais que c'étoient deux états fixes, selon le choix que Pythagore faisoit des esprits ; car à ceux qu'il ne trouvoit pas propres à pénétrer les causes & les raisons des choses, il ne leur donnoit que le précepte sec & nu, *tu feras cecy, tu ne feras pas*

ἐκγονοῦσι. cela. Et c'étoient ceux-là qui étoient
μὴ μόνον. appelez *écoutants*. Mais ceux en qui
il appercevoit de la pénétration, &
un génie capable d'aprofondir les ma-
tières, il les faisoit entrer avec luy
dans le secret des raisons, & il leur
expliquoit les causes de tout ce qu'il
leur enseignoit, & ceux-cy étoient
μὴ μόνον. appelez *initiez aux sciences*. C'étoient
les seuls qu'il reconnoissoit pour ses
véritables disciples, & pour capables
d'enseigner. Quand on luy deman-
doit la raison de cette différence,
il répondoit qu'il ne sçavoit pas forcer
la nature, & qu'en donnant aux
plus grossiers le précepte nu, & aux
plus subtils la raison du précepte, il
ne faisoit aucun tort aux premiers.
Ils sont, ajoutoit-il, au mesme état
que les malades qui appellent un Mé-
decin, & qui ne laissent pas de gué-
rir de leurs maladies, s'ils exécutent
ce qu'il a ordonné, quoyque le Mé-
decin ne fasse que prescrire les re-
mèdes dont ils ont besoin, sans leur
expliquer les raisons de ses ordon-
nances.

D'abord après le noviciat, les disciples avant que d'estre admis, étoient obligez de porter en commun tous leurs biens, qu'on mettoit entre les mains de gens choisis, qui étoient appellez *œconomes*, & qui les administroient avec tant de fidélité & de soin, que lorsque quelqu'un venoit à se retirer, il remportoit souvent plus qu'il n'avoit porté.

Si quelqu'un de ces disciples après avoir couru quelque temps dans cette carrière, venoit à se lasser, & à quitter cette profession pour se replonger dans sa première vie, tous les autres le regardoient comme mort, faisoient ses obsèques, & luy élevoient un tombeau, pour faire entendre, que si un homme, après estre entré dans les voyes de la sagesse, vient à les quitter, il a beau se croire vivant, il est mort. Et il y a de l'apparence que les Grecs avoient emprunté cette idée des Hebreux, à qui elle étoit familière, comme nous le voyons par l'expression de saint Paul, qui en parlant de la veuve qui vit dans les delices, dit,

Vivens mor-
tua est. 1. ad
Tim. 6.

*elle est morte, quoyqu'elle paroisse vi-
vante.*

Pythagore estimoit extrêmement la musique, il la regardoit comme quelque chose de céleste & de divin, & il la jugeoit très-nécessaire pour calmer les passions de l'ame, & pour les adoucir & les domter. C'est pourquoy il vouloit que ses disciples commençassent par là leur journée, & qu'ils la finissent de mesme le soir.

Après quelques momens donnez le matin à cette sorte de musique, Pythagore menoit ses disciples se promener dans des lieux agréables, & après la promenade, il les conduisoit au temple; car il disoit, *qu'il n'y a-voit rien de plus mal entendu, & de plus contraire à la tranquillité de l'ame, que d'aller dès le matin dans le monde se plonger dans le tumulte des affaires, avant que d'avoir calmé son esprit, & de l'avoir mis par la musique, par la méditation, & par la prière, dans l'assiette la plus convenable, & la plus digne de l'homme.*

A la sortie du temple ils faisoient quelques exercices pour la santé; ensuite ils disnoient d'un peu de pain & de miel, sans vin: après le dîner ils vacquoient aux affaires publiques ou domestiques selon leurs emplois: leurs affaires finies, ils se promenoient comme le matin, alloient au bain, & soupoient avant le coucher du Soleil. Leur souper étoit ordinairement du pain, des herbes, quelque portion des victimes du sacrifice, rarement du poisson, & un peu de vin. A la fin du repas on faisoit les libations; ce qui étoit suivi de quelque bonne lecture, que le plus âgé de la table, comme président, faisoit faire par le plus jeune. Après la lecture, on faisoit encore une libation; & le président congédioit l'assemblée, en luy donnant à méditer quelque symbole de leur maître. Mais avant toutes choses, il faut expliquer ce que c'est que ces symboles de Pythagore.

J'ay déjà dit que les Egyptiens étoient fort reservez à découvrir les secrets de leur philosophie, ils ne les

decouvroient qu'aux seuls Prestres, & à leurs Rois, encore falloit-il que ces Rois fussent auparavant receus dans l'ordre de prestrie. Ils croyoient que ce secret leur étoit recommandé par l'exemple de leurs Dieux mesme, qui ne se laissoient voir aux mortels qu'à travers des ombres : c'est pourquoy il y avoit à Saïs, ville d'Egypte, une Statuë de Pallas, la mesme qu'Isis, avec cette inscription : *Je suis tout ce qui est, qui a été, & qui sera ; & pas un mortel n'a encore osté le voile qui me couvre*, pour faire entendre que la sagesse de Dieu est incompréhensible, & toujours couverte d'un voile. C'étoit pour recommander ce secret, que les mesmes Egyptiens mettoient à la porte de leurs Temples des Sphinx qui marquoient, que leur théologie étoit énigmatique, & que pour la pénétrer, il falloit percer les ténèbres & les ombres des termes obscurs, & des figures qui la cachotent. Dans la nécessité donc de ne pas divulguer leurs mystères, ils avoient trois sortes

de style; le simple, l'hieroglyphique, & le symbolique. Dans le simple, ils parloient clairement, & intelligiblement, comme dans la conversation ordinaire; dans le hieroglyphique, ils cachent leurs pensées sous certaines images, ou certains caracteres; & dans le symbolique, ils les expliquent par des expressions courtes qui sous un sens simple & propre, en renfermoient un figuré.

Heraclite a parfaitement exprimé la différence de ces trois styles, par ces trois mots, *parlant, cachant, & signifiant*. Dans le premier, ils parloient, sans enveloppe; dans le second, ils cachent sous des images, & des caracteres; & dans le troisième, ils désignent, ou signifient, c'est à dire, qu'ils donnoient des signes & des figures de ce qu'ils vouloient enseigner. Et cette dernière manière étoit la symbolique.

Pythagore emprunta des Egyptiens ces trois manières, dans les instructions qu'il donnoit; car il parloit simplement & clairement, quand il disoit

par exemple, que, ce qui est souverainement juste, c'est de prier & de sacrifier ; que, ce qu'il y a de plus sage dans les choses humaines, c'est la médecine ; de plus beau, l'harmonie ; de plus fort, le bon sens ; de meilleur, la félicité ; de plus vray, que les hommes sont méchants.

Il imita le style hieroglyphique ; car pour marquer un Dieu créateur de tous les estres, il prénoit tantost le quaternaire, & tantost l'unité ; & pour dire la matière, ou ce monde visible, il prenoit le deux, comme je l'expliqueray dans la suite.

Enfin, il imita sur tout le style symbolique, qui n'ayant ni l'obscurité des hieroglyphes, ni la clarté du langage ordinaire, luy parut très-propre à inculquer les plus grandes & les plus importantes vérités ; car le symbole, par son double sens, qui est le propre & le figuré, enseigne en mesme temps deux choses, & il n'y a rien qui plaise davantage à l'esprit que cette double image qu'il fait envisager d'un coup d'œil. D'ailleurs,

comme Demétrius Phalereus l'a remarqué, le symbole a beaucoup de gravité & de force, & il tire de sa brièveté un aiguillon qui pique, & qui fait qu'on ne l'oublie pas facilement.

Voilà l'origine des symboles, par le moyen desquels Pythagore enseignoit sa doctrine sans la *divulguer*, & sans la *cache*r, pour me servir encore des termes d'Heraclite.

Nec loquens,
nec celans,
sed significans.

Le but de la Philosophie de Pythagore étoit de dégager des liens du corps l'esprit, sans lequel il est impossible de rien voir & de rien apprendre; car comme il l'a dit, le premier, c'est l'esprit seul qui voit, & qui entend, tout le reste étant sourd & aveugle. Et parce qu'il concevoit l'ame un composé de deux parties créées ensemble, de la partie intelligente, qu'il appelloit *Esprit*, & * de la partie corporelle, qu'il appelloit *ame*, *corps lumineux*,

* Ils concevoient cette partie corporelle, comme une substance spirituelle, & d'une matière très subtile; comparée à l'entendement, à l'esprit, elle étoit corps; & comparée au corps terrestre, elle étoit esprit.

& *char subtil de l'ame*, comme je l'expliqueray dans la suite, il enseignoit à purger également ces deux parties : La dernière, par les abstinences, les initiations, les purifications, & les sacrifices qu'il avoit appris des Egyptiens, & des Chaldéens, & qu'Heracrite appelloit des *médécines*, car il croyoit que cette partie étoit dégagée par là des liens de la matière, & renduë capable par sa pureté, d'avoir quelque communication avec les Dieux & la première, la partie intelligente, il la purgeoit par la connoissance de la vérité, qui consiste à connoître les choses immatérielles & éternelles. Pour cet effet il avoit recours à des moyens analogiques à ceux dont il se servoit pour le *char subtil de l'ame*. Ces moyens étoient premièrement, les sciences mathématiques, qui répondoient aux purifications, & aux initiations ; & en suite, la Dialectique, qu'il regardoit comme l'inspection intime de l'objet de ces sciences, c'est à dire, de la vérité, & par consequent, comme la feu-

se capable d'achever la délivrance de l'ame. Il commençoit donc par les sciences Mathématiques, parce que tenant le milieu entre les choses corporelles, & les incorporelles, elles peuvent seules détacher l'esprit des choses sensibles, & le porter aux estres intelligibles. Voila pourquoy il avoit recours sur tout aux nombres; parce que ne pouvant expliquer assez intelligiblement par le discours, ce que sont les premières espèces, les premiers principes, il en faisoit la démonstration par les nombres. Ainsi pour faire entendre l'unité, l'identité, l'égalité, la stabilité du premier principe qui est la cause de la creation, de l'union, de la sympathie, & de la conservation de cet univers, il appelloit ce premier principe, *un*, ou *unité*; & pour expliquer la diversité, l'inégalité, la divisibilité, & les changements continuels de ce qui n'est jamais le mesme, ni dans le mesme état, c'est à dire de la matière, il appelloit cette matière, *deux*; car telle est la nature du deux dans les cho-

ses particulières, il separé, il divise; & il y a bien de l'apparence que c'est là toute la finesse que Pythagore entendoit dans les nombres; il les employoit comme types, comme signes, & nullement comme causes ou principes. Mais après luy ses disciples jettèrent dans sa doctrine un mystère qu'il n'y avoit point entendu, & ce fut ce qui leur attira la censure d'Aristote qui les combat dans le XII. livre de sa Metaphysique.

Si Pythagore avoit reconnu une si grande vertu dans les nombres, il n'est pas croyable qu'il n'en eust donné quelque marque dans les symboles, ou dans les préceptes qui nous restent de luy. Tout ce qu'on en trouve, marque qu'il ne prenoit ces nombres que comme des signes, à cause des convenances & des propriétés qu'il y remarquoit. Ses premiers disciples suivirent sa doctrine sans la corrompre par de vaines imaginations. Et voicy sur cela mes conjectures.

Ceux qui avoient été en Egypte

DE PYTHAGORE. Iviij
avant Pythagore, comme Thalés, Solon, &c. avoient bien rapporté en Grece quelque connoissance du véritable Dieu; mais c'étoit toujours à leurs Dieux qu'ils attribuoient tout ce qu'ils avoient appris de ce premier estre. Pythagore fut le premier, qui mieux instruit que les autres, y apporta le véritable nom de Dieu, avec l'intelligence de toute la force, & de la vertu de ce saint nom, qu'il communiqua à ses disciples, sous le nom de *quaternaire*; Car le *quaternaire* de πτεαυρίδι Pythagore n'est que le nom ineffable, ou le *Jehovah* des Hebreux. Ce Philosophe ayant appris ce grand nom, ou dans les livres de Moÿse, ou dans le commerce des Juifs, & voyant qu'en Hebreu il étoit justement de quatre lettres, le traduisit en sa langue par ce nombre de *quatre*: & une marque de cette vérité, c'est qu'il donna la véritable explication de ce mot, telle qu'il l'avoit apprise, & telle que nous l'a conservée dans les Vers dorez Lysis l'ami particulier, & le premier disciple de ce Philosophe; car cet au-

teur l'explique tout simplement, en appellant le quaternaire, *la source de la nature qui coule toujours* ; ce qui n'est autre chose que l'explication du terme *Jehovah*, qui signifie proprement, *source de tout ce qui a reçu l'estre*. Pour peu que Pythagore eust donné dans le mystère des nombres, c'étoit là une belle occasion de debiter ces étonnantes chimères d'un *quatre*, qui a tout produit par une vertu attachée à ce nombre. Mais ce ne furent que les successeurs de ces premiers disciples, qui donnèrent dans ces visions. La plupart des choses du monde, en s'éloignant de leur origine, s'éloignent aussi de leur première simplicité, comme les sources prennent la teinte & les qualitez des terres qu'elles traversent.

Deux raisons encore peuvent confirmer dans cette pensée. La première, qu'Aristote mesme, en combattant cette fausse idée des nombres, *qu'ils sont le principe des choses*, l'attribuë toujours, non à Pythagore, mais aux Pythagoriciens.

^a Les Pythagoriciens, dit-il, font que tout procède des nombres. Et après luy, Ciceron : ^b Les Pythagoriciens veulent que tout vienne des nombres, & des éléments mathématiques : Ils disent les Pythagoriciens, parce qu'en effet cette opinion ne dut sa naissance qu'aux disciples qui succédèrent à ceux que Pythagore avoit instruits. Aussi Aristote, dit-il, en quelque autre endroit, en parlant de cette opinion, Quelques Pythagoriciens, ce qui marque qu'ils n'étoient pas tous de ce sentiment.

Ποθηγορίων
λέγεις. De cœ-
lo. 111. 1.

La seconde raison est, que Socrate & Platon qu'on doit regarder comme les disciples de Pythagore, & qui élèvent si haut la science des nombres, ne reconnoissent en eux aucune vertu generative, qu'entant qu'ils sont propres à élever l'esprit à la connoissance de la vérité, par leurs proprié-

^a Ποθηγορίων είναι ἐπινοῦσαν ἕξ ἀριθμῶν τὰ ὄντα. Metaphys. lib. xii. cap. 111.

^b Pythagorei ex numeris & Mathematicorum initiis proficisci volunt omnia. Academic. quest. lib. 11.

tez, & par leurs convenances. *La connoissance du premier nombre, de l'unité*, dit Socrate, dans le VII. livre de la République, * *est une des choses qui élèvent l'esprit, & qui en le détachant des choses sensibles, le menent à la contemplation de ce qui est véritablement.* Et je ne doute pas que ce ne soit là tout le mystère qu'il faut chercher dans les cérémonies, & dans les théurgies, dont parle Proclus, qui n'employoient que les nombres, comme ayant seuls la vertu d'agir d'une manière très-particulière, & qui par leur moyen opéroient les choses les plus grandes, & les plus ineffables.

Le présent que Pythagore fit à ses disciples, en leur apprenant le nom du véritable Dieu, & toute la vertu de ce nom, parut une chose si merveilleuse, & fut reçu d'eux avec tant de reconnaissance & de respect, qu'ils ne firent

* Καὶ οὕτω τῶν ἀγῶνων ἀπὸ εἰς, καὶ μετασπειροῦν ὅτι πλεὺ τὸ ὅτις δίαρ, ἢ ἀπὸ τῶν εἰς μάθησις.

DE PYTHAGORE. 127
pas difficulté de jurer par celuy qui leur avoit appris une vérité si grande & si importante. L'interprète de ce nom auguste leur parut mériter un honneur divin : preuve certaine que les vérités qui découlèrent de la connoissance de ce nom, furent plus lumineuses, que toutes celles qu'on avoit déjà portées en Grèce.

Voicy une idée générale de la Theologie de Pythagore, toute fondée sur la connoissance de ce nom.

Il concevoit que Dieu ayant tout créé, il devoit estre avant toutes choses, & par consequent unique ; mais comme il n'étoit pas possible que Dieu, dans la création, n'eust pas donné quelque image de luy-mesme, il enseignoit qu'il avoit d'abord créé les Dieux immortels, entièrement semblables à luy, & comme les images inaltérables & incorruptibles de cette première cause qui les avoit créés. Au dessous de ces Dieux, il reconnoissoit des substances moins parfaites qu'il appelloit *Démons* & *Héros* pleins de bonté & de lumière, c'est à dire, les An-

Theologie de Pythagore.

ges & les autres esprits bienheureux; il les regardoit comme des images moyennes de ce premier estre, les plaçoit en différentes sphères, & vouloit qu'on les honorast tous selon l'ordre & le rang que la loy, qui n'est autre que la volonté du père, leur avoit donné; c'est à dire, qu'il vouloit qu'on proportionnast leur culte à leur dignité, en rendant aux Dieux les premiers honneurs, & aux Anges les seconds, sans jamais les confondre; & ce qui est très-remarquable, il enseignoit, que l'honneur & le culte qu'on leur rendoit devoient se rapporter & se terminer au Dieu seul qui les avoit créés.

Au dessous de ces Héros ou Anges, il mettoit les ames des hommes, qu'il appelloit avec raison les dernières des substances raisonnables, comme il appelloit ces Anges les substances moyennes placées entre les Dieux immortels, & les ames des hommes, pour unir ces ames avec ces Fils de Dieu, & par eux avec Dieu mesme. De là il tiroit deux conséquences qui

me paroissent dignes d'une grande considération. La première, que quand les ames des hommes avoient dépouillé dans ce monde toutes les affections charnelles, & qu'elles avoient orné & relevé leur nature par l'union avec Dieu, elles devenoient dignes des respects & des hommages des autres hommes; car tout homme qui aime & honore Dieu, doit aimer & honorer aussi tout ce qui ressemble à Dieu. Mais en ordonnant ce culte, il le régloit & le limitoit, comme on le verra dans les commentaires d'Hierocles.

La seconde conséquence qui n'est pas moins remarquable que la première, c'est que les ames des hommes étant les dernières des substances raisonnables, elles étoient aussi les dernières auxquelles les hommes pouvoient étendre leur culte, & qu'ainsi on ne devoit honorer aucune nature inférieure à celle de l'homme. Grand principe qui ruine toutes les religions des Payens, & sur tout celles d'Egypte, mère de l'idolatrie,

& qui avoit transféré à des figures d'oyseaux, de bestes à quatre pieds, & de serpens, l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible.

Pythagore ne concevoit d'immatériel & d'incorporel, que le premier estre, qu'il appelloit un esprit qui pénétrait toutes les parties de cet univers, & qui échauffoit, animoit, & mouvoit toute la nature par sa présence. Tous les autres esprits, tant les Dieux immortels, que les Démons, ou Héros, il les concevoit revestus d'un corps lumineux, comme les astres qu'il appelloit aussi Dieux. On pourroit croire qu'il donnoit aussi un corps au premier estre, sur ce qu'il disoit après les Egyptiens & les Chaldéens, que *Dieu a pour corps la lumière, & pour ame la vérité*; mais c'est une expression figurée, qui peut avoir été prise de ces paroles de David, *Seigneur, vous estes revestu de lumière, comme d'un vestement*. Et ailleurs, *Faites éclater, Seigneur, votre lumière & votre vérité*.

Amicus lumine sicut vestimento.
Ps. 103. 2.
Emitte lucem tuam & veritatem tuam.
Ps. 42. 3.

Il est certain que Pythagore en-

seignoit que ce premier estre n'étoit ni passible, ni exposé aux sens, mais invisible, incorruptible, & intelligible. C'est pourquoy il deffendoit de mettre dans les temples aucune figure de Dieu ni moulée, ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilège que de représenter par des choses terrestres & périssables, ce qui est éternel & divin. Il est aisé de voir que Pythagore avoit pris cette deffense dans les livres des Hebreux, & c'est une chose assez surprenante, que dans le temps mesme de l'idolatrie, & lorsque les Idoles des faux Dieux paroissoient par tout dans les temples & dans les cérémonies des religions payennes, un Philosophe payen ait condamné hautement ce culte, & enseigné la vérité.

Il tenoit que l'air étoit plein de ces esprits qu'il appelloit Démons & Héros, & qu'il regardoit comme les ministres du Dieu suprême : & il disoit que c'étoient ces esprits ou genies qui envoioient aux hommes & aux animaux mesmes les songes, la santé &

les maladies, & que c'étoit auffi à eux que se rapportoient & se terminoient les purifications, les expiations, les divinations, & autres cérémonies. Opinion qu'il avoit prise des Egyptiens & des Chaldéens, qui ne concevant d'immatériel & d'incorporel que le premier estre, & donnant des corps aux autres Dieux, & aux Anges, étoient tombez dans cette erreur de croire qu'il n'y avoit que ces substances corporelles qui agissent sur les hommes & sur les animaux, & que les fumées des sacrifices, & toutes les choses terrestres, qu'on employoit dans les purifications & dans les initiations, ne pouvoient approcher du seul Dieu père & créateur, qui étoit impassible & inaltérable; mais que par la force de l'opération divine, qu'ils appelloient *theurgie*, elles pouvoient affecter les Dieux corporels. Voila le fondement des purifications & des expiations publiques & particulières que Pythagore pratiquoit : Les publiques, pour purifier les villes, & pour éloigner les maux qui les affligeoient, ou qui les

DE PYTHAGORE. lxvij
menaçoient ; & les particulières, pour
délivrer l'ame , & pour la purger
des souilleures qu'elle avoit contra-
ctées par la contagion du corps. On
prétend que par ces purifications pu-
bliques, il avoit délivré Lacedemo-
ne de la peste à laquelle elle étoit fort
sujette.

Il avoit connu cette grande vérité,
que Dieu étant l'essence mesme de la
bonté , & cette bonté étant la seule
cause de la création des estres, il a-
voit créé chaque chose dans l'état qui
étoit le meilleur pour chacune. D'où
il tiroit ces conséquences, que le mal
ne pouvoit venir de Dieu, & que
Dieu recompensoit les bons, & pu-
nissoit les méchants. Mais sur ces pu-
nitions il enseignoit une fausse do-
ctrine ; car il croyoit que les peines
de l'autre vie n'étoient pas éternelles,
& qu'elles étoient seulement une pu-
nition, une correction, pour guérir
les ames, & pour les rendre dignes
de retourner au lieu de leur origine,
après qu'elles auroient recouvré leur
première pureté.

Il concevoit la création d'une manière bien sublime, & bien digne de la majesté de Dieu ; car il disoit que c'étoit la pensée seule de Dieu, & sa volonté qui avoient tout créé, c'est à dire que *créer pour Dieu, c'est penser & vouloir* ; & que tout a existé par la seule détermination de sa volonté & de sa pensée. Ce qui explique admirablement le sublime de cette expression de Moïse, *Dieu dit que la lumière soit, & la lumière fut* ; car *Dieu dit*, n'est autre chose que *Dieu pensa, Dieu voulut*. Tout se hastoit de comparoître & d'obeir à sa volonté & à sa pensée, comme à un ordre vivifiant, à un ordre qui appelle ce qui n'est point, comme ce qui est.

* Ciceron écrit que Pherecyde fut le premier qui dit que l'ame étoit immortelle. Il veut dire que ce fut le premier des Philosophes Grecs ; car long-temps avant luy cette opinion

* Pherecydes Syrus primus dixit animos hominum esse sempiternos. *Cic. 1. Tuscul. quest. 6. 116.*

DE PYTHAGORE. Ixix
étoit établie chés les Egyptiens. Pythagore après en avoir pris la première teinture dans l'école de son maître Pherecyde, s'y confirma pleinement en Egypte. Mais en prenant le dogme, il prit aussi les erreurs, dont les Egyptiens l'avoient presque entièrement défiguré, & dont long-temps avant Pythagore, on voyoit des traces dans les Vers d'Homère, qui avoit puisé dans les mêmes sources.

Toute cette opinion de Pythagore & des Egyptiens sur la nature de l'ame, mérite d'estre expliquée au long; car elle est ordinairement fort mal entendue, & elle sert à l'intelligence des anciens, sur tout d'Homère & de Virgile, qui ont tous deux tenu la même doctrine.

Ceux qui ont fait la vie de Pythagore, & qui nous ont rapporté ses sentimens, ne se sont pas attachez à nous bien expliquer sa pensée sur la nature de l'ame. Il faut donc la chercher dans les écrits de ses disciples; & aucun n'en a parlé plus à fond que Timée de Locrés, que Platon

Voyez les re-
marq. sur la
p. 03. d'He-
rocles.

a expliqué. Nous voyons par là qu'il concevoit l'ame de l'homme de mesme nature que celle de l'univers, & que celle des Démons, ou Héros, c'est à dire, des Anges; mais un peu moins parfaite, & qu'il enseignoit que des restes de cette ame universelle, qui étoit un composé de la substance spirituelle qu'il appelle *entendement*, & *esprit*, & des quatre éléments, c'est à dire un composé du *mesme*, & de *l'autre*, Dieu avoit formé toutes les ames. Ainsi ce n'est pas sans raison, qu'Aristote dit que Platon dans le *Timée*, fait l'ame des quatre éléments, c'est à dire, de la quintessence des quatre éléments, auxquels il a ajousté l'esprit, la partie spirituelle, & intelligente. Mais ce dogme de Pythagore n'étoit pas un dogme nouveau qu'il eust imaginé, c'étoit le dogme ancien qu'il avoit trouvé tout établi chés les Egyptiens, où Homère l'avoit appris. Pythagore ne fit que le corriger en un seul point. Et voicy quelle étoit cette ancienne Theologie.

Les Egyptiens & les anciens Grecs

imaginoient l'ame comme un composé d'entendement & d'ame, créés ensemble. Ils appelloient *ame*, & *char de l'ame*, le corps delié & subtil, dont l'entendement étoit revestu. Ils enseignoient que ce corps subtil, ce char, étoit fourni par la Lune, & l'entendement par le Soleil; ce que Pythagore exprima ensuite en ces termes, que *l'ame étoit tirée de l'æther chaud & froid*. Et ils concevoient que cette ame venant animer le corps terrestre, se mouloit sur la forme de ce corps, comme la fonte prend la figure du moule où on la jette, & qu'elle remplit. Qu'après la mort, ou la séparation de cette ame & de ce corps terrestre, l'ame entière, c'est à dire l'entendement, & son char subtil, s'envoloit au dessous de la Lune, que celle qui avoit mal vécu restoit dans le gouffre appelé *Hecaté*, & *le champ de Proserpine*, où elle souffroit les peines qu'elle avoit méritées par ses péchez, & achevoit de se purger de toutes les impuretez qu'elle avoit contractées par son union avec

le corps ; & celle qui avoit bien vécu alloit au dessus de la Lune. Que là arrivoit enfin une seconde mort , c'est à dire, la séparation de l'entendement & de l'ame, ou du char subtil. Que l'entendement se réunissoit au Soleil, & l'ame ou le char subtil restoit au dessus de la Lune, où étoient placez les champs Elysées, & qu'elle y conservoit la figure du corps qu'elle avoit animé, de sorte qu'elle étoit la véritable image de ce corps : c'est pourquoy aussi les Grecs l'appelloient *Idole*, & les Latins, *Image*. Homère en parlant des ombres qui sont dans les enfers, les appelle toujours indifféremment *ames* & *idoles*, c'est à dire, *images*. Mais nulle part ce grand Poëte n'a expliqué plus nettement cette Theologie, que dans l'onzième livre de l'Odyssée, où Ulysse, en parlant de ce qu'il avoit vû dans les enfers, dit, * *Après Sisyphé j'aperceus le divin Hercule, c'est à*

Ἴδωλον.

* Τὸν δὲ μὲτ' εἰσενόησα βίῳ Ἡρακλεοῖω,
 εἶδωλον. αὐτὸς δὲ μὲτ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
 Τέρπεται ὡς θάλιης.

dire

dire son image ; car pour luy , il est avec les Dieux immortels , & assiste à leurs festins. Pour luy , c'est à dire , son entendement , la partie la plus divine de son ame ; & son Idole , c'est à dire , la partie lumineuse de l'ame , le corps délié & subtil dont l'entendement étoit revestu. Virgile fait parler Didon selon cette ancienne Théologie qui étoit la seule receüe dans ces temps-là , lorsqu'elle dit ,

*Et nunc magna mei sub terras
ibit imago.*

Mon image , l'image entière de ce corps terrestre , s'en va dans les enfers. On voit pourquoy elle appelle cette image , magna , grande , entière , c'est , parce qu'elle étoit de mesme taille que le corps.

Pythagore suivoit cette mesme doctrine , excepté le dogme de la seconde mort , qui faisoit la séparation de l'entendement & de l'ame , ou du char subtil de l'ame ; car il tenoit que ces deux parties étant nées ensemble , étoient inseparables ; qu'il n'y avoit qu'une seule mort qui séparoit l'ame

& le corps mortel, & que l'entendement toujours uni à son char, retournoit à son astre.

Virgile a fort bien expliqué ce retour des ames dans les astres d'où elles étoient descenduës, lorsqu'il a dit dans le iv. liv. des Georgiques,

— *Nec morti esse locum,
sed viva volare*

Sideris in numerum.

*Il n'y a plus de mort ; mais tous ces estres pleins de vie retournent dans les astres qui font ensemble une merveilleuse harmonie. Et, pour dire cela en passant, ces mots *sideris in numerum*, ne signifient pas *in modum siderum*, comme des astres ; car ce n'étoit nullement l'opinion de Pythagore, mais *in sidera numerosa*, dans les astres qui font une harmonie ; car Pythagore parloit beaucoup de l'harmonie des astres & des cieux, il se vançoit mesme de l'entendre.*

Voilà donc ce partage si célèbre que les Egyptiens, & après eux les Pythagoriciens, faisoient de l'homme

DE PYTHAGORE. LXXV
en trois parties, en *entendement*, en
ame, & en *corps terrestre & mortel*.
Il n'y a pas d'apparence que des hom-
mes si senez ayent eu d'eux-mesmes
une opinion si extravagante, & qu'ils
ne l'ayent pas tirée de quelque vérité
mal entenduë, qui ait donné lieu à
cette erreur. Voicy ma pensée. L'an-
cienne Theologie des Hebreux par-
loit de l'homme selon ces trois rap-
ports, *mens, anima, & corpus*; *l'es-*
prit, l'ame, & le corps; comme nous
le voyons par l'Escriture sainte. Ces
Philosophes donc, ne comprenant
pas le sens de ce partage, ont imagi-
né sur cela ces trois parties, *l'enten-*
dement, comme la partie spirituel-
le de l'ame; *l'ame* ou *le char de l'a-*
me, comme le corps subtil & délié,
dont l'entendement étoit revêtu; &
le corps terrestre, comme animé par
l'ame, c'est à dire par le corps subtil. Il
est donc très-vraysemblable que de l'a-
me spirituelle, & de l'ame sensitive ou
animale, ils ont fait ce composé d'en-
tendement & d'ame; qu'ils ont mis
l'entendement, pour juger des cho-
d ij

ses intelligibles, & l'ame pour juger des choses sensibles. On pourroit peut-estre éclaircir cette idée de Pythagore par cette comparaison : Dedale avoit fait une Venus de bois qui marchoit, & se mouvoit par le moyen du mercure dont il l'avoit remplie. Le bois, c'est le corps terrestre & mortel ; le mercure, qui se moule sur ce corps qu'il remplit, & qui par là en devient l'image, c'est l'ame, ou le char subtil de l'ame, qui par le moyen des esprits, porte par tout la vie & le mouvement. Qu'on ajoute à ces deux parties l'entendement ou l'esprit, l'ame spirituelle & intelligente, voila l'homme entier tel que Pythagore & les Egyptiens l'ont imaginé.

Les Rabbins assez féconds d'eux-mêmes en imaginations extraordinaires, se sont approprié celle-cy ; car ils ont dit tout de même, que l'ame étoit revestue d'un corps subtil, qu'ils ont appelé, non pas *le char de l'ame*, comme Pythagore, mais *le vaisseau de l'ame*, ce qui est assez égal.

Une autre erreur dont la doctrine

DE PYTHAGORE. lxxvij
de la nature de l'ame auroit été comme
accablée, c'est le dogme de la metem-
psychose, ou du passage de l'ame en
plusieurs corps, soit d'hommes, soit
d'animaux, s'il avoit été tel qu'on le
debite. Mais nous allons voir qu'on ne
s'est pas moins trompé sur le sens où
on l'a pris, que sur l'origine qu'on luy
a donnée.

Si Pythagore en étoit le premier
auteur, on pourroit croire que l'his-
toire de Nabuchodonosor, qui à cau-
se de ses péchez fut sept ans parmi
les bestes à brouter l'herbe comme
les bœufs, luy auroit donné cette idée
que le vice degrade l'homme de sa
condition, & le transforme en beste
plus ou moins féroce, selon qu'il est
plus ou moins vicieux.

Mais il est certain que cette opinion
est plus ancienne que ce Philosophe, &
que c'étoit un dogme des Egyptiens
que les Grecs s'étoient attribué fors
injustement, comme Herodote le dit
formellement dans son II. liv. *Les Egy-
ptiens sont aussi les premiers qui ont
dit que l'ame de l'homme est immor-*

telle , qu'après la mort du corps , elle passe successivement dans des corps de bestes ; qu'après avoir passé par les corps des animaux terrestres , aquatiques & aériens , elle revient animer le corps d'un homme , & qu'elle achève ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs qui ont débité ce dogme , comme s'il eust été à eux en propre , les uns plus tost , les autres plus tard. J'en sçay les noms , & je ne veux pas les nommer.

Herodote nous apprend par là , non seulement que les Egyptiens sont les premiers auteurs de cette opinion ; mais encore que Pythagore n'étoit pas le seul qui l'eust débitée comme sienne. Pour moy j'avouë que je ne sçais pas qui sont les autres dont Herodote parle , car aujourd'huy cette metempsychose n'est attribuée qu'à Pythagore , & un peu différente même de celle que debitoient les Egyptiens. Mais ces changements , que Pythagore y fit , & ceux que d'autres y firent dans la suite comme les Pharisiens qui enseignoient qu'il

n'y avoit que les ames des gens de bien qui passassent en d'autres corps, celles des méchans étant détenuës dans les lieux où elles étoient punies, tout cela ne fait rien au fond du dogme qui est toujours le mesme. Nous en connoissons l'origine, cherchons-en la véritable explication.

Il n'y a nulle apparence, comme je l'ay déjà dit dans la vie de Platon, que des peuples qui ne s'expliquoient que très-mystérieusement sur les choses les plus simples, eussent parlé si nettement, & si naïvement d'une chose aussi prodigieuse que seroit le passage de l'ame en plusieurs corps d'hommes, d'animaux, ou de plantes mesme. Voicy tout le secret de cette fiction si merveilleuse, dont on a fait un monstre en la prenant à la lettre trop grossièrement.

Il est certain que comme l'homme peut se rendre semblable à Dieu par la vertu, il peut aussi se rendre semblable aux bestes par le vice. C'est

pourquoy David dit, que * *l'homme étant dans l'honneur, c'est à dire, l'image de Dieu par son origine, ne l'a pas compris, qu'il a été mis au rang des bestes sans raison, & qu'il leur est devenu semblable.* Or il n'y a rien de plus naturel que de donner à l'homme le nom de ce à quoy il ressemble le plus. Aussi les anciens Hebreux donnoient-ils aux hommes les noms des bestes avec lesquelles le vice leur donnoit le plus de conformité, & ils les appelloient *loups, chiens, pourceaux, serpents*, selon qu'ils remarquoient en eux les vices de ces animaux. De là les Egyptiens, qui ne parloient que par énigmes, & qui expliquoient leurs pensées plustost par des figures, que par des mots, mettoient *un serpent* pour un homme malin & dangereux, *un pourceau* pour un débauché, *un cerf* pour un homme timide; & ils disoient qu'un homme étoit devenu *loup*, pour dire

* Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis. *Psal. 48. 13. 21.*

DE PYTHAGORE. lxxxj
que c'étoit un homme injuste, un ravisseur; & qu'il étoit devenu *chien*, pour dire qu'il étoit sans honnesteté, sans pudeur.

Je sçay que quand les fictions ont passé long-temps pour des vérités nuës & littérales, & qu'elles ont eu le suffrage de plusieurs siècles, elles se laissent rarement manier & purger par la raison, & qu'elles craignent mesme l'approche de la conjecture, qui voudroit approfondir ce qu'elles ont de fabuleux. Mais je sçay aussi qu'il n'y a rien de plus injuste que de permettre que le mensonge prescrive contre la vérité. Il y aura tant qu'on voudra des Philosophes qui ont pris à la lettre cette métépsychose, & qui ont effectivement enseigné que l'ame d'un homme, pour expier ses péchez après sa mort, passoit dans le corps d'un autre homme, ou d'un animal, ou d'une plante; les Poëtes l'auront débité dans leurs écrits; les historiens mesme, qui sont les écrivains, qui doivent le moins souffrir le mélange de la fable, auront dit comme les Poëtes que Py-

thagore asseuroit de luy-mesme qu'il avoit été d'abord Æthalides fils de Mercure , ensuite Euphorbe , après cela Hermotime , après Hermotime un pécheur de Delos , & enfin Pythagore. Les Philosophes ont débité avec plaisir une opinion singulière , qui avoit quelque chose de merveilleux & de terrible ; les Poëtes l'ont regardée comme leur bien , à cause de la fiction qui luy sert d'enveloppe ; car qui ne sçait que la fable , est l'appanage de la Poësie , & que les Poëtes habitent le pays des fictions & des monstres ; & les uns , & les autres ont séduit & attiré les historiens , qui mesme , comme nous l'apprenons de Strabon , ont souvent été aussi amoureux de la fable , que les Poëtes mesmes.

Une marque seure que Pythagore n'a jamais eu l'opinion qu'on luy attribué , c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige , dans les symboles qui nous restent de luy , ni dans les préceptes que son disciple Lysis a recueillis , & qu'il a laissez comme un pré-

DE PYTHAGORE. lxxxiiij
cis de sa doctrine : au contraire , il pa-
roist par ces sentences, qu'il a enseigné
que les substances raisonnables , tant
les premières , les Dieux immortels ,
& les moyennes , les Anges , que les
dernières , les hommes , demeurent
toûjours, quant à leur essence, ce qu'el-
les ont été créées , & que les dernié-
res ne se dégradent , ou ne s'anoblif-
sent que par la vertu , ou par le vice.
Et c'est ainsi qu'Hierocles Philosophe
Pythagoricien l'a expliqué. *Tout de
mesme , dit-il , celuy qui s'attend qu'a-
près sa mort il se revestira du corps
d'une beste , qu'il deviendra animal
sans raison , à cause de ses vices , ou
plante , à cause de sa pesanteur , &
de sa stupidité , celuy-là prenant un
chemin tout contraire à ceux qui trans-
forment l'essence de l'homme en quel-
qu'un des estres supérieurs , & la pré-
cipitant dans quelqu'une des substan-
ces inférieures , se trompe infiniment ,
& ignore absolument la forme essen-
cielle de notre ame , qui ne peut ja-
mais changer ; car étant & demeu-
rant toûjours l'homme , elle est dite*

devenir Dieu ou beste par le vice, ou par la vertu, quoyqu'elle ne puisse estre ni l'un ni l'autre par sa nature, mais seulement par sa ressemblance avec l'un ou l'autre.

Voila comme parle un Philosophe qui étoit choqué qu'on prist si grossièrement l'opinion de son maistre, & qui luy donne le sens qu'elle doit avoir.

Jene nie pas que les Philosophes qui ont succédé à Pythagore, n'ayent enseigné cruëment cette doctrine, comme une vérité constante; mais ils le faisoient à bonne fin, & par un mensonge pieux, pour effrayer les hommes, & pour les empescher de commettre de ces crimes, & de ces péchez, qui après la mort assujettissoient à des pénitences & à des purgations si mortifiantes. Et en voicy un témoignage bien authentique, & qui ne permet nullement de douter que ce ne fust là leur esprit; c'est celuy d'un disciple de Pythagore, & d'un disciple très-instruit des sentiments de ce Philosophe; c'est de Timée-mesme

DE PYTHAGORE. lxxxv
de Locrés, sur les écrits duquel Platon a travaillé. Timée donc dans son traité de l'ame du monde, dit ces paroles bien remarquables : *Comme nous guérissions quelquefois les corps malades par des remèdes violents, quand le mal ne cède pas aux remèdes bénins ; nous en usons de mesme pour la cure des ames ; quand elles refusent de se rendre aux simples vérités, nous les guérissions par le mensonge. C'est pour cela que nous sommes réduits nécessairement à les menacer de supplices étranges, & à leur débiter, que les ames passent en de nouveaux corps ; que l'ame d'un poltron, par exemple, passe dans le corps d'une femme, afin qu'il soit exposé à toutes sortes d'approbres & de mépris ; celle d'un meurtrier dans le corps d'une beste féroce, afin qu'il soit châtié ; celle d'un débauché dans le corps d'un pourceau.* Proclus infinue la mesme chose dans son v. livre sur le Timée.

On dira que bientoist après Timée, on voit Socrate parler de cette

metempsychose comme d'un dogme simple & sans figure. Mais si l'on examine bien les trois dialogues où il en parle, & qui sont le Menon, le x. livre de la République, & le Phédon, on trouvera que dans le premier, Socrate parlant à Menon, qui étoit Pythagoricien, ne fait que glisser sur cette opinion, & qu'il ne la propose que pour en tirer avantage en faveur de la reminiscence, qu'il veut prouver, & dont il n'étoit pourtant pas bien convaincu; que dans le x. livre de la République, il ne fait que rapporter une fable Egyptienne; or ce n'est nullement dans les fables que l'on doit chercher la simplicité d'un dogme Philosophique. Et enfin on verra que dans le Phédon, où sont les dernières paroles de Socrate, ce Philosophe exemte d'abord de la loy de cette Metempsychose, les ames qui se sont retirées pures; & qui pendant cette vie, ont servi Dieu avec vérité; & il assure qu'elles vont avec les Dieux où elles jouissent d'une félicité éternelle. Et pour les ames

DE PYTHAGORE. lxxxvij
impures & souillées, ou qui ont vécu dans la justice, plustost par habitude & par tempérament, que par Philosophie, il enseigne qu'après la mort elles passent en d'autres corps, ou d'animaux ou d'hommes. Que peut-on conclure de là, sinon que Socrate en mourant laisse aux gens de bien l'heureuse espérance, qu'en sortant de cette vie, ils iront jouir d'un bonheur sans fin; & qu'il profite d'une opinion receüe, pour laisser aux méchans la frayeur salutaire qu'inspire la terrible menace du passage de l'ame en plusieurs corps. Tout cela s'accorde avec ce que je viens de rapporter de Timée.

Mais ce qui est encore plus fort & plus concluant, c'est que Lysis luy-mesme, l'ami particulier de Pythagore, & celuy qui avoit receu de sa bouche les dogmes qu'il enseigne dans ses Vers dorez, dit formellement, que quand l'ame, après s'estre purifiée de ses crimes, a quitté le corps, & qu'elle est retournée dans le ciel, elle n'est plus sujette à la mort, & jouit d'une félicité éternel-

le. Nulle mention de ce passage de l'ame dans plusieurs corps; c'est pourtant là que cette doctrine devoit estre debitée.

Si dans la suite des temps cette fiction a été enseignée par des Philosophes ignorans & grossiers, comme une vérité réelle, si on trouve qu'elle a passé dans la Judée, où l'on voit les Juifs & Herode mesme imbus de cette superstition; & si encore aujourd'huy dans les Indes, elle est prise à la lettre par des peuples fort ignorans, cela ne change pas la nature du dogme. Tous les dogmes doivent estre expliquez par le sens qu'ils ont eu à leur naissance, & nullement par celui que les siècles suivans leur ont donné.

L'opinion de Pythagore sur la nature de l'ame des bestes n'a pas été non plus expliquée fort clairement. Timée de Locrés fait voir qu'il a crû que l'ame des bestes étoit une partie de l'ame du monde, une partie de la matière subtile que Dieu avoit tirée de tous les astres, c'est à dire, que l'a-

DE PYTHAGORE. LXXXIX
me des animaux étoit de mesme nature que l'ame animale, où le char subtil de l'ame de l'homme; c'est pourquoy il dit que Dieu créa luy-mesme les ames des hommes, & que les animaux & tous les estres sans raison, il les laissa faire à la nature seule. Ceux qui ont crû que Pythagore donnoit aux bestes une ame raisonnable, que les organes seuls empêchoient de faire ses fonctions, se sont trompez. Une marque seure que ce n'étoit pas là sa doctrine, c'est qu'il a fait l'homme la dernière des substances raisonnables; il n'est donc pas possible qu'il ait enseigné que la raison étoit commune aux animaux & aux hommes. Il est vray que Diogène Laërce écrit que Pythagore accorde aux bestes, *la colere & l'esprit*, mais par ce mot * *esprit*, il a entendu une sorte d'esprit très-différent de *la raison & de l'intelligence*, qu'il accorde à l'homme seul. Voila pourquoy il disoit que l'homme seul étoit

* Aristot: luy donne aussi le mesme nom.
ἡδὲ φθαρτός.

capable de vertu & de vice. En un mot, comme il concevoit que l'ame animale, ou *le char subtil de l'ame* donnoit la vie au corps terrestre & matériel de l'homme, il concevoit aussi que l'ame des bestes étant de mesme nature que *ce char subtil* suffisoit pour animer les corps des animaux; de sorte que les animaux selon Pythagore étoient véritablement comme la Statuë de Venus, dont j'ay parlé, qui privée de raison & d'intelligence, se mouvoit par le moyen du Mercure, dont ses organes étoient remplis. Ce Philosophe n'étoit donc pas éloigné de les croire de pures machines, puisque leur vie n'étoit que l'effet de la matière subtile disposée d'une certaine façon. Ainsi il avoit raison de dire que cette ame des animaux étoit aussi ancienne que le monde, & qu'elle dureroit autant que luy; car après la mort des animaux leur ame s'en retourne aussi bien que leur corps à son principe, & à sa source.

Après Pythagore, Empedocle vou-

lant expliquer sans doute le sentiment de son maître, & faire voir que la connoissance n'est pas toujours distincte des sens, établit ce principe, que *le semblable est connu par le semblable*; principe non seulement très-faux, comme Aristote l'a solidement démontré, mais encore très-oppo- sé à la doctrine de Pythagore, qui enseignoit, comme je l'ay déjà dit, que c'est l'entendement seul qui voit, qui entend, &c. & que tout le reste est sourd & aveugle. Comment donc les bestes peuvent-elles selon ses principes, voir, sentir, connoître, privées de raison & d'intelligence! La matière n'a pas d'elle-mesme ces propriétés, & de purs corps, n'ont ni vie, ni sentiment, ni pensée. Il faut donc que Pythagore ait crû, ou que l'ame des bestes n'avoit que des manières de sensations, ou que bien qu'animale & matérielle, elle avoit reçu de Dieu des propriétés qu'il n'avoit pas communiquées au reste de la matière. Car que l'ame des bestes ne soit nullement distincte de la matière, c'est ce qui

Dans son
traité de l'a-
me. liv. 1.
chap. vii.

fuit nécessairement de ses principes; que j'ay rapportez. Les Philosophes n'en sçauront jamais davantage. Ils ont beau s'abandonner à leur curiosité, ils assurement bien ce que l'ame des bestes n'est point; mais jamais ils ne trouveront véritablement ce qu'elle est.

La Philosophie de Pythagore tenoit principalement à expliquer & à régler le culte des Dieux, & il donnoit sur cela d'excellents préceptes. Par exemple, il ne vouloit pas qu'on entrast dans les Temples par occasion, & en passant, pour y adorer & pour y faire ses prières; mais qu'on sortist exprés de sa maison pour leur aller rendre ce culte après s'y estre bien préparé. Je ne m'étendray pas sur cette partie, parce qu'on la trouvera admirablement traitée dans Hierocles.

Il vouloit qu'on parlast toujours des Dieux avec tout le respect dû à leur essence, source de tous les biens; & il condamnoit si fort les fables qu'Homère & Hésiode ont débitées des Dieux dans leurs poëmes, qu'il assu-

roit que les ames de ces Poëtes étoient sévèrement punies dans les enfers pour avoir parlé des Dieux d'une manière si peu convenable à une si grande Majesté.

Comme il n'y a rien de si difficile que de bien prier, il deffendoit à ceux qui n'étoient pas encore bien instruits, de prier pour eux-mesmes, & leur ordonnoit de s'adresser aux prestres & aux sacrificateurs; & c'est ce mesme principe que Socrate a poussé si loin, en faisant voir que les hommes ne sçauoient bien prier, qu'après qu'un Dieu leur auroit enseigné la prière qu'ils devoient faire.

Quand ses disciples étoient assez instruits, il leur ordonnoit de ne commencer jamais aucune action sans avoir prié; car quoyque le choix du bien soit libre, & dépende de nous, nous ne laissons pas d'avoir toujours besoin du secours de Dieu, afin qu'il nous aide, qu'il coopère avec nous, & qu'il achève ce que nous luy demandons, & ce que nous faisons.

Il enseignoit que les Dieux de-

voient estre honorez à toute heure & en tout temps, & que les Démons, les Héros, ou les Anges, devoient l'estre à midy; ce qui venoit d'une ancienne superstition qu'il avoit prise en Egypte, & qui avoit persuadé aux hommes que le midy étoit l'heure où les Démons se réposoient, & qu'alors il étoit temps de les appaiser & de les rendre favorables. On ne peut pas douter que cette superstition ne fust plus ancienne que Pythagore, puisqu'on en trouve des traces parmi les Juifs, dès le temps mesme du Roy David.

Une autre superstition encore, qu'il avoit prise des Chaldéens, c'étoit l'observation des temps, des jours, & des moments, pour les opérations *theurgiques*; c'est à dire, pour les sacrifices & les autres actes de Religion.

Voyez les remarq. sur la p. 345. d'Hierocles.

Il croyoit qu'il y avoit des moments propres pour les offrir, & d'autres qui y étoient très-contraires, & sur cela il avoit fait un précepte de *l'opportunité*. C'est sans doute de la mesme source qu'étoit venu le partage

des jours, en jours heureux & malheureux, qu'Hésiode a expliqué à la fin de ses préceptes d'agriculture. Superstition qui régné encore dans l'esprit d'une infinité de Chrétiens.

Nul Philosophe n'a mieux parlé que Pythagore de la toute-puissance de Dieu ; mesurant l'étendue de ce pouvoir à l'idée qu'il avoit de son essence, il enseignoit qu'il n'y avoit rien de si grand & de si admirable, qu'on ne pust croire de Dieu ; rien de si difficile & de si surnaturel qu'on n'en dult attendre. *Il faut espérer tout de Dieu, disoit-il ; car il n'y a rien de si difficile qui ne puisse estre l'objet de nostre espérance ; il est aisé a Dieu de faire tout ce qu'il veut, & rien ne luy est impossible.* La connoissance que Pythagore avoit eu en Egypte des grands miracles que Dieu y avoit faits, avoient sans doute fortifié en luy ces grands principes.

Il concevoit qu'il y avoit une loy éternelle, & que cette loy n'étoit que la vertu immuable de Dieu qui avoit tout créé. Et en conséquence de cette

loy, il avoit imaginé un serment divin qui conservoit toutes choses dans l'état & dans l'ordre où elles avoient été créées, & qui en liant le créateur à sa créature, lioit aussi la créature à son créateur; c'est à dire, que Dieu, en créant chaque chose dans l'état qui étoit le meilleur pour elle, avoit voulu s'affujeter à la conserver dans le mesme état par un serment appelé par cette raison, *Gardien de l'éternité*, & qui n'est autre que l'immuabilité mesme de Dieu, & un des effets de sa justice. Et ce mesme serment, il concevoit que la créature l'avoit fait en luy & par luy; car la mesme loy qui crée, lie ce qui est créé: c'est pourquoy les Pythagoriciens appelloient ce serment, *inné & essentiel à toutes les créatures*.

Mais d'où étoit venuë à Pythagore cette idée si grande, si noble, & si convenable à la majesté de Dieu! Il l'avoit tirée sans doute des saintes Ecritures, où il voyoit que Dieu, pour marquer l'infailibilité de ses promesses, dit souvent, *qu'il a juré*,
&

DE PYTHAGORE. cxvij
& qu'il a juré par luy-mesme ; & en suite avec un esprit admirable , il étoit entré dans les raisons de ce serment divin , & l'avoit expliqué par les principaux attributs de Dieu , qui sont sa bonté , son immutabilité , & sa justice. Dieu en créant toutes choses , n'a point renfermé ses veuës dans les temps , & a travaillé pour l'éternité , qui est luy-mesme.

Cette loy éternelle & ce serment divin , c'est ce qui compose la destinée , ou la providence , qui mène chaque chose à la fin qu'elle doit avoir , & qui luy a été marquée. Les créatures ont beau s'en écarter par leur desobéissance , & violer le serment divin , en s'éloignant de Dieu ; elles y rentrent en ce que Dieu fait servir leurs égaremens mesme à l'accomplissement de ses decrets , & que tout fait éclater dans l'œuvre de Dieu , & sa bonté & sa justice.

Voilà quelle étoit la Théologie de Pythagore , Theologie qui malgré les vaines imaginations , & les erreurs , dont il l'avoit accablée , ne laisse pas

de renfermer de grands principes qui peuvent encore nous servir.

*Morale de
Pythagore.*

Avant le siècle de Pythagore, & pendant que la secte Italique & la secte Ionique furent en vigueur, la Morale n'avoit pas été traitée fort méthodiquement. Elle étoit comprise sous le nom général de *Physique*, qui embrassoit toutes les parties de la Philosophie, & elle étoit renfermée en des préceptes ou sentences, qui ordonnoient ce qu'il falloit faire, mais qui n'en expliquoient ni les raisons ni les motifs. Socrate fut le premier qui sépara cette partie de la Philosophie, pour en faire un corps à part, il en demella parfaitement tous les principes, & en donna les preuves. C'est à luy que la Morale payenne doit toute sa perfection : mais il faut avouer aussi que Socrate profita beaucoup des lumières de Pythagore, qui découvrit le premier ce grand principe, que la Morale est fille de la Religion : & voicy sur cela ses veuës qui méritent d'estre bien développées.

Nous avons vû qu'il reconnoissoit

DE PYTHAGORE. xcix
deux sortes d'estres supérieurs, les
Dieux immortels, & les *Démons*, ou
Héros, c'est à dire les Anges. Il ajoutoit à ces deux sortes d'estres, les hommes qui après avoir brillé par l'éclat de leurs vertus dans cette vie, avoient été receus dans les chœurs divins.

De nos liaisons avec ces trois essences, il tiroit tous nos devoirs envers nos pères & nos mères, envers nos proches, & envers nos amis; car il enseignoit que dans cette vie mortelle, nos pères & nos mères nous représentent Dieu; que nos proches nous représentent les *Démons* ou *Héros*, c'est à dire les Anges, & que nos amis sont l'image des *Saints*, d'où il concluoit que nous sommes obligez d'aimer & d'honorer premièrement nos pères & nos mères; ensuite nos parents, & après eux nos amis; & pour nous, que nous devons nous regarder selon ces trois rapports, comme Fils de Dieu, comme parents des Anges, & comme amis des *Saints*.

Personne n'a mieux connu que Pythagore l'essence de l'amitié ; c'est luy qui a dit le premier, *que tout est commun entre amis, & que notre ami est un autre nous-mesme* ; & c'est ce dernier mot qui a fourni à Aristote cette belle définition de l'ami, que * *c'est une ame qui vit dans deux corps.*

Il donnoit d'excellents préceptes sur le choix des amis, sur les moyens de les conserver, & sur les bornes que nous devons donner à la complaisance que cette union demande nécessairement, comme on le verra dans Hiérocles.

On luy a reproché qu'il n'estimoit que ceux de sa secte, & qu'il regardoit tous les autres hommes comme de vils esclaves dont il ne falloit faire aucun cas.

Il avoit vû en Egypte les Egyptiens mépriser extrêmement les autres peuples ; & il n'ignoroit pas que les Hebreux traitoient bien différemment les étrangers, & ceux de l'alliance ;

* Φίλος, μία ψυχή δύο σώμασιν ἑνωμένοντα.

mais Pythagore n'imitoit pas ces manières par orgueil ; comme il avoit pénétré ce qui fait le fondement & la fin de l'amitié , il avoit tiré de là les raisons de cette préférence ; & voicy ses veüs.

Il établissoit que nos amis dans cette vie , sont l'image de ceux qui ont quitté le monde , après avoir relevé la nature humaine par leur union avec Dieu , & après nous avoir instruits par leurs exemples , & par leurs préceptes. De là il tiroit cette conséquence nécessaire , que comme parmi les morts nous n'honorons que ceux qui ont vécu selon les règles de la sagesse , nous qui sommes leurs disciples dans cette vie , nous ne devons nous attacher qu'à ceux qui leur ressemblent , & qui peuvent nous aider à parvenir à la mesme félicité ; car le but de l'amitié ne doit estre que la communication des vertus , & notre union avec les estres célestes. Voilà pourquoy un Pythagoricien préféreroit l'amitié d'un Pythagoricien à celle de tous les autres hommes ;

parce qu'il le regardoit comme plus parfait. Et il faut avoïer que ces Philosophes portoient l'amitié pour ceux de leur secte à un point qui n'a peut-estre jamais eu d'exemple. Et voicy sur cela une petite histoire qui ne doit jamais périr.

Un Pythagoricien parti de chés luy pour un long voyage, tomba malade dans une hostellerie, & dépensa tout ce qu'il avoit. Sa maladie devenant plus opiniâtre & plus difficile, son hoste, qui se trouva heureusement plein de charité, continua d'en avoir les mesmes soins, & fournit à toute la dépense. Le malade empire, & bien fasché de n'avoir pas dequoy payer son bienfaicteur, il luy demande de l'encre & du papier, écrit en peu de mots son histoire, met au bas un symbole de Pythagore, pour marquer qu'il étoit Pythagoricien, & luy recommande d'afficher ce papier dans un lieu public dés qu'il l'aura enterré. Il meurt le lendemain, & ses obsèques faites, l'hoste, qui n'attendoit pas grand-

chose de son placard, ne laissa pas de l'afficher à la porte d'un Temple. Quelques mois s'écoulerent sans aucun succès. Enfin un disciple de Pythagore passe, lit cette affiche, voit par le symbole qu'elle est d'un confrère: aussitost il va chés l'hoste, luy paye tous ses frais, & le récompense encore de son humanité. L'évangile nous propose des exemples de charité encore plus parfaits; mais on trouveroit peut-estre difficilement aujourd'huy des Chrestiens qui fissent pour un Chrestien & pour un homme de leur connoissance, ce qu'un Pythagoricien faisoit pour un confrère qu'il n'avoit jamais ni vû ni connu.

A l'égard du reproche qu'on a fait à Pythagore d'une extrême dureté pour les autres hommes, je n'y trouve aucun fondement. Au contraire, je voy par tout ce qu'en ont dit ses disciples, que regardant Dieu comme le lien commun qui unit tous les hommes, il enseignoit que c'étoit déchirer Dieu, que de rompre cette union avec le plus inconnu; & au

contraire, que c'étoit s'unir étroitement avec luy, que de la conserver avec la subordination nécessaire; car tous nos devoirs envers ceux, avec qui nous ne sommes unis, ni par le sang, ni par l'amitié, il les tiroit des diverses liaisons, de patrie, de voisinage, de commerce, & de société; ou enfin des liaisons de la nature seule, qui ne souffre pas qu'un homme soit étranger à un autre homme. En un mot, il vouloit qu'on étendist sur tous les hommes, mesme sur les méchans, une amitié générale qu'il appelloit humanité; & que l'amitié véritablement dite, c'est à dire, cette liaison volontaire & de choix, on ne la contractast qu'avec les sages & les vertueux, à l'exemple de Dieu mesme, qui ne trait personne, & qui ne se communique, & ne s'unit qu'aux gens de bien.

Comment Pythagore auroit-il eu pour des hommes cette dureté, luy qui disoit ordinairement, que *le seul moyen que l'homme eust de se rendre semblable à Dieu, c'étoit de faire du*

DE PYTHAGORE. CV
bien, & de dire la vérité! Luy qui
soutenoit, qu'il y avoit des droits
communs entre les hommes, & les
bestes mesmes! qui acheptoit des oy-
seurs & des pescheurs, les oyseaux
& les poissons, pour leur rendre la
liberté, & qui condamnoit la chasse
comme une injustice!

Il conserva toute sa vie tant de res-
pect, tant d'amitié, tant de recon-
noissance pour son maistre Pherecy-
de, qu'ayant appris qu'il étoit tombé
malade à Delos, il partit en mesme
temps de Crotonne pour aller l'assi-
ster, demeura près de luy jusqu'à sa
mort, & fit ses funérailles.

Jamais personne n'a été plus ten-
dre que luy pour ses amis, il les as-
sistoit dans leurs maladies, les conso-
loit dans leurs afflictions, & les se-
couroit dans leurs besoins. Et à l'é-
gard des autres hommes. Il ne per-
doit aucune occasion de leur faire du
bien selon leur mérite & leur état,
bien persuadé que la plus grande ver-
tu de l'homme, c'est l'amour des hom-
mes.

Il regardoit le serment humain ou civil, comme l'image du serment divin dont nous venons de parler; car de mesme que le serment divin est gardien de la loy de Dieu, le serment humain est le gardien de la foy des hommes. L'observation de ce dernier nous associe avec la fermeté & la stabilité mesme de Dieu, & maintient l'ordre & la justice. C'est dans cette vûë que Pythagore appelloit du nom de *serment*, tout ce qui est juste; & qu'il disoit que Jupiter est appelé *ἰπυος*, qui *préside au serment*, pour faire entendre qu'il est la justice mesme, & qu'il punit sévèrement tout ce qui est fait contre la loy.

Les Pythagoriciens ont donné sur le serment civil des préceptes admirables, qui s'accordent si parfaitement avec ce qu'enseigne la Religion Chrétienne, qu'on ne peut douter que le décalogue ne leur ait été connu.

Ils gardoient avec la mesme exactitude une simple parole donnée, qu'un serment fait avec la plus gran-

DE PYTHAGORE. cvij
de solemnité. Voicy un exemple bien
singulier de la fidélité de leurs pro-
messes dans les choses de la plus pé-
tite consequence. Lysis, disciple de
Pythagore, sortant un jour du Tem-
ple de Junon après avoir fait ses prié-
res, rencontra Euryphamus de Syra-
cuse qui y entroit. Euryphamus le
pria de l'attendre. Lysis luy dit qu'il
l'attendroit, & s'assit sur un banc de
pierre qui étoit à la porte du Temple.
Euryphamus, après avoir adoré, se
plongea dans une méditation si pro-
fonde, qu'oubliant Lysis, il sortit par
une autre porte. Lysis l'attendit de
pied ferme, non seulement le reste
du jour, mais toute la nuit, & une
partie du lendemain; & l'auroit at-
tendu plus long-temps, si quelqu'un
dans l'auditoire de Pythagore, n'eust
demandé en présence d'Euryphamus
des nouvelles de Lysis. Ce nom pro-
noncé fit souvenir Euryphamus de ce
qui s'étoit passé la veille. Il sort donc
promptement, va à la porte du Tem-
ple, & trouve Lysis aussi tranquille
qu'il l'avoit laissé. Que n'auroit pas

fait pour un serment un aussi scrupuleux observateur de la parole la plus légère! Je sçay bien que cette action sera traitée de simplicité; mais je sçay bien aussi, comme disoit Solon sur les ménsonges des Poëtes, que si une fois le relâchement se glisse dans les petites choses, il passe bientôt dans les plus importantes & les plus sérieuses.

Comme Pythagore exigeoit la fidélité & la vérité dans les paroles, il exigeoit avec le mesme soin la justice dans toutes les actions. Il disoit, que *le sel étoit l'emblème de la justice; car comme le sel conserve toutes choses, & empesche la corruption, la justice conserve de mesme tout ce qu'elle anime, & sans elle tout est corrompu.* C'est pourquoy il ordonnoit que la salière fust toujours servie sur la table, pour faire souvenir les hommes de cette vertu. C'est sans doute par cette raison que les payens sanctifioient la table par la salière: ce qu'ils pourroient avoir établi sur cette loy, que Dieu avoit donnée à son peuple.

Vous offrirez le sel dans toutes vos oblations. Et peut-estre que la superstition si ancienne, & qui régné encore aujourd'huy sur les sâlières renversées, est venuë de cette opinion des Pythagoriciens, qui les regardoient comme des présages de quelque injustice.

In omni oblatione tua offeres sal.
Lev. 2. 13.

Il est le prémier qui ait démontré que la volupté n'a point d'essence, c'est à dire, qu'elle n'existe pas par elle-mesme, & qu'elle n'est que la suite & l'effet d'une action; ce qui le conduisit naturellement à reconnoître deux sortes de voluptez. Une volupté brutale & insensée, qui tient de l'action qui la produit, & qui charme dans le moment; mais qui a des suites funestes: & une volupté honneste produite par des actions honnestes, qui est agréable sur l'heure, & qui n'est jamais suivie du repentir. Il comparoit la première au chant des Sirènes, & l'autre aux concerts des Muses.

A l'égard des abstinences de Pythagore, on trouve les sentimens fort

partagez : les uns prétendent qu'il ne mangeoit de rien qui eust eu vie, qu'il deffendoit d'en manger, & que si l'on trouve dans ses symboles, des préceptes de ne pas manger certaines parties d'animaux, ce qui renferme nécessairement la liberté de se nourrir de toutes les autres qui n'ont pas été exceptées, il faut entendre que Pythagore ne parle là qu'à ceux qui ne sont pas encore parfaits. Les autres au contraire soustiennent qu'il mangeoit des chairs des victimes, & de certains poissons; & outre que c'est le sentiment le plus ancien, car c'est celui d'Aristoxène, il est encore le plus vraisemblable. Pythagore avoit imité les mœurs des Egyptiens, & les Egyptiens, à l'exemple des Hebreux partageoient les animaux en *mondes*, & en *immondes*, & ne deffendoient de manger que les derniers.

Une marque seure que toutes ces abstinences étoient tirées de la loy des Juifs, c'est l'ordonnance que Pythagore fit sur les funeraillles & sur les chairs mortes. Il prétendoit que tout

homme qui avoit approché d'un mort, ou qui avoit mangé des chairs de bestes mortes, étoit souillé. On reconnoist là les propres paroles du Levitique, & l'on voit que Pythagore en avoit pénétré le sens.

La mesme raison sert à vuider le partage qui est entre les anciens sur l'explication qu'il faut donner au précepte de Pythagore, *de s'abstenir des fèves*. Les uns ont dit qu'il deffendoit absolument ce légume, & les autres ont prétendu que bien loin de le deffendre, il en mangeoit luy-mesme, & qu'il faut prendre ce précepte figurément; en quoy ces derniers sont encore partagez, une partie assurant que par les fèves, Pythagore entendoit les emplois civils, les magistratures, parce qu'aux élections, & aux jugemens, on donnoit les suffrages avec * des fèves noires ou blanches, & l'autre partie soustenant

* C'est pourquoy Hesy chius marque κάρων, δικαστικῶν ψήφα, la fève signifie le suffrage des Juges, & κναμβόλον δικαστην, jetteur de fèves, pour Juge.

que par les fèves le Philosophe n'a entendu que l'impureté.

Dans le 11. li.

Il y a un moyen feur de concilier toutes ces opinions. Premièrement il est certain que les Egyptiens avoient en horreur les fèves. Herodote nous l'apprend formellement; *Les Egyptiens, dit-il, ne sement point de fèves, & n'en mangent ni de crûes ni de cuites, & les Prestres n'osent seulement les regarder, parce qu'ils tiennent cette sorte de légume pour immonde.*

Chap. 12.

L'impureté de ce légume n'étoit pas la seule raison qui portoit les Egyptiens à s'en abstenir; ils ne mangeoient point de fèves, parce qu'ils en connoissoient la nature, telle qu'Hippocrate nous la marque dans le II. livre de la diète. *Les fèves, dit-il, resserrent, & causent des vents.* Il n'en falloit pas davantage pour les décrier chés des peuples aussi soigneux de leur santé, que les Egyptiens, qui se purgeoient trois fois le mois par des vomitifs & par des lavemens, & qui croyoient que toutes les maladies des hommes ne viennent que des alimens

dont ils se nourrissent.

Pythagore avoit donc pris cela des Egyptiens. Et comme toutes les abstinences de ces peuples, & celles des Hebreux, avec le sens propre ou literal, avoient aussi un sens figuré, il est très-vray-semblable que sous cette ordonnance de s'abstenir des fèves, il y avoit un ordre caché de ne se pas meller des affaires civiles, & de renoncer à toute impureté. Tous les symboles de Pythagore avoient ce double sens, que les Pythagoriciens observoient avec la dernière exactitude. *Dans les préceptes symboliques, dit Hierocles, il est juste d'obéir au sens literal, & au sens caché : ce n'est mesme qu'en obéissant au sens literal, que l'on obéit au sens mystique, qui est le principal & le plus important.*

Le sens literal de ces symboles, comme de toutes les ceremonies légales, regardoit la santé du corps; & le sens mystique regardoit la santé de l'ame, l'innocence & la pureté. Voila les raisons de l'aversion que les Pythagoriciens a-

voient pour les fèves ; aversion si grande qu'ils se laissoient tuer plustost que de marcher sur un champ qui en étoit semé.

C'est sans doute de ce sens caché qu'il faut entendre l'histoire qu'Amblique rapporte d'un certain Mullias & de sa femme Timycha qui ne voulurent jamais apprendre à Denys la raison de cette aversion , jusques là que Timycha se couppa la langue avec les dents , & la cracha au visage du tyran , de peur que les tourments ne la forçassent de satisfaire sa curiosité , & de violer ainsi la loy fondamentale de leur école , de ne jamais communiquer aux profanes les secrets de leur doctrine. Et c'est peut-estre à cette première antiquité qu'il faut rapporter l'origine de ce proverbe qui est encore en usage , *Révéler les secrets de l'école* , pour dire , apprendre aux étrangers les choses dont il n'y a que les confrères qui doivent estre instruits.

Pythagore avoit connu cette vérité , que les hommes s'attirent leurs

malheurs volontairement, & par leur faute, d'un costé par le deréglement de leurs passions, & de l'autre par un aveuglement funeste & volontaire qui les empesche de voir & de saisir les biens que Dieu leur présente, & qui sont prés d'eux. Grand principe si ce Philosophe ne l'avoit pas corrompu en le poussant jusqu'à la première vie, qu'il prétendoit que les ames ont menée, & au choix qu'elles ont fait avant que de descendre icy bas pour y animer les corps mortels; d'où il tiroit les raisons, non seulement de la différence des états & des conditions dans cette vie, mais encore de la distribution des biens & des maux qui paroissent quelquefois si injustement distribuez. Je ne sçay si Pythagore avoit pris cette erreur des Juifs, ou si les Juifs l'avoient prise de luy; mais il paroist qu'elle étoit en Judée, & qu'elle duroit encore du temps de Jesus-Christ.

Il enseignoit que la vertu, la paix, la santé, tous les biens, & Dieu mesme n'étoient qu'harmonie, que tout

n'existoit que par les loix de l'harmonie, & que l'amitié n'étoit qu'une harmonieuse égalité; d'où il concluoit que les législateurs, & tous ceux qui gouvernent des peuples étoient obligez de travailler toujours à entretenir cette harmonie qui fait la félicité des particuliers, des familles, & des états; & que pour cet effet ils devoient ne rien épargner, & employer le fer & le feu pour chasser du corps, les maladies; de l'esprit, l'ignorance; du cœur, l'intempérance & les mauvais desirs; des familles les dissensions & les querelles, & de toutes les compagnies les factions & tout esprit de parti.

Il donnoit ordinairement ce précepte excellent pour les mœurs: *Faites toujours d'un ennemi un ami, & jamais d'un ami un ennemi. N'ayez rien en propre, appuyez les loix, & combattez l'injustice.*

Et celui-cy encore: *Choisissez toujours la voye qui vous paroist la meilleure; quelque rude & difficile qu'elle soit, l'habitude vous la rendra agréable & facile.*

Il étoit si attaché & si soumis à la raison, que ni les travaux, ni les douleurs, ni les plus grands périls ne pouvoient l'empescher d'entreprendre tout ce qu'elle exigeoit de luy, & qui luy paroissoit juste; connoistre la raison, & se déterminer à la suivre à quelque prix que ce püst estre, n'étoit en luy que l'effét d'une seule & mesme reflexion; & voicy une particularité de sa vie qui en est une preuve bien éclatante.

Le principal Magistrat de Sybaris appellé Telys, ayant obligé sa ville de bannir cinq cens des plus riches Citoyens. Ces Sybarites se retirerent à Crotone; où ils se refugièrent au pied des autels. Telys averti de cette demarche envoya des Ambassadeurs aux Crotoniates pour leur redemander ces refugiez, ou sur le refus, pour leur declarer la guerre. On assemble le Conseil à Crotone, & on delibere sur la proposition de ces Ambassadeurs. Le Senat & le peuple ne savent d'abord à quoy se déterminer. Enfin le peuple qui se voyoit ména-

cé d'une terrible guerre contre un redoutable ennemi, & qui préfère toujours l'utile à l'honneste, penchoit à rendre les bannis; & cet avis alloit l'emporter. Mais Pythagore fermant les yeux au danger, ne balançoit point, il remontra l'impiété de cette action, de rendre des hommes que les Dieux avoient receus sous leur sauvegarde. Les Crotoniates changèrent tout d'un coup, & aimèrent mieux soutenir la guerre contre les Sybarites, que de la faire eux-mêmes aux Dieux, en arrachant de leurs Autels des malheureux qui y avoient trouvé un azyle. Les Sybarites assemblent une armée de * trois cens mille hommes. Les Crotoniates vont à leur rencontre avec cent mille combattans, sous la con-

* C'est ainsi que le marquent Herodote, Diodore, Strabon. On est d'abord porté à croire qu'il y a eu faute aux notes numériques: mais Strabon en parlant de la prospérité de la ville de Sybaris, fait qu'on ne s'étonne pas de ce grand nombre de combattans; car il dit qu'elle commandoit à quatre nations voisines, & qu'elle avoit dans son ressort vingt-cinq grandes villes qui luy obéissoient.

DE PYTHAGORE. CXIX.
duite de l'Athlete Milon, qui mar-
choit à leur teste couvert d'une peau
de lion, & armé d'une massuë com-
me un autre Hercule, & ayant sur
sa teste plusieurs couronnes qu'il a-
voit gagnées dans les combats des
jeux Olympiques. On prétend que
cet équipage bizarre intimida les en-
nemis. Quoy qu'il en soit, la valeur
triumpha du nombre; les Sybarites
furent défaits, & leur ville saccagée
& détruite. Ainsi le masse & pieux
conseil de Pythagore, en empeschant
les Crotoniates de commettre un sa-
crilège, leur fit remporter la plus si-
gnalée victoire dont on ait jamais par-
lé; il n'y a point d'exemple qu'en
soixante & dix jours une puissance
comme celle des Sybarites ait été ren-
versée.

Il recommandoit particulièrement
la pudeur & la modestie, blasmoit
tout excès dans la joye & dans la tri-
stesse, & vouloit que dans tous les
états de la vie on fust toujourns égal.

Comme tous nos devoirs se mé-
surent par notre dignité, il exhor-

toit sur toutes choses à se connoître & à se respecter soy-mesme ; & parce que la mère, la nourrice, & la garde des vertus, c'est la prudence ou la sage consultation, comme la témérité est la mère des vices, & de toutes les actions insensées, il ordonnoit de ne parler & de n'agir qu'après avoir bien consulté & délibéré.

Il étoit persuadé que comme la Médecine, qui ne guérit pas les maux du corps, est vaine ; la Philosophie, qui ne guérit pas les maux de l'ame, est inutile. Et il disoit ordinairement que d'oster la liberté au discours, c'étoit oster l'amertume à l'absynthe, qui n'est plus bon qu'à estre-jetté. Ces maximes luy avoient inspiré une certaine sévérité qui le portoit quelquefois à reprendre les fautes avec beaucoup d'aigreur. Un malheur qui luy arriva le corrigea de ce défaut ; car un jour ayant repris un de ses disciples en public d'une manière trop amère, ce jeune homme se tua de desespoir. Pythagore fit sur cet accident des réflexions qui luy servirent le reste de sa
vie,

vie, & il connut que la cure d'un vice, non plus que celle d'une maladie honteuse, ne doit se faire qu'en particulier. Depuis ce moment il ne luy arriva jamais de reprendre quelqu'un en présence d'un autre, il fut aussi doux & modéré dans ses corrections, qu'il avoit été sévère; il fit mesme sur cela ces deux maximes, qu'il ne faut jamais rien dire, ni rien faire dans la passion, & pendant le bouillonnement de la colére; & qu'il faut plustost choisir d'estre aimé, que d'estre craint, car le respect suit l'amour, & la haine accompagne la crainte.

Je ne rappelle point icy tous les grands préceptes de morale que Pythagore a donnez, parce qu'on les trouvera fort bien expliquez dans les commentaires d'Hierocles.

Il me paroist que la divination, & toutes ses dépendances doivent estre comprises sous la morale, parce qu'elles sont des suites de la religion & de la politique des peuples; ce qui regarde certainement les mœurs.

Les Egyptiens ont été les peuples du monde les plus attachez à la divination : ils avoient inventé un nombre infini de présages , & d'augures. Pythagore ne les avoit pas imitez en tout, & de tant de sortes de divination qu'il trouva établies & pratiquées, il ne retint que celle qui se tiroit du vol des oyseaux, & celle qui se formoit^a des paroles fortuites. De toutes celles qu'on faisoit par le feu, il ne pratiqua que celle qui se tiroit de la fumée de l'encens brulé sur l'autel. Ce ne fut pourtant pas luy qui les porta en Grèce, car la première & la dernière, je veux dire celle qu'on tiroit du vol des oyseaux, & celle qu'on tiroit de la fumée de l'encens, y étoient en usage long-temps avant luy, comme on le voit par les poësies d'Homère, qui parle souvent du vol des oyseaux, & qui dans le dernier livre de l'Iliade fait mention de cette espèce de^b devins qui devinoient par la fumée de l'encens.

^a Que les Grecs appelloient κληδόναι, & les Latins *omina*.

^b Qu'il appelle θυσιασκόται.

Ce Philosophe tenoit que la divination étoit un rayon de lumière que Dieu faisoit reluire dans l'ame, à l'occasion de certains objets.

Les anciens historiens de sa vie prétendent qu'il étoit grand Devin : & pour le prouver ils racontent, que se promenant un jour sur le rivage de la mer avec plusieurs de ses amis & de ses disciples, & voyant un vaisseau qui venoit à pleines voiles, il entendit quelques-uns de ceux qui étoient avec luy, qui disoient qu'ils seroient bien riches, s'ils avoient toutes les marchandises que ce vaisseau apportoit. *Vous ne seriez pas si riches que vous pensez*, dit Pythagore ; *car vous n'auriez qu'un mort*. En effet il se trouva que ce vaisseau rapportoit le corps d'un homme considérable qui étoit mort dans un voyage, & qu'on venoit enterrer dans son pays.

Il recevoit encore la divination qui vient des songes, & il distinguoit les songes purement humains, & les songes divins, & expliquoit les causes de la vérité des uns, & de la fausseté des

autres ; car quoyque l'explication des songes , aussi-bien que celle des présages dépendist de l'inspiration divine , les Egyptiens n'avoient pas laissé d'en donner des règles , & d'en composer un art , en receuillant avec soin tous les songes & les présages connus , & s'imaginant que toutes les fois que les mesmes choses arrivoient , l'événement devoit estre le mesme. Mais on peut dire que l'homme est naturellement si porté à cette superstition , qu'il n'a pas besoin de règles. La crainte & l'espérance qui ne l'abandonnent jamais , luy faisant expliquer pour luy , ou contre luy , tout ce qui luy paroist extraordinaire & surnaturel. Aussi voyons-nous dans tous les temps les présages & les songes expliqués , non seulement par les Prestres & par les Devins de profession , mais par les particuliers. L'histoire ancienne est pleine d'exemples d'hommes , & de femmes mesme , qui n'ont pas plustost entendu un songe , qu'ils en donnent l'explication. Dans Homère , un prodige ne paroist pas plustost que les deux armées l'expliquent.

L'idolatrie ne s'est pas contentée de produire toutes les sortes de divination , elle a encore enfanté les illusions de la Magie. La mesme curiosité , & le mesme orgueil qui ont porté l'homme à vouloir pénétrer & prédire les décrets de Dieu , l'ont porté à vouloir égaler sa toute-puissance, & imiter les miracles qu'il opéroit par sa vertu.

La magie est née en Perse. On prétend que Zoroastre en avoit fait un traité en XII. volumes, où il traitoit de la nature & du culte, des rites, & des sacrifices des Dieux. Mais si la Perse est la mère de la magie, l'Egypte en a été la nourrisse. On sçait tout ce que les Magiciens opérèrent à l'envi de Moyse par leurs enchantemens, & par leurs secrets magiques. Dans tous les temps cet art sacrilège a paru si beau aux Payens, que la plupart ont crû qu'il manqueroit quelque chose à la perfection de leurs Philosophes, s'ils n'avoient été Magiciens. Il y a mesme de l'apparence que ceux qui ont fait la vie de ces

anciens sages ont voulu les éгалer par là à ces hommes extraordinaires que Dieu a suscitez sous la loy, & sous la grace, pour en faire les instrumens merveilleux de sa puissance, & l'on peut dire que ce penchant n'a jamais été plus fort que dans les premiers siècles du Christianisme. La plupart des Philosophes Payens étoient adonnez à cet art détestable de la magie, pour avoir de prétendus miracles à opposer aux Chrétiens. Estant donc magiciens, ils vouloient que les premiers Philosophes l'eussent été, afin que dans tous les temps la vanité de la Philosophie payenne eust de quoy se soutenir contre la vérité de la Religion. C'est à cette folle envie qu'il faut rapporter tout ce que les anciens, & sur tout Jamblique, & Porphyre ont dit de la magie de Pythagore, & des miracles qu'ils luy ont attribuez

Ilz disent que pour persuader qu'il étoit Apollon Hyperboréen, il avoit fait paroistre une de ses cuisses toute d'or en pleine assemblée aux jeux

Olympiques; qu'on l'avoit vû souvent dans la mesme assemblée faire descendre à luy une aigle, luy parler longtemps, & la renvoyer. Qu'une ourse faisant de grands ravages dans la Pouille, il la fit venir à luy, la caressa quelque temps, & après luy avoir ordonné de ne plus nuire à aucun animal vivant, il la lascha; que l'ourse s'enfonça dans les forests, ne fit plus de mal à personne, & épargna jusqu'aux animaux. Qu'il ne fit que dire un mot à l'oreille d'un bœuf qui alloit dans un champ semé de fèves, & que le bœuf tout aussitost se détournâ, & prit un autre chemin.

On rapporte encore plusieurs autres merveilles semblables, & aussi bien fondées, qui avoient fait dire qu'Orphée luy avoit transmis l'empire qu'il avoit sur les bestes, avec cette différence, que ce qu'Orphée n'exécutoit que par la force de ses chants harmonieux, Pythagore le faisoit par la vertu de ses paroles.

C'est encore à la mesme envie qu'il faut attribuer ce que les mesmes Hi-

storiciens ont dit du javelot que le Scythe Abaris avoit donné à Pythagore. Ce Scythe attiré par la grande réputation de ce Philosophe, avoit quitté sa patrie pour l'aller voir. Pythagore luy ayant trouvé beaucoup d'ouverture d'esprit, & de grandes dispositions à la Philosophie, l'initia dans tous ses mystères; & Abaris, pour luy témoigner sa reconnoissance, luy donna un javelot d'une merveilleuse vertu; car avec ce javelot Pythagore passoit en un moment les plus grandes rivières, & les montagnes les plus inaccessibles, calmoit les tempestes, chassoit la peste, & appaisoit tous les fleaux. On dit que par le moyen de ce javelot il fut vû eu un mesme jour à Metapont en Italie, & à Tauromenium en Sicile. Il n'est pas difficile de voir que ce javelot a été imaginé sur la verge de Moïse. Mais tous ces historiens, en débitant ces contes, n'avoient pas assez étudié le caractère de leur Héros, naturellement ennemi de l'ostentation & du faste, & si éloigné de la moindre vanité, que

dans toutes ses actions, il fuyoit l'éclat qui attire l'envie, & en fit mesme un précepte qu'il donna à ses disciples. Cet éloignement qu'il avoit pour la vaine gloire, & qu'il vouloit inspirer aux autres, alloit si loin, qu'un jour il conseilloit à un Athlete de s'exercer; mais de ne chercher jamais à vaincre, regardant en cela la victoire comme un piège de l'orgueil, ou du moins comme une chose très-inutile à la santé, qui est le seul but qu'on doit se proposer dans les exercices. Timon n'a pas laissé de l'accuser de vanité dans ces vers. *Pythagore l'enchanteur qui n'aime que la vaine gloire, & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ses filets.* Mais c'étoit Timon, c'est à dire l'ennemi des hommes, & sur tout des sages.

La fable de la descente de Pythagore dans les enfers, vient encore du mesme esprit; elle n'est fondée que sur ce que ce Philosophe, à l'exemple de Zoroastre, d'Epiménide, & de Minos, qui s'étoient retirez dans

des antres pour se séparer du tumulte du monde , & pour y méditer tranquillement, s'étoit enfermé dans un lieu sousterrain pour vacquer avec moins de distraction à la méditation & à l'étude de la Philosophie. Quand il sortit de ce cabinet, il étoit si défait & si maigre, qu'on dit qu'il revenoit des enfers, c'est à dire, du tombeau. Dans la suite des temps cette expression fut prise à la lettre, & l'on débita qu'il étoit véritablement descendu dans les enfers, comme la fable le racontoit d'Hercule, & d'Ulyse.

J'ay déjà remarqué que du temps de Pythagore, la Philosophie n'étoit pas encore partagée en Logique, Physique & Morale; & que ce partage ne fut fait que du temps de Socrate & de Platon. Avant eux, toute la Philosophie étoit comprise sous le nom général de Physique; mais pour garder quelque ordre, je traiteray icy séparément de toutes ces sciences qui sont aujourd'huy comme des parties distinctes de la Philosophie, pour dé-

DE PYTHAGORE. CXXXj
couvrir les progrès que Pythagore y
avoit faits. Nous avons déjà vû en
gros la Theologie & la Morale; ve-
nons à la Physique.

La Physique proprement dite, a-
voit été peu cultivée avant les sept *Physique de*
Sages, on ne commença que de leur *Pythagoré.*
temps à s'y appliquer. C'est pourquoy
Plutarque assure que les Grecs y é-
toient encore alors fort simples & fort
grossiers. Les autres peuples n'y é-
toient pas plus habiles. Ainsi il ne faut
pas chercher dans la doctrine de Py-
thagore un système de Physique bien
complet & bien suivi. Il n'estimoit pas
mesme assez cette science pour en fai-
re une étude particulière; car il disoit
que la Philosophie, ou la Sagesse, étoit
la science de la vérité des choses qui
existent véritablement; que les choses
qui existent véritablement sont les in-
corporelles & éternelles, & que toutes
les choses matérielles & corporelles é-
tant nées & sujettes à corruption, elles
sont sans estre, & par conséquent qu'
elles ne peuvent tomber sous la scien-
ce. Cependant quoyque ce qu'on nous

a conservé de sa Physique ne soit peut-estre qu'une petite partie de ce qu'il enseignoit, on ne laisse pas d'y trouver des découvertes considérables, & des principes qui marquent une assez profonde connoissance, & beaucoup d'esprit.

Il concevoit la matière comme une seule masse, qui par la différente configuration des parties qui la composent, a produit les éléments. Ce qu'il expliquoit de cette manière.

Des cinq figures des corps solides, qu'on appelle aussi Mathématiques, du *cube*, qui est le corps carré à six faces, a été faite la terre; de la *Pyramide*, le feu; de l'*octaèdre*, c'est à dire du corps à huit faces, l'air; de l'*icosaèdre*, ou corps à vingt faces, l'eau; & du *dodecaèdre*, ou du corps à douze faces, la suprême sphère de l'univers, en quoy il a été suivi par Platon.

Timée de Locrés a parfaitement expliqué cette doctrine dans le petit ouvrage que Platon nous a conservé, & l'explication qu'il en donne s'est

DE PYTHAGORE. cxxxiiij
trouvé très-conforme à celle que m'en
a donné un célèbre Mathématicien *M. Sauveur.*
que j'ay consulté, & qui assurement
n'a jamais lû Timée. Voicy comme
parle cet habile Mathématicien.

Par le *cube* ou *exaedre*, Pythagore a voulu marquer la stabilité ou solidité de la terre; & par les triangles qui environnent le *tetraedre*, l'*octaedre*, & l'*icosaedre*, la fluidité du feu, de l'air, & de l'eau.

Le *tetraedre*, à cause de sa figure pyramidale, & son peu de solidité, représente le feu qui est très-tenu, & très-mobile.

L'*octaedre*, qui est comme deux Pyramides jointes ensemble par une base quarrée, ayant plus de solidité, représente l'air qui est moins leger, & moins subtil que le feu. Cette figure par une de ses pyramides, s'approche du feu élémentaire, & par l'autre de la terre, qu'elle ne touche que par un point, c'est à dire, dont elle est détachée.

L'*icosaedre*, qui est comme deux pyramides pentagones appuyées sur

un rond environné de triangles, représente l'eau, qui est plus solide, & plus pesante que l'air, & qui se repose sur la terre qui contient les trois éléments à triangles.

Enfin le *dodecaedre*, étant formé de douze pentagones, marque la suprême sphère de l'univers; parce qu'outre que le pentagone renferme les autres figures, les douze faces renferment les quatre éléments, les septcieux, & le firmament. Timée s'explique presque dans les mesmes termes, & ce que je viens de rapporter peut servir de commentaire à ce qu'il a écrit; mais ce système est bien différent de celui des atomes dont Leucipe, & Democrite ont été les auteurs.

Cette matière ainsi diversifiée par la diverse configuration de ses parties, souffre de continuels changements, & fournit sans cesse des alterations infinies pour les productions & les corruptions; c'est pourquoy Pythagore l'appelloit *autre*, & il disoit que de cet *autre*, & du *mesme*,

qui est Dieu, le monde avoit été fait un animal vivant & intelligent, à cause de l'esprit qui le meut, & qui l'anime. Il enseignoit qu'il étoit rond; que le feu en occupoit le milieu; & que la terre ronde aussi, & l'une des étoiles, c'est à dire des planettes, tournant autour de ce centre, faisoit ainsi le jour & la nuit, & qu'elle avoit des antipodes, suite nécessaire de sa rondeur.

Il fut le premier qui découvrit l'obliquité du Zodiaque, & qui reconnut que la Lune recevoit toute sa lumière du Soleil; que l'arc-en-ciel n'étoit que la reflexion de la lumière, & que l'étoile du soir qu'on appelle *Venus* & *Vesper*, est la mesme que l'étoile du matin appelée *Lucifer* & *Phosphore*, & il expliqua sa nature & son cours: mais il ne paroist pas qu'il ait connu qu'elle empruntoit sa lumière du Soleil, comme la Lune.

Il appella le premier l'univers *κόσμος*, *monde*, pour marquer la beauté, l'ordre, & la régularité qui régnerent

dans toutes ses parties. Voila d'où vient que dans tous les écrits plus anciens que Pythagore, on ne trouve jamais ce mot employé pour dire l'univers.

Il disoit que *le temps est la sphère du dernier ciel qui contient tout* ; pour faire entendre que le temps enveloppe, & renferme toutes choses ; & que le mouvement de l'univers est la mesure du temps, qui a commencé avec ce monde visible, & qui, comme dit Platon, fut créé avec le ciel, afin qu'étant nez ensemble, ils finissent aussi ensemble, s'ils viennent jamais à estre dissous.

Il paroist qu'il est le prémier, qui transportant sur la surface de la terre les deux tropiques, & les deux cercles polaires, a divisé cette surface en cinq zones. Celle qui occupe le milieu de la terre entre les deux tropiques, il l'a appelée *la zone torride* ; celles qui sont entre les tropiques, & les cercles polaires, il les a appelées *tempérées* ; & les deux dernières, du costé des poles, il les a appellez *les*

DE PYTHAGORE. CXXXVIIJ
zones froides , ou glaciales. Et il a
crû qu'il n'y avoit que celle du tro-
pique d'esté , & celle du tropique
d'hyver qui fussent habitées , com-
me tenant le milieu chacune de son
costé , entre la chaleur extrême de la
zone torride , & le froid excessif de
la zone glaciale.

Il appelloit la mer *une larme de
Saturne* : Les deux ourses polaires , *les
mains de Rhée* : La Pleïade , *la lyre
des Muses* : Les planettes , *les chiens
de Proserpine*. Et j'avouë que j'ignore
parfaitement les raisons qui ont pû
donner lieu à ces idées.

Sur la larme de Saturne , un sça-
vant Auteur a crû que cette expression Lucas Holste-
nim
pouvoit avoir été tirée des fables des
Juifs , qui disoient que toutes les fois
que Dieu se souvenoit des calamitez
de son peuple , il jettoit deux larmes
dans la mer océane : mais cela me pa-
roist bien éloigné. Il y a plus d'appa-
rence que ce sont des expressions é-
nigmatiques fondées sur d'anciennes
fables , que nous ignorons.

J'ay déjà dit que les Egyptiens é-

toient les peuples du monde les plus soigneux de leur fanté. Cette grande attention avoit produit un nombre infini de Médecins ; mais de Médecins qui n'ayant encore presque aucune connoissance de la nature , ne fondoient la médecine que sur les expériences, & ne tiroient leur pratique que des recueils publics que l'on avoit conservez.

Thalés , Epiménide , Phérécyde furent les premiers qui commençant à étudier la Nature , joignirent la Médecine à la Physique. C'étoient des Médecins Philosophes moins attachez à la pratique qu'à la theorie , & qui très-contens de connoistre les causes générales, raisonnoient sur tout ce qui paroissoit.

Pythagore suivit leur exemple : il s'attacha à la Médecine , & l'on peut dire que ses découvertes n'ont pas été inutiles pour la perfection de cet art. Il reconnoissoit les quatre éléments comme les sujets des quatre premières qualitez du froid & du chaud , du sec & de l'humide , & c'est ce qui

donna bientôt lieu à la découverte de ce grand principe, que ce ne sont pas ces premières qualitez qui font les maladies ; mais les secondes, l'acerbe, l'amer, le doux, le salé, & toutes les autres saveurs. Principe qu'on peut appeller le fondement de la Médecine.

Il appelloit l'ivresse, *la ruine de la santé, le poison de l'esprit, & l'apprentissage de la manie.* Il disoit que le printemps est la plus saine des saisons, & l'automne la plus mal-saine. Il condamnoit tous les excès dans le travail, & dans la nourriture, & vouloit qu'on y gardast toujours l'équilibre & la juste proportion.

En général, il condamnoit l'amour. Quelqu'un luy ayant demandé en quel temps il pouvoit approcher d'une femme ! il répondit, *quand tu seras las de te bien porter.*

Il posoit le chaud pour principe de la vie. Il soustenoit que tous les animaux naissent des semences, & qu'il est impossible que d'un élément seul, comme de la terre, il naisse au-

cun animal vivant ; par là il ruinoit le systéme de Thalés qui ne reconnoissoit que l'eau pour principe des choses.

Il enseignoit que ce qui forme l'homme est une substance qui descend du cerveau ; & , comme il l'appelloit luy-mesme, *une goutte du cerveau*, imprégnée d'une vapeur chaude ; que de la substance sont formez les os , les nerfs , les chairs , & toutes les autres parties ; & que de la vapeur chaude se forment l'ame & le sentiment ; car par cette *vapeur chaude* il n'entendoit que les esprits ; & c'est dans ce mesme sens qu'il disoit que le sentiment en général , & la veuë en particulier étoient *une vapeur très-chaude*.

Il disoit que le fœtus est formé en quarante jours , & que selon les loix de l'harmonie , c'est à dire du mélange des qualitez , il naist le septième , le neuvième , ou le dixième mois , & qu'alors il a en luy les principes & les raisons de tout ce qui luy doit arriver pendant sa vie , qui ne manque jamais d'estre conforme à l'harmonie dont il est composé : car , comme l'a

dit après luy Timée de Locrés son disciple, *nos dispositions à la vertu ou au vice, (comme à la santé & à la maladie,) viennent plustost de nos parents, & des principes dont nous sommes composez, que de nous-mesmes.*

Outre le premier partage de l'ame en entendement, & en ame, ou char subtil de l'ame, il en faisoit un second; car il enseignoit que l'ame est composée de trois parties, de la sensitive, de l'irascible, & de l'intelligente. Que la sensitive, & l'irascible, communes à tous les animaux, ont leur siège dans le cœur où elles sont le principe des passions & des sentimens, & que la raisonnable particulière à l'homme a son siège dans le cerveau, où elle est le principe de l'intelligence, ou l'intelligence mesme. Que les deux premières sont nourries & entretenues par le sang, & que les raisons & les discours sont les vents qui entretiennent le feu de l'ame intelligente.

Quand on lit le Timée de Locrés, que Platon a expliqué, on voit clai-

rement que Pythagore avoit parfaitement connu les causes de la santé & des maladies du corps & de l'ame. Aussi Hippocrate a-t-il suivi la pluspart de ses principes, en les perfectionnant.

C'est de Pythagore que Timée avoit appris que la nature a formé notre corps comme un instrument capable d'obéir & de se conformer à tous les differents genres de vie; & que comme cet instrument pour estre en bon état doit avoir la santé, la vivacité du sentiment, la force, & la beauté, ou juste proportion des parties; il faut aussi accorder & accommoder l'ame aux vertus qui répondent analogiquement aux qualitez ou vertus du corps. Qu'il faut donc luy donner la tempérance qui répond à la santé, la prudence qui répond à la vivacité du sentiment, le courage qui répond à la force, & enfin la justice qui répond à la beauté ou juste proportion des parties. Et que les principes de ces vertus de l'ame & du corps viennent véritablement de la

DE PYTHAGORE. cxliij
nature ; mais que le progrès & la
perfection viennent de l'éducation &
du soin ; celles du corps par le moyen
de la gymnastique & de la Médecine ,
& celles de l'ame par le moyen de la
Philosophie ; car comme Platon l'a
dit admirablement dans le commen-
taire qu'il a fait sur ce traité du Ti-
mée , * *La culture de ces deux par-
ties , dont nous sommes composez (de
l'ame & du corps ,) c'est de donner
à chacune la nourriture & les mou-
vements qui luy sont propres.*

Pythagore apprit les nombres & <sup>Aritmési-
que.</sup> l'arithmétique des marchands Phœ-
niciens , & il trouvoit cette science si
merveilleuse , qu'il disoit que celuy
qui l'avoit inventée étoit le plus sa-
ge des hommes , & au dessus mes-
me de celuy qui avoit imposé les
noms aux choses , ce qu'il regardoit
pourtant comme l'effet d'une pro-
fonde sagesse. Il se servoit des nom-
bres pour expliquer la création & les
principes des estres comme je l'ay dé-

* Cette matière est traitée plus à fond dans ma
préface sur les Oeuvres d'Hippocrate.

ja remarqué. Par exemple, il disoit, que l'ame étoit un nombre se mouvant soy-mesme ; & que tout ressembloit au nombre.

Dans le traité
de l'ame. liv.
2. chap. vi.

Aristote n'a combattu cette première expression, & n'y a trouvé des absurditez infinies, que parce qu'il l'a prise à la lettre, comme si Pythagore avoit voulu dire que l'ame étoit véritablement une unité, un point qui se mouvoit, & qui changeoit de situation ; mais ce n'étoit nullement là le sens de ce Philosophe, qui par cette figure vouloit faire seulement entendre que l'ame a un caractère de divinité, & qu'étant immatérielle & indivisible, & se mouvant par sa volonté, elle ressembloit à Dieu mesme ; comme en disant que *tout ressembloit au nombre*, il n'a voulu dire autre chose, sinon que la divinité étoit reconnoissable dans tous les ouvrages de la nature, & qu'elle y avoit comme tracé son image.

On attribué mesme à Pythagore, ou à ses disciples l'invention des notes numériques que nous appellons *chiffres*.

DE PYTHAGORE. cxlv
chiffres, & que l'on attribué vulgai-
rement aux Arabes. Vossius a prou-
vé qu'elles sont plus anciennes qu'on
n'a crû, & M. Huet, ancien Evêque
d'Avranches, & un des plus sçavants
hommes de notre siècle, a fait voir
très-clairement que ces chiffres ne sont
que les lettres Grèques, qui peu à peu
ont été altérées & défigurées par les
copistes ignorans, ou par une longue
habitude d'écrire, qui corrompt or-
dinairement la main. On croit aussi
que les Pythagoriciens avoient connu
le progrès decuple; & je suis persua-
dé qu'on se trompe. Il est certain que
les dix doigts ont fixé anciennement
le calcul au dixain, & que l'on re-
pétoit toujours de manière que par
la diverse position des doigts, & par
la différente figure qu'on leur don-
noit, on leur faisoit signifier tantost
un, & tantost mille. C'est sur cela
qu'est fondé le bon mot d'Oronte,
gendre du Roy Artaxerce, lequel
ayant été disgracié, dit que *les favo-
ris des Rois étoient comme les doigts
de la main, qu'on fait valoir com-*

*Dans ses notes
sur Pompo-
nium Melia.*

*Demonstrat.
Evang. pro. of.
4. c. 13. §. 9.
p. 172.*

me on veut un ou dix mille. Mais on ne montrera jamais que les doigts ayent conduit à ce progrès, qui donne tant de vertu aux chiffres, que plusieurs de ces chiffres étant mis ensemble, le dernier ne vaut qu'un, le penultième vaut dix, l'antépenultième vaut cent, & ainsi à l'infini, en augmentant toujours la valeur du chiffre au decuple de celui qui le précède, selon cette règle, *nombre, dixaine, centaine, mille, dixaine de mille.* Je ne voy pas qu'il y ait aucun vestige de cette opération d'arithmétique dans toute l'antiquité; & si je croy cet usage moderne, je croy aussi la raison sur laquelle il est fondé très-inconnuë, & très-difficile à découvrir.

*Les Mathématiques.
La Géométrie.*

Comme les débordemens du nil confondoient tous les ans les limites des héritages, & diminuoient les terres, pour les rétablir, & pour faire en sorte que chacun ne payast le tribut au Prince qu'à proportion de ce qui luy restoit de terre, il fallut inventer un art, qui en remettant cha-

eun dans son bien, marquaſt auſſi
precifément la diminution qu'il avoit
ſoufferte, & ce fut ce qui produiſit
la Géométrie, dont on attribué l'in-
vention à un Roy d'Egypte, c'eſt à
dire à ſes ordres, & la perfection à
Pythagore. On voit par là que l'Ar-
pentage a été les premiers éléments
de la Géométrie; & il faut qu'il ait
été bien ancien en Egypte, puisqu'on
le trouve très-connu, & très-prati-
qué en Grèce plus de trois cens ans
avant Pythagore, comme on le voit
dans les poëſies d'Homère qui a orné
ſon Poëme de comparaiſons tirées de
cet art.

Nous ne ſçavons pas juſqu'où Py-
thagore avoit pouſſé les Mathéma-
tiques, car il ne nous reſte preſque
rien qui puiſſe nous faire juger du
progrès qu'elles avoient fait par ſon
moyen. Nous ſçavons ſeulement qu'il
y étoit fort appliqué, & que ce fut
luy qui trouva, & qui démonſtra que
le quarré de l'hypotenuſe d'un trian-
gle rectangle eſt égal aux deux quar-
rez des deux coſtez. On dit meſme

qu'il eut tant de joye de cette découverte, qu'il immola aux Muses une hécatombe.

Mais comment Pythagore auroit-il immolé cent bœufs, luy, qui condamnoit si fortement la trop grande dépense dans les sacrifices, & qui apparemment n'étoit pas dans une fortune à pouvoir faire ce qu'il défendoit ! Ciceron rapportant la mesme histoire, dit qu'il n'immola qu'un bœuf : & il reste encore sur cela une difficulté ; c'est que Pythagore n'offrit jamais de sacrifice sanglant. Les historiens de sa vie remarquent qu'à Delos il ne fit ses prières qu'à l'autel d'Apollon qui préside à la naissance ; parce que c'étoit le seul autel qui n'étoit pas arrosé de sang ; car on n'avoit garde de souiller par la mort des animaux, un autel dédié à la naissance & à la vie. La solution de cette difficulté doit estre tirée d'une loy fort ancienne, qui permettoit d'offrir des victimes faites par art, quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on

DE PYTHAGORE. cxlix
ne pouvoit les offrir. C'est ainsi que
Porphyre écrit, que Pythagore of-
frit un bœuf en sacrifice, non pas un
bœuf vivant, mais un bœuf fait de
Passe: & Athenée rapporte de mes-
me, qu'Empedocle, disciple de Py-
thagore, ayant été couronné aux jeux
Olympiques, distribua à ceux qui é-
toient présents un bœuf fait de myr-
rhe, d'encens, & de toutes sortes d'a-
romates. Pythagore avoit encore tiré
cette coustume d'Egypte, où elle é-
toit fort ancienne, & où elle se pra-
tiquoit encore du temps d'Herodote,
qui écrit, que malgré l'horreur que
les Egyptiens avoient pour les pour-
ceaux, ils en immoloient à Bacchus
& à la Lune, & mangeoient la chair
de ces victimes; & que ceux qui n'a-
voient pas le moyen d'avoir un pour-
ceau pour l'immoler, en faisoient un
de passe, & après l'avoir fait cuire,
ils l'offroient en sacrifice comme un
pourceau vivant. Cette coustume des
Egyptiens pouvoit avoir été emprun-
tée des Philistins qui offrirent à Dieu
des rats d'or. Mais ce qu'il y a de

*Dans le 1. liv.
des Rois. ch.
vii.*

bien remarquable, c'est qu'elle a passé d'Egypte dans les Indes avec beaucoup d'autres rites des Egyptiens, & des Pythagoriciens; & qu'elle s'y conserve encore aujourd'hui, comme M. Thevenot le marque dans ses voyages des Indes, en parlant de Bramens de Telenga, province de l'Indostan. *Il y a, dit-il, un autre jour de réjouissance, auquel ils font une vache de pâte, qu'ils emplissent de miel, & puis l'égorge, & la mettent en pièces. Ce miel qui coule de tous costez représente le sang de la vache, & ils mangent la pâte au lieu de sa chair. Je n'ay pu sçavoir l'origine de cette cérémonie.* Cette origine n'est autre que celle que je viens de marquer. Le mesme voyageur rapporte qu'en ce pays-là il y a un certain jour dans l'année, auquel ces Bramens mangent de la chair de porc, mais secrettement, de peur de scandale. C'est encore un rameau de la superstition d'Egypte dont parle Herodote.

*Fol. 3. chap.
47.*

La Musique.

On fait honneur à Pythagore de

la découverte des proportions harmoniques. On raconte mesme comment cela arriva. On écrit, qu'un jour, après avoir médité long-temps sur les moyens d'aider l'ouïe, comme on en avoit déjà trouvé pour aider & affermer la veüe par la règle, le compas, l'astrolabe, & autres instrumens, & le tact, par la balance & par les mesures, il passa par hazard devant la boutique d'un Forgeron, & entendit plusieurs marteaux de différente grosseur, qui battoient le fer sur l'enclume. La justesse de cette harmonie le frappa, il entra dans la boutique, examina les marteaux, & leur son, par rapport à leur volume; & s'en étant retourné chés luy, il fit un instrument de la muraille de sa chambre, avec des pieux qui tenoient lieu de chevilles, & des cordes d'égale longueur, au bout desquelles il attachâ différens poids, & en frappant plusieurs de ces cordes ensemble, il en formoit différens accords, & s'instruisoit par là des raisons de cette différente harmonie, & des interval-

les qui la causoient; & sur cela il fit le célèbre canon d'une seule corde, qui fut appelée, *le canon de Pythagore*, où il marqua toutes les proportions harmoniques. C'est ce canon que son fils Arimneste consacra longtemps après dans le Temple de Junon, à Samos, sur une lame de cuivre, & le même qu'un certain Simus enleva, & qu'il redonna en suite sous son nom, comme s'il en avoit été l'inventeur.

Dans le traité
de la musique,
page 1144.

Pythagore avoit sur la musique un sentiment bien particulier, & que les maîtres de l'art trouveront pourtant raisonnable & juste, quand ils l'auront approfondi. Il condamnoit, & rejettoit tout jugement que l'on fait de la musique par l'ouïe; parce, dit Plutarque, qu'il trouvoit que le sentiment de l'ouïe étoit déjà si affoibli, qu'il n'en pouvoit plus juger sagement. Il vouloit donc qu'on en jugeast par l'entendement & par l'harmonie analogique & proportionnelle. C'étoit à mon avis pour faire entendre que la beauté de la musique est

DE PYTHAGORE. cliij
indépendante du chant qui flatte l'oreille, & ne consiste que dans la raison, dans la convenance & dans les proportions dont l'intelligence est le seul juge.

Quand à ce qu'il disoit, que le sens de l'oye étoit déjà deuenu foible & impuissant, cela s'accorde avec ce qu'il asseuroit, que si les hommes n'entendoient pas l'harmonie de l'univers, c'étoit à cause de la foiblesse & de l'imbécilité de leur nature qu'ils avoient laissé abastardir & dégénerer.

Il regardoit la musique comme un grand remède pour la santé, & il s'en servoit dans les maladies du corps, comme dans celles de l'ame. Mais il ne regardoit comme véritable musique que celle qui marie la voix avec les instruments. Car, comme Platon l'a dit après luy, la musique parfaite est un composé de voix & d'harmonie. La voix seule est plus parfaite que les instruments seuls; mais il manque quelque chose à sa dernière perfection, c'est l'harmonie; & les instruments seuls sans la voix, ne rendent que des sons

vagues qui peuvent bien émouvoir , mais qui ne peuvent jamais ni instruire ni former les mœurs , ce qui doit estre la première fin de la musique. Homère semble avoir enseigné à Pythagore cette vérité ; car il ne représente pas Achille jouant simplement de la Lyre , mais chantant sur sa Lyre les exploits des Héros. Voila pourquoy , de tous les instruments ce Philosophe n'approuvoit & ne retenoit que la Lyre , & il rejettoit sur tout la fluste , comme ayant un son trop violent , & plus propre à mettre en fureur , qu'à ramener aux mœurs , pour me servir des termes d'Aristote , qui a embrassé le sentiment de Pythagore , comme Platon , & qui après en avoir dit les raisons , toutes tirées de la Morale , assure que Minerve ne rejetta pas tant les flutes , parce qu'elles rendent difforme le visage de ceux qui en jouent , que parce qu'elles ne contribuent en aucune manière à former l'esprit & les mœurs.

Aristoxène a écrit que Pythagore fut le premier qui porta en Grèce les

DE PYTHAGORE. clv
poids & les mesures; mais cela est démenti par les témoignages de l'antiquité; les poësies seules d'Homère font voir que les poids & les mesures étoient connus en Grèce plusieurs siècles avant Pythagore.

Du temps de ce Philosophe la Logique ne faisoit pas partie de la Philosophie. On n'avoit pas encore fait des règles pour reduire en art le raisonnement, que l'on croyoit aussi naturel à l'homme que la parole. La nécessité de cet art commença pourtant bientôt à se faire sentir; car ce fut environ vers ce temps là que les Sophistes commencèrent à s'élever, & à abuser du raisonnement pour combattre la raison; c'est pourquoy le Disciple de Pythagore, qui a fait les Vers dorez, donne ce précepte: *Il se fait parmi les hommes plusieurs sortes de raisonnemens bons & mauvais. Ne les admire pas légèrement, & ne les rejette pas non plus. Mais si l'on avance des faussetez, cède doucement, & arme-toy de patience.*

Voilà tous les préceptes de Logi-

gique qu'on trouve dans ce siècle là, comme parmi les Hebreux du temps de Salomon, qui se contente de dire dans le mesme sens, & dans la mesme veüe, *que toute science sans examen & sans preuve, ne fait que tromper.* Nulle methode marquée encore, nulles régles prescrites; mais seulement des avertissements vagues, de se desfier des raisonnemens, & de les examiner pour discerner la vérité d'avec le mensonge. Ces avertissements ont enfin produit la Dialectique, qui est la véritable Logique. A mesure que les Sophistes se sont multipliez, & accréditez, on s'est aussi plus attaché à la Dialectique, si nécessaire pour les combattre, & pour empêcher leur progrès. Voila pourquoy Socrate la cultiva particulièrement, & Platon la perfectionna, & en régla mesme l'étude. Ils ne donnérent pourtant ni régles, ni préceptes, ils n'enseignoient que par exemples; & comme dit Aristote, * *ils en-*

* Οὐ γὰρ τέχην, ἀλλὰ τὰ ἀπὸ τῆς τέχνης διδόντες. *De sophist. Elench. 2. 34.*

DE PYTHAGORE. *clvij*
seignoient, non pas l'art, mais l'effet
de l'art. C'est à dire, qu'ils ensei-
gnoient la pratique sans donner des
règles. Zénon d'Elée avoit bien ima-
giné quelques syllogismes, comme des
tours de palestres; mais cela n'étoit pas
capable de faire la première ébauche
de l'art. Cet honneur de mettre la rai-
son en règles, s'il est permis de parler
ainsi, étoit réservé à Aristote, au gé-
nie du monde le plus propre à rédui-
re en art la pratique de ceux qui l'a-
voient précédé, & à faire des règles
sur les exemples. C'est donc l'abus
que l'on a fait du raisonnement qui a
produit la Logique, & qui l'a pro-
duite dans le temps où l'on en avoit
le plus de besoin pour soutenir la vé-
rité & la justice contre les efforts des
Sophistes qui enseignoient à leur re-
sister; mais ce seroit la matière d'un
gros ouvrage, que de marquer la nais-
sance, le progrès, la perfection, & la
dernière constitution de la Logique.
Revenons à Pythagore.

L'application qu'il donnoit à tou-
tes ces sciences ne l'empeschoit pas de

cultiver la politique, qui faisoit presque toujours l'occupation des premiers sages. Il l'appuya sur ses véritables fondemens, qui sont l'égalité & la justice. Aussi parmi les ouvrages qu'on cite de luy, il y a non seulement des livres de Physique, & des préceptes de Morale, comme ceux qui sont contenus dans les Vers dorez, mais encore des traitez de Politique. Tous ces ouvrages se sont perdus : mais l'étendue d'esprit, & le grand sens de Pythagore n'auroient jamais pû si bien paroître par ses écrits de Politique, qu'ils éclatent par les grandes choses qu'il a exécutées. Les actions beaucoup mieux que les paroles font juger de la sagesse de ceux qui donnent des loix aux peuples, & qui établissent des règles pour le gouvernement des Etats. Le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend heureux tous ceux qui l'écoutent. C'est ce que fit Pythagore ; il délivra du joug de la servitude plusieurs villes d'Italie, & de Sicile ; appaisa les séditions dans plusieurs autres, rétablit

l'union & le calme dans une infinité de familles déchirées par la discorde, & adoucit les mœurs féroces de plusieurs peuples, & de plusieurs tyrans; sa sagesse, sa douceur, & son équité étoient comme des vents frais & agréables, qui rallentissoient l'ardeur des plus emportez. Un tyran de Centorupine en Sicile fut si frappé de ses discours, que non seulement il déposa la tyrannie, mais il se dépouilla même de tous ses biens, dont il donna une partie à sa sœur, & l'autre partie à la ville, & ne se reserva que le nécessaire pour vivre dans l'état d'un simple particulier.

Un seul résista aux remontrances de Pythagore, ce fut Phalaris de Crete tyran de Sicile, & le plus cruel des tyrans. Pythagore étoit allé à sa Cour dans l'espérance de ramener à la piété & à la raison cet homme impie, qui faisoit gémir ses peuples dans la plus insupportable de toutes les servitudes. Il luy parla avec beaucoup de liberté & de force, sur le culte des Dieux, sur la providence à laquelle les mé-

chans ne peuvent jamais se dérober, & sur les horreurs de la tyrannie. Phalaris ne pouvant supporter des vérités qui l'effrayoient, sans le corriger, s'emporta contre luy, & contre le Scythe Abaris qui l'accompagnoit, & les menaça de les faire mourir. L'attente de la mort n'étonna point Pythagore, il continua de parler au tyran avec la mesme liberté; le tyran n'en devint que plus endurci. Mais si les raisons de la Philosophie furent molles contre la dureté de ce monstre, elles eurent la force de ranimer les Crétois, & de relever leurs courages abbatus par la tyrannie. Phalaris fut tué le jour mesme qu'il avoit marqué pour la mort d'Abaris & de Pythagore.

Ce qui fait encore beaucoup d'honneur à ce Philosophe, ce sont les grands hommes sortis de son école, comme Architas, Lysis, Empédocle, Timée, Epicharmus, & plusieurs autres, parmi lesquels on compte mesme son Esclave Zamolxis qui étoit de Thrace, & qui fit de si grands progrès auprès de son maistre, qu'il

DE PYTHAGORE. clxj
mérita d'estre choisi pour donner des
loix à son pays.

Voicy encore deux sages Legiflateurs formez dans la mesme école, Charondas qui gouverna la ville de Thurium, & Zaleucus qui donna des loix à celle de Locrés. Le lecteur ne fera peut-estre pas fasché de voir icy quelques traits de la sagesse de ces deux Pythagoriciens.

Charondas chassa du conseil, & priva de toute fonction publique ceux qui avoient donné des mara-tres à leurs enfans, supposant, & peut estre avec raison, que puisqu'ils avoient fait ce tort à ceux qui leur devoient estre si chers, ils seroient très-capables de faire tort à leur patrie, & de luy donner de mauvais conseils.

Comme rien ne contribuë tant à la corruption des mœurs, que la fréquentation des vicieux, il fit une loy contre les mauvais commerces, de manière qu'un jeune homme qui hantoit mauyaise compagnie, étoit appellé en justice, & puni comme

Il fut le premier qui établit pour la jeunesse des maîtres payez des deniers publics.

Mais on vante sur tout sa loy sur les tuteles. Il ordonna que les biens des enfans orphelins seroient administrez par les plus proches parents du costé du père, & que leur personne & le soin de leur éducation, ne seroient confiez qu'aux plus proches parents du costé de la mère; car la vie de l'orphelin seroit plus en seureté entre les mains de ceux qui ne pouvoient prétendre à son bien, & son bien seroit regi avec plus de fidélité & de soin par ceux que la succession regardoit, & qui n'étoient pas maîtres de la personne.

Zaleucus, après avoir exhorté ses citoyens en général à la piété, les Magistrats à la justice, & à ne consulter dans leurs jugemens ni la haine, ni l'amitié, & chaque particulier à la bonne conscience, à ne faire jamais tort à personne, à n'avoir point de guerres immortelles; mais à regarder

un ennemi, comme pouvant redevenir ami, en quoy il est aisé de reconnoître la doctrine de Pythagore, Il s'attacha sur tout comme son maître à refréner le luxe; & voicy sur cela une de ses loix qui a paru très-remarquable par sa singularité : *Qu'aucune femme libre ne mène avec elle qu'une esclave, à moins qu'elle ne soit yvre : Qu'elle ne sorte de la ville pendant la nuit, si ce n'est pour adultère : Qu'elle ne porte ni or, ni broderie, à moins qu'elle ne fasse profession de courtisane : Que les hommes ne portent ni anneaux d'or, ni habits magnifiques, s'ils ne veulent passer pour débauchez.* Il prétendoit qu'il n'y avoit personne assez impudent pour faire profession publique de turpitude, & pour porter un si honteux témoignage contre luy-mesme au milieu de ses citoyens.

Comme rien n'assure tant le repos des peuples, que le maintien des loix, pour empêcher ses citoyens de se dégouster de celles qu'ils avoient receuës, & de les changer sans une

nécessité prouvée par des raisons de la dernière évidence, il ordonna que celui qui entreprendroit d'anuller une loy ancienne, & d'en proposer une nouvelle, seroit introduit dans l'assemblée du peuple la corde au col: que là il déduiroit les inconvéniens qu'il trouvoit dans la loy qu'il vouloit proscrire, & les avantages qui reviendroient de celle qu'il vouloit établir: que s'il avoit raison, il seroit honoré & recompensé comme un père de la patrie, dont aucun danger ne pouvoit refroidir l'amour & le zèle, & s'il avoit tort il seroit étranglé sur l'heure mesme comme un perturbateur du repos public.

Nous avons déjà vû le respect que Pythagore avoit pour le mariage. Il le regardoit non seulement comme une société nécessaire à la politique, mais encore comme un acte de religion; car il disoit qu'on étoit obligé de laisser après soy des successeurs pour honorer les Dieux, afin que leur culte fust continué d'âge en âge. Il se maria à Crotone, & épousa Theano

fille de Brontin , un des principaux
 de cette ville là. Il en eut deux fils
 Arimneste , & Telauges ; ce dernier
 succéda à l'école de son père , & fut
 maître d'Empédocle. Il en eut aussi
 une fille , appelée *Damo*. La mère &
 la fille se distinguèrent par leur grand
 sçavoir ; mais plus encore par leur
 vertu. Dans les cérémonies de Re-
 ligion , elles étoient toujours choi-
 sies , l'une pour mener le chœur , des
 femmes , & l'autre pour mener celui
 des filles. On rapporte de la mère un
 mot qui mérite d'estre conservé. On
 luy demandoit combien il falloit de
 jours à une femme pour estre pure
 après avoir eu commerce avec un
 homme ? Elle répondit , *si c'est avec
 son mary , elle l'est sur l'heure mesme ;
 & si c'est avec un autre , elle ne l'est
 jamais.*

La fille avoit fait d'excellents com-
 mentaires sur Homère ; mais tous
 ses beaux ouvrages doivent luy faire
 moins d'honneur , que le respect qu'
 elle eut pour les derniers ordres de
 son père. On dit que Pythagore luy

avoit donné quelques-uns de ses écrits, avec deffenses expressees de les communiquer à personne hors de sa famille. Damo obéit si exactement, que quoyque dans une extrême pauvreté, elle refusa une grosse somme qu'on luy offroit de ses ouvrages, aimant mieux estre pauvre en obéissant aux volontez de son père, que de devenir riche en leur desobéissant.

Ce que je dis icy des ouvrages de Pythagore est contraire à ce que quelques anciens ont asseuré, que Pythagore n'avoit jamais rien écrit. Plutarque est mesme dans ce sentiment, quand il dit dans la vie de Numa, que *les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs préceptes, & se contentoient de les enseigner de vive voix à ceux qu'ils en croyoient dignes, n'estimant ni beau, ni honnestes, que des mystères si saints fussent divulgués par des lettres mortes.* Mais ce sentiment est combattu par des autoritez qui ne sont pas à mépriser. Il est mesme certain que Plutarque se trompe. Les Pythagoriciens écrivoient leurs précep-

DE PYTHAGORE. clxviij
tes. Leurs symboles n'étoient-ils pas
publics! Mais ils ne les expliquoient
pas dans leurs écrits, ils ne les expli-
quoient qu'aux disciples. Philolaus fut
le premier qui en donna l'explication
dans ces trois volumes que Dion a-
chepta cent mines, par le conseil de *Mille écus.*
Platon, qui voulut par ce moyen sou-
lager l'extrême pauvreté de Philolaus;
& c'est ainsi qu'il faut entendre les pa-
roles de Diogene Laërce, *Jusqu'à*
Philolaus il n'étoit pas permis de con-
noître aucun dogme de Pythagore,
ce fut luy qui publia le premier ces
trois volumes célèbres, que Platon fit
achepter cent mines. Il veut dire, qu'il
n'étoit pas permis aux étrangers.

Quant aux ouvrages de Physique
& de Politique, qu'on cite de Pytha-
gore, il est bien difficile, ou plustost
impossible d'établir s'ils étoient de
luy ou de ses disciples; car ces der-
niers pouvoient fort bien avoir imité
une coustume qui étoit en Egypte.
Quand quelqu'un avoit fait un ouvra-
ge, il étoit obligé de le soumettre à
la censure des Prestres commis pour

cet examen. Si l'ouvrage étoit approuvé, on l'écrivoit sur des colomnes sans nom d'auteur; & tous ces ouvrages étoient attribuez à Hermes, à Mercure le Dieu qui préside aux sciences. Il peut se faire de mesme, que les premiers disciples de Pythagore ne mettoient pas leur nom à leurs écrits, & qu'ils les attribuoient tous à leur maistre, comme à celuy dont ils avoient tout receu. Il est vray que cette coustume, qui marquoit tant de reconnoissance, ne dura que peu de temps, puisqu'on voit Architas, Empedocle, Simonide, Timée mettre leur nom à la teste de leurs ouvrages.

Quoyqu'il en soit, il est certain que tout ce que les premiers disciples de Pythagore avoient écrit, doit estre regardé comme l'ouvrage de Pythagore mesme; car ils n'écrivoient que ses sentiments, & ils les écrivoient avec tant de religion, qu'ils n'y auroient pas voulu changer une syllabe, regardant les paroles de leur maistre comme les oracles d'un Dieu, & nallé-
quant

DE PYTHAGORE. *clix*
quant , pour afferer la vérité d'un
dogme , que ce mot célèbre , *il l'a dit.*
Les préjugez , qu'ils avoient conçus
en sa faveur , étoient si forts que son au-
torité seule dénuée de raison , passoit
pour la raison même.

Rien n'égaloit le respect qu'on avoit
pour luy. On le regardoit comme la
plus parfaite image de Dieu parmi les
hommes ; & il conservoit dans l'esprit
de ses disciples toute la majesté de cette
Image divine. On appelloit sa maison
le Temple de Cérés , & sa cour le Tem-
ple des Muses. Et quand il alloit dans
les villes , on disoit qu'il y alloit , *non*
pas pour enseigner les hommes , mais
pour les guérir.

Qui ne croiroit qu'un homme si ho-
noré & si respecté , & qui n'avoit ja-
mais fait que du bien aux hommes , au-
roit eu une vieillesse tranquille & une
fin heureuse ; mais ce n'est pas toujours
ce que doivent attendre les Hérauts
de la sagesse. La corruption & l'in-
justice des hommes leur promettent
plus de traverses que de tranquillité.

Les dernières années de Pythagore

se passèrent dans la persécution, & il mourut d'une mort tragique. Voicy le commencement & l'origine de ses malheurs.

Il y avoit à Crotone un jeune homme nommé Cylon, que sa naissance, ses richesses, & le grand crédit de sa famille, avoient tellement enflé d'orgueil, qu'il croyoit faire honneur à Pythagore, de se présenter pour estre son disciple. Pythagore, qui ne jugeoit pas des hommes par ces choses étrangères, & qui reconnoissoit en luy un fonds de corruption & de méchanceté, le renvoya. Cylon outré de cette injure, ne chercha qu'à se venger. Il décrie par tout ce Philosophe, & tâche de le rendre suspect au peuple, en faisant passer ses assemblées pour des rendez-vous de mutins & de séditieux, qui ne cherchoient qu'à bouleverser l'État, pour s'en rendre les maistres. Ces calomnies gagnent facilement créance dans l'esprit du peuple toûjours injuste & soupçonneux, & toûjours prest à se porter aux plus grandes extrémités contre les sages,

qu'il regarde comme des pédagogues qui le gesnent & qui le combattent. Pythagore son bienfaicteur, est déjà regardé comme un ennemi public. Un jour que tous ses disciples étoient assemblez avec luy dans la maison de Milon à Crotone, Cylon y alla accompagné d'une foule de scélerats, & d'un grand nombre de ses amis dévoüez à son ressentiment. Ils environnèrent la maison, & y mirent le feu. Il n'échappa de cet embrasement que Pythagore, Lysis, & Archippe. Celuy-cy se retira à Tarente qui étoit sa patrie, & Lysis passa dans le Péloponése, où il demeura assez long-temps, & il alla ensuite à Thebés, où il fut précepteur d'Epaminondas.

Pour Pythagore, il prit le chemin de Locrés. Les Locriens avertis qu'il alloit chés eux, & craignant l'inimitié de Cylon, & le sort de Crotone, envoyèrent au devant de luy leurs principaux Magistrats, pour le prier de vouloir se retirer ailleurs, & pour luy offrir tout ce dont il auroit besoin dans son voyage. Il passa

à Tarente, & bientôt une nouvelle persécution l'obligea d'en sortir. Il se retira à Métapont; mais la sédition de Crotonne avoit été comme le signal d'un soulèvement général contre les Pythagoriciens. Ce feu gagna toutes les villes de la grande Grèce. Les écoles de Pythagore y furent détruites, & Pythagore luy-même âgé de quatre-vingts, ou quatre-vingts-dix ans, fut tué dans l'émeute de Métapont, ou selon d'autres, il mourut de faim dans le Temple des Muses où il s'étoit réfugié. Etrange fatalité! celui qui avoit appaisé tant de guerres, calmé tant de séditions, & éteint le flambeau de la discorde dans tant de familles, périt dans une sédition excitée contre luy, & qui le poursuit de ville en ville, pour servir le ressentiment injuste d'un particulier; & la plus part de ses disciples sont enveloppez dans sa ruine. Socrate a fort bien marqué le caractère du peuple, quand il a dit, qu'il tuë sans raison, & qu'il voudroit ensuite faire revivre de mesme, s'il étoit possible. Les mes-

DE PYTHAGORE. clxxij
mes villes qui avoient tant persecuté
Pythagore, & où ses disciples & luy
avoient été les victimes de leur fu-
reur, furent celles qui demeurèrent le
plus attachées à sa doctrine, qui sui-
virent le plus exactement ses loix,
& qui respectèrent le plus sa mémoi-
re.

Voilà tout ce que j'ay pû recueillir
de plus certain sur les circonstances de
la vie & de la mort de Pythagore,
& sur l'origine de ses opinions. Sa
doctrine ne se renferma pas dans les
bornes trop étroites de la grande Gré-
ce, & de la Sicile, elle se répandit
dans toute la Grèce, & dans l'Asie.
Les Romains ouvrirent les oreilles à
ses doctes enseignemens; & l'admi-
ration qu'ils eurent pour luy fut si
grande, que long-temps après sa mort,
ayant reçu un oracle qui leur ordon-
noit d'ériger des statuës au plus sage,
& au plus vaillant des Grecs, ils firent
élever dans la place deux statuës de
bronze, l'une à Alcibiade comme au
plus vaillant, & l'autre à Pythagore
comme au plus sage. S'il faut donc

mésurer la gloire d'un Philosophe à la durée de ses dogmes, & à l'étendue des lieux où ils ont pénétré, rien n'égale celle de Pythagore, puisque la pluspart de ses opinions sont encore suivies à la lettre dans la plus grande partie du monde entier. Mais ce n'est pas là ce qui luy fait le plus d'honneur; ce qui est infiniment plus glorieux pour luy, c'est que les deux plus grands genies que la Grèce ait produits, Socrate & Platon ont suivi sa doctrine & sa manière de l'expliquer, & que ce n'est qu'en marchant sur ses traces, qu'ils ont porté le flambeau de la vérité si loin, & ont approché de si près la véritable sagesse, qu'on croiroit qu'ils l'auroient certainement trouvée, si on ne sçavoit que les gentils ne pouvoient que la chercher.

L'école de Pythagore subsista jusques vers la fin du règne d'Alexandre le Grand. Vers ces temps là l'Académie & le Lycée achevèrent d'obscurcir & d'absorber la secte Italique qui s'étoit soustenuë jusqu'alors avec

DE PYTHAGORE. clxxv
tant d'éclat, qu'Isocrate écrit, *Nous admirons plus-aujourd'huy un Pythagoricien, quand il se tait, que les autres, mesme les plus éloquents, quand ils parlent.* Dans la suite des temps, on ne laissa pas de voir des disciples de Pythagore, mais ce n'étoient que des particuliers qui ne faisoient plus de corps, & il n'y eut plus d'échole publique. On trouve encore une lettre de Pythagore à Hieron tyran de Syracuse, mais cette lettre est supposée, Pythagore étoit mort avant la naissance d'Hieron.





LES
SYMBOLLES
DE
PYTHAGORE,
avec leur explication.

JE ne répéteray point icy ce qui a été dit des symboles, & de leur origine dans la vie de Pythagore. Les symboles sont des sentences courtes, & comme des Enigmes, qui sous l'enveloppe de termes simples & naturels, présentent à l'esprit des vérités analogiques qu'on veut luy enseigner. Ces sortes de symboles furent comme le berceau de la Morale; car n'ayant besoin, non plus que les proverbes, ni de définition, ni de raisonnement, & allant droit à inculquer le précepte, ils étoient très-propres à instruire les hommes dans un temps, sur tout, où

S Y M B. D E P Y T H A G. clxxvij
la Morale n'étoit pas encore traitée
méthodiquement. Voila pourquoy ils
étoient si fort en usage, non seule-
ment en Egypte, mais en Judée &
en Arabie, comme nous le voyons
par les Proverbes de Salomon qui en
sont remplis; par l'histoire de la Reyne
de Saba qui alla éprouver la sagesse de
ce Prince par ces sortes d'énigmes; &
par l'histoire de Samson: & ils con-
venoient encore plus à Pythagore, qui
à l'exemple des Egyptiens cherchoit
à enseigner sa doctrine sans la divul-
guer, & sans la cacher.

I.

Ζυγὸν μὴ ὑπεβαίνειν.

Ne passez pas la balance. *Jugum ne
transfilias.* Plutarque & saint Jerosme
l'expliquent; *ne violez pas la justice.*
Athenée & saint Cyrille; *n'écoutez
point l'avarice.* Cela revient au mesme
sens; car de l'avarice vient l'injustice.

II.

Χοίωνα μὴ ἐπιβάλλου.

Ne vous asseiez point sur le boif-

seau. *In chænice ne sedeto.* Ce symbole a été expliqué fort diversement ; mais le sens le plus naturel à mon avis, c'est celui qui exhorte les hommes à travailler tous les jours pour gagner leur vie ; car celui qui ne travaille point ne doit point manger. Le boisseau, *chænix*, étoit la mesure de bled que l'on donnoit à chaque esclave pour sa nourriture.

I I I.

Στέφανον μὴ τίλλειν.

Ne déchirez point la couronne. *Coronam ne vellito.* Ce symbole peut être expliqué de plusieurs manières : Je trouve au moins qu'il peut avoir trois sens : Le premier, *qu'il ne faut pas corrompre la joye de la table par les inquiétudes & par les chagrins ;* car dans les festins c'étoit la coutume de porter des couronnes de fleurs. Le second est, *qu'il ne faut pas violer les loix de la patrie ;* car les loix font la couronne des villes ; & c'est le sens que saint Jerosme a suivi, *Coronam minime carpendam, id est, leges*

DE PYTHAGORE. clixix
*urbium conservandas. Et le troisième ,
qu'il ne faut point médire du Prince ,
& déchirer sa réputation. Ce qui est
conforme à ce mot de Salomon dans
l'Ecclesiaste ; In cogitatione tua regi
ne detrahas.*

I V.

Μὴ ἐδίδειν τὴν καρδίαν.

Ne rongez point le cœur : *Cor non
comedendum.* Pour dire, qu'il ne faut
pas s'affliger soy-mesme, & se consu-
mer par le chagrin, en se livrant à
une noire mélancholie ; comme Belle-
rophon, dont Homère a dit, ὃν θυ-
μὸν κατέδων, *Ipse suum cor edens ;* &
il semble que c'est sur luy que ce pré-
cepte a été fait.

V.

Πῶρ μαχαίρα μὴ σαλεύειν.

N'attifez point le feu avec le glai-
ve : *Ignem gladio ne scalpas.* C'est à
dire, qu'il ne faut pas exciter ceux
qui sont déjà assez irrités.

V I.

Μὴ ὑπιστρέφασθαι ὅτι τοὺς ὄρους ἐλ-
θόντας.

Quand vous estes arrivé sur les frontières, ne desirez point de vous en retourner : *Non revertendum cum ad terminos perveneris.* Pour dire, *Quand vous estes arrivé à la fin de vostre vie, ne reculez point, ne craignez point la mort, & ne desirez pas de vivre.*

V I I.

Λεωφόρου μὴ βαδίζειν.

Ne marchez point par le chemin public : *Per viam publicam ne vadas.* Pour dire, *qu'il ne faut pas suivre les opinions du peuple, mais les sentimens des Sages.* Ce symbole s'accorde avec le précepte de l'Évangile, d'éviter la voye spatieuse & large.

V I I I.

Ομωροφίους χελιδῶνας μὴ ἔχειν.

Ne recevez pas sous votre toit les hyrondes : *Domesticas hirundines*

DE PYTHAGORE. clxxxj
ne habeto. Pour dire, ne recevez pas
chés vous les grands parleurs.

I X.

Εν δακτυλίῳ εἰκόνα θεοῦ μὴ φε-
φέρειν.

Ne portez point l'image de Dieu
sur votre anneau : *In annulo Dei ima-
ginem ne circumfero.* Pour dire, qu'il
ne faut pas profaner le nom de Dieu
en en parlant à tout propos, & devant
tout le monde.

Peut-estre aussi que Pythagore def-
fendoit de porter l'image de Dieu sur
son anneau, de peur que parmi les
actions profanes, dont la vie civile est
composée, il ne s'en trouvast quel-
qu'une qui blessast la majesté de cette
Image : & ce qui me persuade que
c'est le véritable sens, c'est ce qu'ont
fait quelques Empereurs qui ont vou-
lu s'égalier à Dieu. Nous lisons dans
Seneque & dans Suetone, que du
temps de Tibere, c'étoit un crime
capital de porter dans un lieu des-
honneste l'image de ce Prince gravée
sur un anneau, ou sur une pièce de

monnoye. Philostrate rapporte mesme, & M. Spanheim l'a remarqué le premier, que dans une ville de Pamphilie, un homme fut condamné comme criminel de Leze-Majesté divine, pour avoir battu un esclave qui se trouva avoir sur luy une drachme d'argent où étoit empreinte la teste de Tibère. Caracalla imita ce detestable orgueil; car Dion nous apprend qu'il condamna au dernier supplice un jeune homme de l'ordre des Chevaliers, pour avoir été dans un vilain lieu, ayant dans sa poche une pièce de monnoye où la teste de ce Prince étoit gravée.

X.

Φορτίον μὴ συγκαταβάειν, σωφραντιδέ-
ναι δέ.

Aydez aux hommes à se charger, & non pas à se décharger : *Homini-
bus onus simul imponendum, non de-
trahendum.* Pour dire, qu'il ne faut pas ayder les hommes à vivre dans la paresse & dans la mollesse; mais les porter à passer leur vie dans les tra-

vaux & dans les exercices de la vertu, & leur imposer des règles plus laborieuses & plus pénibles à mesure qu'ils avancent dans les voyes de la perfection. C'est le sens que saint Jerofme a donné à ce symbole dans son apologie. *Oneratis supponendum onus, deponentibus non communicandum, id est ad virtutem incedentibus augenda præcepta, tradentes se otio relinquendos.*

X I.

Μὴ ῥαδίως παντὶ ἐμβάλλειν δεξιάν.

Ne touchez point facilement dans la main : *Ne cuiquam dexteram facile porrigito.* Pour dire, ne faites pas facilement amitié & alliance avec toute sorte de personnes ; ou plustost, ne cautionnez pour personne, comme Salomon dit, *Fili mi si sponderis pro amico tuo, defixisti apud extraneum manum tuam.* *Stultus homo plaudet manibus cum sponderit pro amico suo.*

PROV. 11. 12.

12.

PROV. 17. 18.

X I I.

Χύψας ἴχνος συλχεῖν ἐν τῇ τέφρᾳ.

Effacez de dessus la cendre jusqu'aux moindres traces du pot : *Ol-læ vestigium in cinere confundito*. Pour dire, après la reconciliation faite, ne conservez aucune trace, aucun vestige de votre querelle, de votre ressentiment.

X I I I.

Μαλάχην σπείρειν, ἐσθιέειν δὲ μὴ.

Semez la mauve, mais ne la mangez pas : *Herbam molochen serito, ne tamen mandito*. Pour dire, ayez de la douceur pour les autres, jamais pour vous : pardonnez tout aux autres, & ne vous pardonnez rien.

X I V.

Δαδίου θᾶκον μὴ ὑπόμασσε.

N'effacez point la place du flambeau : *Faculæ sedem ne extergito*. Pour dire, ne laissez pas éteindre en vous toutes les lumières de la raison, & laissez au moins la place du flam-

DE PYTHAGORE. cxxxv
beau qui vous a éclairé, afin qu'il
puisse vous éclairer encore.

X V.

Μὴ φορεῖν στενὸν δακτύλιον.

Ne portez pas un anneau étroit :
Angustum annulum ne gestato. Pour
dire, menez une vie libre, & ne vous
jettez pas vous mesme dans les fers,
comme font la plupart des hommes
qui courent à la servitude, & souvent
par vanité.

X V I.

Γαμψώνυχια μὴ τρέφειν.

Ne nourrissez point les animaux qui
ont les ongles crochus : *Animalia un-*
guicurvia ne nutrito. Pour dire, ne souf-
frez pas dans votre maison des gens qui
ne sont pas fidèles, des voleurs.

X V I I.

Κύμων ἀπέχεσθαι.

Abstenez-vous des fèves : *A fabis* Ce symbole a
été expliqué
dans la vie de
Pythagore.
abstineto. Pour dire, abstenez-vous
de tout ce qui peut nuire à votre
santé, à votre repos, ou à votre repu-
tation.

XVIII.

Μὴ γύεσθαι μελανούρον.

Ne mangez pas des poissons qui ont la queue noire : *Melanuros ne gustato*. Pour dire , ne fréquentez point des hommes diffamez , & perdus de réputation pour leur méchante vie.

XIX.

Ερυθρίνον μὴ ἐδίειν.

Ne mangez pas le rouget : *Ne erythrinum edito*. Pour dire , renoncez à toute sorte de vengeance , & ne versez point le sang ; car le sang est designé par le rouget.

XX.

Μήτρα ζώου μὴ ἐδίειν.

Ne mangez point la matrice de l'animal : *Animalis vulvam ne comedito*. Pour dire , separez-vous de tout ce qui est mortel & corruptible , & renoncez à tout ce qui porte à la génération , & qui vous attache à ce monde visible.

XXI.

Θνησιμῶν ἀπέχεσθαι.

Abstenez-vous de la chair des bestes mortes : *A morticinis abstineto.* C'est pour dire, ne participez point aux chairs profanes des animaux qui ne sont pas propres aux sacrifices, & renoncez à toutes les œuvres mortes.

XXII.

Ζώων ἀπέχεσθαι.

Abstenez-vous de manger les animaux : *Ab animalibus abstineto.* Pour dire, n'ayez aucun commerce avec les hommes sans raison.

XXIII.

Τὸν ἅλα ᾧστίθεσθαι.

Mettez toujours le sel sur votre table : *Salem apponito.* C'est à dire, ne perdez jamais de veüe la justice, & pratiquez-la toujours. Ce symbole a été expliqué plus au long dans la vie de Pythagore.

XXIV.

Ἄρτον μὴ κατὰγνῆεν.

Ne rompez pas le pain : *Panem ne*

frangito. Ce symbole a été expliqué fort diversement; les uns ont dit que Pythagore ordonne par là de ne pas déchirer sa vie, en l'occupant à beaucoup de choses qui ne tendent pas à mesme fin; les autres qu'il exhorte à l'union & à la concorde: mais dans l'explication des symboles, il faut que le sens propre & le sens figuré conviennent ensemble; le pain est fait pour estre rompu.

Je suis persuadé que par ce précepte, Pythagore veut corriger l'avarice qui ne régne que trop dans la plupart des charitez que les hommes font. Anciennement on faisoit le pain de manière qu'il étoit partagé en quatre par des lignes qu'on tiroit dessus en le mettant cuire; c'est pourquoy les Grecs l'appelloient *πτεράλιον*, & les Romains, *quadram*. Quand il se présentoit un pauvre, on rompoit le pain, & on donnoit ordinairement une de ces quatre parties, ou quelquefois la moitié, comme on le voit dans Horace,

Ep. 17. liv. 1.

*Et mihi dividuo findetur munere
quadra.*

Pour couper donc la racine à l'avarice, Pythagore exhortoit par ce Symbole à ne pas rompre le pain pour n'en donner que la moitié, & à le donner plustost tout entier, sans ménagement; c'est ainsi que Salomon dit dans l'Ecclesiaste, *Mitte panem tuum* ^{xi. 1.} *super transeuntes aquas. Jetez votre pain sur les eaux courantes.* Pour dire, donnez à tous les pauvres sans distinction. Je sçay bien qu'Esaië dit, *Frangite* ^{Chap. lviij. 7.} *esurienti panem tuum: rompez votre pain à celuy qui a faim; ce qui paroist d'abord contraire au precepte de Pythagore. Mais Esaië, en disant votre pain, veut peut-estre dire, le pain qui est nécessaire à votre nourriture; car alors on est pardonnable de le partager, & de ne pas le donner entier.*

X X V.

Ἐλαίω εἰς θάκον μὴ ὀμόργουσαι.

Ne rependez point l'huile sur le siège: *Sedem oleo ne abstergito.* Je croy qu'icy le mot de *siège*, signifie le trosne des princes, & les sièges des

Magistrats, & le mot d'*huile*, signifie les essences, les parfums qui sont ordinairement pris pour les louanges, les flateries.

Pythagore exhorte donc par ce symbole, à ne pas louer les Princes & les Grands du monde, parce qu'ils sont puissants, & qu'ils occupent de grands postes. Il ne faut louer que la vertu. Peut-estre que par ce symbole Pythagore a fait allusion à l'histoire de Jacob, qui après la vision de l'échelle mystérieuse, prit à son reveil la pierre qui luy avoit servi de chevet, l'éleva comme un titre du vœu qu'il faisoit, & y versa de l'huile, & *erexit in titulum fundens oleum desuper*; & que ce Philosophe a voulu dire, *qu'il ne faut pas rendre aux Princes les honneurs qui ne sont dûs qu'à Dieu.*

X X V I.

Σιτὸν εἰς ἀμίδα μὴ ἐμβάλλειν.

Ne jetez pas la nourriture dans un vaisseau impur : *Ne cibum in mattellam injicito.* C'est pour dire, *qu'il ne faut pas mettre les bons préceptes*

DE PYTHAGORE. cxcj
dans une méchante ame ; car elle ne
fait qu'en abuser , & les corrompre.
Le mot *άμς*, *matella* ; signifie , un
pot de chambre. Et par ce mot , Py-
thagore designe les hommes vicieux
& corrompus , dont la perte est feure.
les Hebreux les designoient de mes-
me par les vaisseaux à deshonneur,
comme nous le voyons par saint Paul.
Rom. ix. 12.

X X V I I.

Αλεκτερόνα τρέφε μὲν , μὴ θυέ δέ,
μήνη γὰρ καὶ ἡλίῳ καθεύδεται.

Nourrissez le coq , & ne l'immo-
lez point ; car il est consacré au So-
leil & à la Lune : *Gallum nutrito , nec
sacrificato ; Lunæ enim & soli sacer
est*. Le coq a toujours été l'emblème
de ceux qui veillent pour nous , qui
nous avertissent , & qui nous éveil-
lent , pour nous faire remplir nos de-
voirs , & vacquer à nos occupations
ordinaires , pendant le cours de cette
vie mortelle.

Pythagore a donc voulu dire par
ce symbole , qu'il faut nourrir des gens

cxcij S Y M B O L E
frutiles, & ne pas les immoler à la haine & au ressentiment qu'inspire quelquefois la liberté qu'ils prennent, & qu'ils ne prennent que pour notre bien. Les Crotoniates, & ceux de Metapont n'obéirent point à ce symbole; car ils immolèrent le coq, ils tuèrent Pythagore. Les Athéniens n'en profitèrent pas non plus; car ils immolèrent Socrate qui les tenoit si bien éveillez.

X X V I I I.

Ο δόντας μὴ καταγύειν.

Ne brisez point les dents: *Dentes ne frangito.* Les Grecs ont dit, *briser les dents*, dans le même sens que les Latins, *Genuinum frangere*, & *dentem rodere*, pour dire, *semer des médisances, faire des satyres.* Et c'est ce que Pythagore deffend par ce symbole.

X X I X.

Τὴν ὀξίδα ἀποσπέρειν ἀπὸ σαυτῆς.

Eloignez de vous le vinaigrier:
Acetarium vas abs te removeto. Le
sens

sens de ce symbole est le mesme que celui du precedent; car *le vinaigre* a toujours été pris pour le fiel de la satyre; c'est pourquoy Horace a dit, *Italo perfusus aceto*. Pythagore nous exhorte par ce symbole à éloigner de nous toute sorte d'aigreur, & tous les termes piquants dont ont aiguise les railleries.

X X X.

Αποκαρμάτων σῶν καὶ δακτυλισμάτων
κατὰ πῖνε.

Crachez contre les rognures de vos ongles & de vos cheveux : *Capillorum & unguium tuorum præsemina conspuito*.

Lorsqu'un Hébreu avoit pris à la guerre une femme étrangère, & qu'il vouloit l'épouser, il luy étoit ordonné de luy couper les ongles & les cheveux, & de la faire changer d'habit, après quoy elle étoit comme une nouvelle créature; *radet caesariem, & circum-* Deut. xxi.
12. 13.
cidet ungues, & deponet vestem in qua capta est. De là les rognures des ongles & des cheveux ont été prises pour les

soüillûres & les œuvres mortes du vieil homme. Pythagore nous exhorte donc par ce symbole, à maudire nos premières affections, & à avoir pour elles une horreur qui nous empêche d'y retomber.

X X X I.

Πρὸς ἥλιον τετραμῦρος μὴ ὕρει.

Ne faites pas de l'eau à la face du Soleil : *Contra Solem ne meito.*

La nature, en formant l'homme, n'a point exposé à la veüe les parties qu'il n'est pas honneste de nommer, & par où le corps se purge; mais pour me servir des termes de Xenophon, elle a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a été possible, afin que la beauté de l'animal n'en fust pas soüillée. Dans les actions donc qu'exigent les nécessitez du corps, il faut imiter la modestie de cette mère commune, & ne faire jamais à la face du Soleil, c'est à dire, en public, les choses qui ne doivent estre faites qu'en secret, & qui blesseroient la pudeur, si elles étoient fai-

tes devant tout le monde. C'est à mon avis le seul véritable sens de ce symbole qu'Érasme a voulu rapporter à la magie contre toute sorte de raison : & ce qui le prouve, c'est que ce symbole est tiré du précepte d'Hésiode, qui deffendoit aux hommes de faire de l'eau de-bout en plein jour.

Μηδ' αὐτ' ἠλίοιο πετραμμένος ἐρθὸς ὀμχίν.

Il vouloit que l'on se baiffast comme faisoient les Egyptiens, selon la remarque d'Herodote, qui dit qu'en Egypte les femmes faisoient de l'eau debout, & les hommes assis. Il paroist mesme que c'étoit la coustume des Hébreux; car ils disoient *couvrir les pieds*, *pedes tegere*, pour dire, *vesicam & alvum exonerare*. Et c'est de là à mon avis, qu'on doit tirer l'explication de ce passage d'Isaïe 36. 12. *Ut comedant stercora sua, & bibant urinam pedum suorum, & qu'ils boivent l'urine de leurs pieds*; c'est à dire, l'urine qu'ils font en couvrant leurs pieds. Pythagore avoit tant de soin de la pudeur dans les nécessitez de la nature, que les historiens de sa

cxcvj S Y M B O L E S
vie remarquent, que jamais personne ne l'avoit vû en cet état, οὐδέ πώποτε ἐγώσθη οὔτε διαχωρῶν, *Nemo eum unquam vidit alvum exonerantem.* L'interprete Latin avoit traduit, *personne ne le vit jamais voyager.* Voila un miracle bien surprenant, que personne n'eust jamais vû voyager un homme qui avoit été en Italie, en Sicile, en Egypte, en Perse, & qui avoit passé la plus grande partie de sa vie en *perégrinations.*

X X X I I.

Πρὸς τὸν ἥλιον τετραμμεδύος μὴ λαλεῖ.

Ne parlez point à la face du Soleil: *'Ad Solem versus ne loquitor.* C'est pour dire, *qu'il ne faut pas découvrir les sentiments de son cœur en public, & devant tout le monde.*

X X X I I I.

Μὴ δεῖ καθεύδειν ἐν μεσημβρίᾳ.

Il ne faut pas dormir à midy: *In meridie ue dormito.*

Il n'y a point d'état plus malheu-

DE PYTHAGORE. cxcvij
reux, que celui de ne pas voir le Soleil quand il est le plus fort & dans son plus haut période. C'est de cet état déplorable que parle Isaïe, quand il dit *impegimus meridiē quasi in tenebris*. Pythagore tache de prévenir cet aveuglement par ce symbole, en disant, que lorsque la lumière est à son plus haut point, il n'est plus permis de dormir; c'est à dire, de demeurer dans les ténèbres, & de faire des œuvres de ténèbres.

X X X I V.

Στενωμάτων ἀνάσας συντέλασσε αὐ-
τά, καὶ τὸν τύπον σωσώρυνε.

Brouillez le lit dès que vous estes levé, & n'y laissez aucune marque de votre corps : *Surgens e lecto, stragula conturbato, vestigiumque corporis confundito.*

Plutarque dans le VIII. livre de ses propos de table, explique ce symbole de l'honnesteté, & de la pudeur, qui doivent estre inséparables de la couche nuptiale. C'est ainsi que dans les nuées d'Aristophane la Justice pour

louer la bonne discipline qui régnoit à Athènes dans ces premiers temps où elle étoit honorée & respectée, dit, que les jeunes gens étoient si bien élevez, qu'à l'école on n'en voyoit pas un seul qui eust osé commettre la moindre immodestie, ni découvrir le moins du monde ce que la modestie ordonne de cacher; & qu'ils étoient si scrupuleux sur tout ce qui regarde la pudeur, qu'en se levant de leur place, ils n'oublioient jamais d'égaliser, & d'unir l'endroit où ils étoient assis; afin qu'il ne restât sur le sable aucun vestige des parties du corps. D'autres l'expliquent simplement, comme si Pythagore disoit, *Faites votre lit dès que vous estes levé, afin que vous ne soyez pas tenté de vous y coucher pendant le jour; car le jour est destiné au travail, comme la nuit au repos.*

On pourroit croire aussi qu'il a voulu nous avertir, que quand nous sommes levez nous ne devons pas permettre que rien nous fasse souvenir de ce qui s'est passé la nuit; la nuit

DE PYTHAGORE. CXCIX
est passée, le jour est venu, il ne faut
donc plus penser aux ténèbres, mais
à la lumière.

X X X V.

Ω'δαις γηϊδαυ ποεὸς λύραν.

Ne chantez que sur la Lyre : *Car-*
minibus utendum ad Lyrām.

Nous avons vû dans la Vie de Pythagore, que ce Philosophe rejettoit les flustes, & autres instruments de musique, comme contraires aux mœurs, & qu'il ne retenoit que la Lyre; parce qu'en jouant de la Lyre on peut chanter les bienfaits des Dieux, & les vertus des grands hommes. Quand il dit donc, qu'il ne faut chanter que sur la Lyre, il veut inspirer à ses disciples, qu'ils doivent ne s'entretenir que de choses grandes & sérieuses; & ne faire le sujet de leurs discours, dans le temps mesme de leur recreation, que des loüanges des Dieux, & des éloges des Héros. D'ailleurs, comme rien ne fait tant sentir le défaut d'une voix peu juste, qu'un instrument bien d'accord; & le défaut d'un

instrument discord, qu'une voix fort juste; Pythagore a pû exhorter par là ses disciples à faire de leur vie un tout bien sage, bien uni, & dont aucun vice, aucune passion ne troublast & ne dérangerast l'harmonie.

XXXVI.

Τὰ πρῶματ' αἰεὶ σωδεδεμμένα ἔχειν.

Tenez vos paquets toujourns prests : *Stragula semper convoluta habeto.* C'est pour dire, qu'il faut estre préparé à tout ce que la fortune voudra ordonner de nous; & n'avoir rien qui nous retarde quand notre dernière heure sonne.

XXXVII.

Ἄνευ πρῶταγματος τῆ αὐτοκράτορος ἐν τῆς φρουρᾶς μὴ ἀναχωρεῖν.

Ne quittez point votre poste sans l'ordre de votre Général: *Injussu Imperatoris de statione & praesidio ne decedas.*

Les Payens n'ont pas plustost commencé à philosopher; c'est à dire, à se servir de leur raison, qu'ils ont connu l'injustice affreuse qu'il y avoit à se tuër foy-mesme. Nous ne nous

DE PYTHAGORE. ccj
sommes pas créés, c'est Dieu qui nous
a créés, & qui nous a mis dans cette
vie, comme dans un poste. Nous ne
devons donc jamais le quitter que par
l'ordre de celui qui nous y a mis. Phi-
lolaus, disciple de Pythagore, en avoit
fait une démonstration, dont on peut
voir l'abbregé dans le traité de Platon
de l'immortalité de l'ame, tom. II.
page 164. de la seconde édition.

XXXVIII.

Εν ὁδῷ μὴ κόττειν ξύλα.

Ne coupez point du bois dans le
chemin : *In via ne ligna cædite.*

Ce symbole renferme un précepte
bien important, & que les hommes
sont bien sujets à violer; c'est de ne
jamais convertir à son usage parti-
culier ce qui est pour la commodité
publique. Vous allez dans un che-
min, n'y coupez pas, n'y ébranchez
pas les arbres qui doivent servir,
& donner de l'ombre à ceux qui
passeront après vous. Vous habitez
une maison que doivent occuper ceux
qui rempliront après vous le même

employ, ne la dégradez point : En un mot, ne prenez que l'usage de ce dont vous n'avez pas la propriété.

Ce symbole peut encore avoir un autre sens qui n'est ni moins important, ni moins profond que le premier. Les Hébreux regardoient comme la dernière misère, & la dernière bassesse d'estre reduits à couper du bois, & à porter de l'eau : & c'étoit l'état où on reduisoit les prisonniers que l'on avoit faits à la guerre ; comme Josué fit aux Gabaonites qui l'avoient trompé, & auxquels il prononça cette terrible malediction : *Non deficiet de stirpe vestra ligna cædens, aquasque comportans.* Les Grecs avoient imité cela des Hébreux : Pythagore dit donc que dans le cours de cette vie nous ne devons pas nous rabaisser à des fonctions indignes de notre condition, & faire le métier des plus vils esclaves. Or tout ce qui ne répond pas à la noblesse de notre essence, nous ravale & nous avilit. C'est *couper du bois*, que d'avoir des pensées basses, & que d'estre l'esclave de ses passions.

Jos. ix. 23.

Je ne dois pas oublier qu'Amblique rapporte ce symbole un peu différemment, ἐν ὁδῷ μὴ χίε, *ne fendez, ne divisez point dans le chemin ; & qu'il en donne une explication bien différente. Il dit que la vérité est une, & que le mensonge est divers ; & que dans le cours de cette vie, il ne faut point diviser, c'est à dire, qu'il ne faut pas se séparer de la vérité, & faire un schisme qui est toujours une marque de fausseté.*

XXXIX.

Τὸ ἐφθὸν οὐκ ἐποπταῖν.

Ne rostissez point ce qui est boüilli.
Quod elixum est ne assato.

Comme je méditois sur le sens de ce symbole, j'en ay heureusement trouvé l'explication dans Athenée : voicy ses paroles ; *Quand les Athéniens sacrifient aux Saisons, ils font boüillir, & non pas rostir les viandes qu'ils offrent ; pour prier par là ces Déeses d'éloigner les chaleurs étouffantes, & la sécheresse, & de nourrir les fruits de la terre par des chaleurs modérées,*

Liv. xiv. 20.

& par des pluies favorables qui viennent dans le temps ; car cette coction douce & humide fait de très-grands biens. Elle n'emporte pas seulement la crudité, mais elle adoucit la dureté, & meurit toutes choses. D'ailleurs elle cuit & prépare l'aliment, & le rend plus doux & plus sain ; c'est pourquoy on a dit en proverbe, qu'il ne faut pas rostir ce qui est bouilli.

Athenée rapporte ce symbole de Pythagore, comme un proverbe qui étoit dans la bouche de tout le monde, & par lequel on vouloit faire entendre, que quand on avoit ce qui suffisoit pour la santé, il ne falloit pas chercher d'autre ragouft par delicatesse.

On peut donner aussi à ce symbole un sens plus relevé. Ce qui est bouilli peut estre regardé comme l'emblème de la bénignité & de la douceur ; & ce qui est rosti, comme l'emblème de la colére & de la fécheresse. Pythagore exhorte donc ses disciples à ne prendre jamais en mauvaise part ce qui est fait dans la sim-

DE PYTHAGORE. CCV
plicité & dans l'innocence, & à n'ai-
grir jamais les esprits.

X L.

Οξείαν μαχίραν ἀποσπερῆν.

Détournez de vous le glaive affilé :
Gladium acutum avertito. C'est pour
dire, qu'on ne doit avoir aucun com-
merce avec les médifants ; car le glai-
ve aigu a toujourn été l'emblème des
langues satyriques & médifantes, com-
me on le voit dans les Pseaumes de
David, qui dit, *Lingua eorum quasi
gladius acutus : & ailleurs, exacue-
runt quasi gladium linguas suas : Leur
langue est comme un glaive aigu : &
Ils ont aiguisé leur langue comme un
glaive.*

X L I.

Τὰ πίπτοντα ἀπὸ τῆς τραπέζης μὴ
ἀναρῆσθαι.

Ne ramassez point ce qui est tom-
bé de la table : *Quæ ceciderunt e men-
sa, ne tollito.*

Ce symbole, comme le XXIV. est
pour exhorter les hommes à la chari-

rité. La table étoit sacrée, & on ne pouvoit y remettre ce qui en étoit tombé, il étoit consacré aux Héros, c'est à dire aux Anges, & il falloit le laisser pour les pauvres. Ce qui tomboit de la table, étoit parmi les Grecs, comme parmi les Hebreux les épis qui avoient échappé à la main des moissonneurs, & qu'il n'étoit pas permis au maître de ramasser; car Dieu l'avoit deffendu. *Cum messueris segetem terræ tuæ non tondebis usque ad solum superficiem terræ, nec remanentes spicas colliges.*

X L I I.

Ἀπέχου καὶ σεαυτοῦ κωπαρισσίνης.

Abstenez-vous mesme du coffre de cyprés: *Ab arca cyparissina abstineto.*

Il semble que par ce symbole Pythagore ait voulu exhorter les hommes à ne faire pas tant de dépense pour les funérailles. Les riches se faisoient enterrer dans des cerceuil de cyprés, parce que le cyprés a la vertu de conserver les corps. Avant Pythagore, Solon avoit travaillé à modérer

la dépense des enterremens ; & après luy, Platon eut le mesme soin ; car on voit que dans le XII. livre des Loix il régle cette dépense à un très-bas pied, puisqu'il deffend que les plus riches employent plus de cinq mines, c'est à dire, plus de cinquante écus à leurs funérailles : & c'est ce que la loy des XII. tables avoit aussi réglé pour les Romains : *Rogum ascia ne polito.*

On pourroit croire aussi que ce Philosophe a voulu détourner ses disciples d'aller aux funérailles, & que c'est le mesme précepte que celuy que Dieu donne aux Nazaréens. *Omni tempore consecrationis suæ super mortuum non ingredietur.*

X L I I I.

Τοῖς μὲν οὐρανίοις θείσασθαι θύων, ἀρ-
πα δὲ τοῖς ἄενίοις.

Sacrifiez en nombre impair aux Dieux célestes ; & en nombre pair aux Dieux infernaux : *Cælestibus imparia sacrificato, inferis vero paria.*

Le nombre impair est le plus par-

ccvii] S Y M B O L E S
fait , & le symbole de la concorde ;
ne pouvant estre partagé , au lieu que
le nombre pair peut estre partagé , à
cause de l'égalité de ses parties ; c'est
pourquoy il est le symbole de la divi-
sion. De là vient que Dieu le Père
& créateur de toutes choses étoit dé-
signé dans la doctrine de Pythagore
par l'unité , & la matière par le deux.
De là il est aisé de conjecturer le sens
caché de ce symbole. Je croy donc
que Pythagore a voulu dire , qu'aux
Dieux infernaux , comme étant plus
corporels , & plus terrestres , on pou-
voit offrir des sacrifices matériels qui
peuvent estre partages , & qui par cet-
te raison sont désignez par le nombre
pair , & qu'aux Dieux célestes il ne
faut offrir que ce qui est indivisible ;
l'ame , ou l'esprit désigné par le nom-
bre impair , comme l'estre dont il tire
son origine.

X L I V.

*Μὴ σπένδειν θεοῖς ἐξ ἀμπέλων ἀτμί-
των.*

N'offrez point aux Dieux du vin

DE PYTHAGORE. CCIX
de vigne non taillée: *Ex imputatis vi-*
tibus ne Diis libato.

Le traducteur Latin de Plutarque, & après luy Amiot, ont crû que par ce symbole Pythagore tendoit à détourner les hommes d'offrir aux Dieux des sacrifices sanglants, & se font imaginer que ce Philosophe avoit appelé le sang, *du vin de vigne non taillée*: mais cela n'est fondé que sur un texte corrompu, comme je l'ay établi dans mes remarques sur la vie de Numa. Cette figure seroit bien outrée, & bien violente. Il faut donc s'en tenir à l'explication que Plutarque a donnée à ce symbole, en disant que ce Philosophe a voulu recommander l'agriculture comme une grande partie de la piété, en exhortant à n'offrir aux Dieux rien de sauvage, & qui ne vint d'une terre renduë douce & humaine par la culture.

X L V.

Ἀπερ ἀλφίτων μὴ θύειν.

Ne sacrifiez point sans farine: *Ne sine farina sacrificato.*

Les Grecs, avant que d'égorger les victimes, répandoient sur leur teste de la farine d'orge, ou de l'orge avec du sel; ce qu'ils appelloient *ουλόγιστος*, Homère, *ούλόγιστος πεβάλοντο*. On a donc crû que Pythagore recommandoit par ce symbole de n'offrir jamais de victime sans cet orge sacré. Mais j'ose dire que ce n'est pas le sens de ce précepte; le but de Pythagore est, de recommander l'agriculture comme dans le symbole précédent, & en mesme temps il veut détourner les hommes des sacrifices sanglans, & leur apprendre, à n'offrir aux Dieux que des gâteaux, ou, s'ils veulent offrir des victimes, à substituer à la place des victimes vivantes, des figures de ces mesmes victimes faites avec de la paste; comme il l'avoit pratiqué en immolant un bœuf fait de farine, selon la coustume qu'il avoit apprise en Egypte, & dont j'ay parlé dans la Vie de ce Philosophe.

X L V I.

Αυτοπόδητος θύε καὶ προσκύνει.

Adorez , & sacrifiez nuds pieds :
Nudis pedibus adorato atque sacrificato.

Pythagore avoit pû apprendre en Egypte l'histoire de Moÿse , à qui Dieu dit du milieu du buisson ardent, *Solve calceamentum de pedibus tuis : locus enim in quo stas terra sancta est : Otez les souliers de vos pieds , car le lieu où vous estes est une terre sainte.* Mais ce Philosophe n'avoit pas pris cet ordre à la lettre : il se contentoit de luy donner un sens figuré : & par ce symbole il exhortoit les hommes à faire leurs prières & leurs sacrifices avec humilité & simplicité.

X L V I I.

Προσκύνειν περιεφόδιος.

Tournez tout autour de vous en adorant : *Circumactus adora.*

Par ce tournoyement , dit Plutarque dans la vie de Numa , on veut que Pythagore ait eu dessein d'imiter

le mouvement du monde ; mais je croirois plustost que ce précepte est fondé sur ce que les temples regardant l'Orient , ceux qui y entroient tcurnoient le dos au soleil ; & par consequent étoient obligez , pour se tourner de son costé , de faire un demi tour à droite ; & pour se remettre ensuite en présence du Dieu , ils achevoient le tour en faisant leur prière. A moins que ce changement de situation ne signifie quelque chose d'approchant des roües Egyptiennes , & que ce ne soit pour faire entendre qu'il n'y a rien de stable ni de permanent dans ce monde , & que de quelque manière que Dieu tourne & remuë notre vie , il faut luy en rendre graces , & en estre contents.

J'ay expliqué ces roües Egyptiennes dans mes remarques sur cette Vie de Numa , & j'ay fait voir que Plutarque n'a pas touché la véritable raison de ce tournoyement que Pythagore ordonne. Il vouloit par là , que l'on adorast l'immensité de Dieu qui remplit l'univers.

καθήμεναι προσκυνήσουντα.

Adorez assis : *Adoraturus sedeto.*

Plutarque a lû autrement ce symbole, καθήμεναι προσκυνήσουντας, *asseyez-vous après avoir adoré.* Et il dit que c'étoit pour l'heureux présage que les Dieux avoient exaucé les prières. Mais il en donne une meilleure raison dans la suite, en disant, que c'étoit pour nous accoustumer à ne nous adresser jamais aux Dieux quand nous sommes accablez d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la haste, & qu'en passant ; mais lorsque nous en avons le loisir, & que nous pouvons y employer tout le temps nécessaire, sans aucune précipitation. Il me paroist que la leçon de Plutarque n'est pas la bonne, & que Pythagore avoit écrit, καθήμεναι προσκυνήσουντα ; *adorez assis, ou asseyez-vous pour adorer, c'est à dire, adorez tranquillement & sans impatience, avec tout le loisir que demande une si sainte action.* J'ajousteray à cela une petite

remarque qui n'est pas inutile. C'est que du temps d'Homère & de Pythagore, on ne sçavoit ce que c'étoit que d'adorer à genoux; on adoroit ou debout, ou assis.

XLIX.

Παρά θυσίαν μὴ ὄνυχ' ἔου.

Ne vous faites pas les ongles pendant le sacrifice : *Ad sacrificia unguis ne præcidito.*

Hésiode avoit dit plus obscurément & plus énigmatiquement,

Μηδ' ἀπὸ πεντάζοιο θεῶν ἐνὶ δαίτῃ θάλασσι,

Αὔρον ἀπὸ χλωροῦ πᾶμμεν ἀΐθωνι σδήρω.

Pendant le festin des Dieux, c'est à dire, pendant le sacrifice, ne retranchez point avec le fer de la partie qui a cinq rameaux, c'est à dire, de la main qui a cinq doigts, le sec du vert, c'est à dire, le superflu des ongles, præsegmina unguium; car ce qu'on coupe des ongles est sec, & le reste est vert, c'est le vif. Mais d'un précepte de superstition, Pythagore en fait un précepte de morale. Le sens de ce symbole est clair; car, c'est pour dire,

que pendant qu'on est dans le temple il faut ne penser qu'à Dieu, se tenir dans le respect, & rejeter toutes les pensées basses & indignes de la sainteté du lieu, & de la religion. Iamblique en donne pourtant une autre explication qui me paroît très-fondée. Il dit que Pythagore a voulu enseigner par là, que quand on fait un sacrifice, il faut y appeler ses parents les plus éloignez, ceux dont on pourroit le plus se passer, & qui sont dans la condition la plus basse & la plus méprisable; car cet acte de religion doit bannir toute pensée d'orgueil, & réunir les familles. On sçait que les sacrifices étoient toujours suivis d'un festin auquel on prioit les parents & les amis.

L.

Ὅταν βροντᾷ, γινῶ δίζην.

Quand il tonne, touchez la terre :
Cùm tonat terram tangito.

Le tonnerre qui gronde sur nos testes a toujours été pris pour les signes de la colère de Dieu. Pythago-

re a donc voulu dire par ce symbole, que quand Dieu donne des marques de sa colere, nous devons tascher de le desarmer par notre humilité.

L I.

Παρά λύχνον μὴ ἐποπτείζου.

Ne vous regardez point au miroir, à la clarté du flambeau : *Ad lucernam faciem in speculo ne contemplator.*

Le Miroir est ordinairement trompeur, & il trompe encore davantage quand on le consulte aux flambeaux; car cette fausse lumière favorise ses mensonges, les augmente, & sert à les cacher. Pythagore veut donc nous avertir par là, de ne pas contribuer nous-mêmes à nous tromper, en nous regardant dans des objets qui nous fardent, & qui nous déguisent; & il nous ordonne de nous regarder dans la véritable lumière, qui est la seule où nous puissions nous voir tels que nous sommes véritablement.

Ou peut aussi rapporter ce symbole à la Philosophie, & Iamblique l'a fait; mais son explication est plus obscure.

DE PYTHAGORE. ccxvij
scure que le texte. J'espère qu'on en-
tendra mieux celle-cy. Le miroir est
icy la simple apparence des choses de
la nature; car le miroir ne represente
que la superficie des objets, & le
flambeau est l'opinion, l'imagination.
Si nous jugeons donc des véritez na-
turelles sur les premières apparences,
& que nous ne les regardions qu'à la
lumière de nos opinions, lumière qui
est toûjours très-infidelle, nous ne
pouvons que nous tromper. Il faut
donc les regarder dans la véritable lu-
mière, qui est Dieu; car la connois-
sance de la nature est une suite &
une dépendance de la connoissance
de Dieu; & c'étoit la doctrine de Py-
thagore, comme nous le voyons dans
les Vers dorez, L. & LI. & dans les
commentaires d'Hierocles; & c'est à
quoy se rapporte le symbole suivant.

L I I.

Ev, No.

Un, deux: *Unum, duo.*

Par l'unité, Pythagore designoit
Dieu créateur de toutes choses, & par

k

le deux, la nature; comme je l'ay expliqué dans la vie de ce Philosophe. Ce symbole signifie la mesme chose que le précédent, qu'il faut connoître Dieu avant toutes choses, & ensuite la matière; car comme on ne scauroit connoître la nature du deux, si l'on ne connoist auparavant celle de l'un qui l'a créé, de mesme on ne peut connoître ce monde visible, si l'on ne connoissoit Dieu.

L I I I.

Προπύμα τὸ χθῆμα, καὶ βῆμα καὶ τριβόλον.

Honore les marques de la dignité, le Throne, & le Ternaire: *Honorato in primis habitum, Tribunal, & Tribolum.*

Iamblique me paroist s'éloigner beaucoup du véritable sens de ce symbole, quand il dit que Pythagore veut insinuer qu'on doit préférer la secte Italique à la secte Ionique, parce que la doctrine de l'Italique est toute incorporelle, au lieu que celle de l'Ionique est attachée aux corps.

Lilius Giraldus, & d'autres ont crû qu'icy par le Ternaire, Pythagore a voulu marquer la sainte Trinité, dont ils prétendent que le mystère n'étoit pas inconnu à ce Philosophe, non plus qu'à Platon qui semble en avoir parlé dans sa seconde & dans sa sixième lettre : mais je suis persuadé qu'ils se trompent. Jamais Pythagore n'a eu la moindre idée de la Trinité, & non seulement il n'a pas entrevû ce mystère, mais encore le système de sa doctrine y paroist entièrement opposé; & c'est de ce système qu'on doit tirer l'explication de ce ternaire, telle que je vais la donner. Nous avons vû qu'il a établi trois genres de substances raisonnables, les Dieux immortels, les Héros c'est à dire les Anges, & les hommes morts dans la pratique de la vertu, & que la grace divine a éleyez à la gloire, c'est à dire les Saints. Et voila ce qu'il entend icy par le ternaire dans lequel il veut que nous renfermions notre vénération & notre culte, en nous deffendant d'honorer aucune nature inférieure à ces trois là,

comme nous l'avons vû dans Hierocles. J'espère qu'on trouvera que c'est le véritable sens de ce symbole; le reste est aisé. Par le Throsne, Pythagore marque les Rois & les Princes, & par les marques de la dignité, il designe tous ceux à qui ces Princes font part de leur autorité. Il veut donc que nous honorions les Rois & les Magistrats, en un mot tous ceux que Dieu a mis au dessus de nous, pour nous gouverner & pour nous conduire.

L I V.

Ανέμων πνεόντων τὴν ἠχὰς ἀεθου-
νεί.

Quand les vents soufflent, adore l'écho : *Flantibus ventis, echo adora.*

J'avouë que je n'entends point l'explication qu'amblique a donnée à ce symbole, en disant, *qu'il faut aimer & honorer la ressemblance, l'image des essences & des puissances divines.*

Lilius Giraldus a plus approché de la vérité, quand il a dit que les vents designent icy, *les revoltes, les séditions, les guerres, & que l'écho est*

l'emblème des lieux deserts, & que Pythagore, par ce symbole, a voulu exhorter ses disciples à quitter les villes où ils verroient des guerres & des séditions, & à se retirer dans des lieux plus tranquilles, dans des forests, & dans des deserts, où est la retraite d'écho : comme dit Ovide,

Inde latet sylvis, nulloque in monte videtur,

Omnibus auditur.

L V.

Μὴ ἐσθίειν ἀπὸ σίφου.

Ne mangez pas sur le char : *Ex turru ne comedito.*

C'est ainsi que l'on a traduit ce symbole : Le char marque les voyages & l'action ; car il seroit & à voyager, & à combattre. Pythagore veut donc nous avertir par ce symbole, qu'il n'est pas temps de manger quand il faut agir ; ou bien que dans cette vie, qui est un véritable voyage, il ne faut pas s'imaginer qu'on n'y soit que pour manger & boire, & pour ne penser qu'à ce qui regarde le corps. Voilà

l'explication qu'on a donnée à ce symbole ; je n'en suis pas trop content, & jusqu'à ce qu'on trouve mieux, voicy ma conjecture. Le mot Grec *δῆρος*, ne signifie pas seulement un char, mais un siège, une chaise, *sellam*. Quand Pythagore deffend donc de manger de son siège, il deffend de manger assis, c'est à dire sans travailler.

L V I.

Εἰς ὑπόδησιν τὸν δεξιὸν πόδα πῶρ-
ξε, εἰς δὲ ποδὸν ἄριστερον τὸν εὐώνυ-
μον.

Chaussez le pied droit le prémier, & lavez le prémier le pied gauche : *Dextrum pedem primum calceato, sinistrum vero primum lavato*. La chausure marque les fonctions de la vie active ; & le bain marque les délices, d'une vie oyseuse & molle.

Pythagore veut donc exhorter ses disciples par ce symbole, à avoir plus d'empressement pour la vie active, que pour la mollesse & la volupté.

LVII.

Ἐκέφαλον μὴ ἔδτε.

Ne mangez pas la cervelle : *Cerebrum ne edito*. C'est pour dire, n'accablez point votre esprit d'un travail excessif qui l'abatte, & qui l'épuise : donnez-luy du relache,

— *Nec æternis minorem
Consiliis animum fatiga.*

LVIII.

Φοίνικα μὴ φυτεύειν.

Ne plantez pas le palmier : *Palmam ne plantato*.

J'ay lû ce symbole de Pythagore, mais je n'en ay trouvé nulle part l'explication : il faut donc la deviner. Le palmier est très-utile & très-secourable dans le pays où il vient naturellement. Plutarque témoigne que les Babyloniens comptoient trois cens soixante utilitez qu'ils tiroient de cet arbre ; mais transplanté il n'est bon a rien, & ne porte qu'un fruit sauvage qu'on ne sçauroit manger. Quand Pythagore dit donc,

qu'il ne faut pas planter le palmier, il veut dire qu'il ne faut rien faire qui ne soit bon & utile. On peut donner aussi à ce symbole un autre sens qui ne me paroît pas moins bon. Les anciens ont écrit, que le bourgeon que les Grecs appellent la ceruelle du Palmier, est très-doux à manger, mais qu'il cause de grands maux de teste; Xenophon rapporte mesme dans le second livre de l'expédition de Cyrus, que les Grecs de l'armée de Clearque se trouvèrent mal d'en avoir mangé. Pythagore veut donc nous avertir par ce symbole, qu'il faut fuir tout ce qui est doux & agréable sur l'heure, & qui dans la suite cause des peines & des chagrins.

L I X.

Σπορδαὶς ποιεῖσθαι τῶν θεῶν κατὰ τὴν αὐρῶν.

Faites les libations aux Dieux par l'oreille : *Libamina Diis facito per auriculam.*

Philostate rapporte ce symbole, dans la vie d'Apollonius, & il dit

qu'Apollonius parlant un jour des libations devant un jeune homme, & ayant dit, qu'il y avoit une liqueur qu'il falloit sacrifier aux oreilles, & en faire les libations par les oreilles; le jeune homme se prit à rire, parce qu'il n'est pas possible de boire par les oreilles. Ce jeune homme prenoit à la lettre un symbole qu'il devoit expliquer figurément. Pythagore, & après luy son disciple Apollonius, vouloient dire qu'il falloit accompagner de Musique les libations, & honorer les Dieux en chantant des hymnes & des cantiques, qui sont les plus agréables libations qu'on puisse leur faire. Pythagore avoit appris en Egypte, que les Juifs employoient les voix & les instrumens pour chanter les loüanges de Dieu. *Psalterium jucundum* Pf. 151. 2. *cum cythara.* Homère a connu cette vérité, que la musique est agréable à Dieu; car il feint qu'aux festins des Dieux, Apollon jouë de la Lyre, & que les Muses chantent d'une voix pleine de charmes.

Voicy encore quelques symboles qu'on prétend avoir été recueillis par Plutarque. Je les ay cherchez inutilement dans ses ouvrages ; je ne laisse pas de les rapporter , mais sans le texte Grec que je n'ay pas vû.

L X.

Ne mangez pas la sèche : *Sepiam ne edito.*

Dans le traité, quels animaux sont les plus aridez.

Plutarque nous apprend une propriété singulière de la sèche , qui nous servira à expliquer ce symbole. Il dit que quand elle est prise dant un filet, elle jette une liqueur qu'elle a sous le cou, & qui est noire comme de l'encre; & qu'ainsi noircissant la mer qui est tout autour d'elle, & se couvrant comme d'un nuage obscur, elle se dérobe aux yeux de celuy qui l'a prise.

Pythagore a donc voulu dire, *n'entreprenex point des affaires obscures & difficiles, qui vous échaperont quand vous croirez les tenir.* Ou plustost il a voulu nous avertir de n'avoir aucun

DE PYTHAGORE. CCXXVIIJ
commerce avec des gens dissimulez &
faux, car ils nous manqueront au be-
soin, & se derobent à nous en broüil-
lant tout par leur fausseté & par leur
noirceur pour se tirer d'affaires.

L X I.

Ne vous arrestez point sur les con-
fins: *In limine non consistendum.* C'est
pour dire, ne demeurez point dans
un état équivoque & douteux, prenez
votre parti.

L X II.

Cédez à un troupeau qui passe:
Progredienti gregi e via cedendum.
C'est pour dire, qu'il ne faut pas s'op-
poser à la multitude.

L X III.

Fuyez la belette: *Mustelam evita.* Dans le traité
d'Isis & d'Osiris.
C'est pour dire, fuyez les rapporteurs;
car, comme dit Plutarque, on pré-
tend que la belette fait ses petits par la
bouche, & que par cette raison elle est
l'emblème de la parole qui procède
de la bouche. Plutarque dit, on pré-

tend, parce qu'il sçavoit bien que cela étoit contesté, & qu'Aristote mesme a fait voir que la belette fait ses petits comme les autres animaux, & que cette fable n'est fondée que sur ce que la belette transporte souvent ses petits d'un lieu à un autre avec sa bouche.

L X I V.

Refusez les armes que vous présente une femme : *Arma à muliere sumministrata rejice*. La femme, à cause de la foiblesse de son sexe, est l'emblème de la colére & de la vengeance ; car ces passions viennent de foiblesse.

Pythagore a donc voulu dire, qu'il faut rejeter toutes les inspirations que donne l'esprit de vengeance. Peut-estre aussi qu'il a voulu enseigner, qu'il ne faut jamais entrer dans les ressentimens des femmes, & se livrer aux fureurs qu'elles veulent inspirer. Mille exemples ont fait voir les maux qui en arrivent.

L X V.

Ne tuez point le serpent qui est tombé dans votre cour : *Colubrum intra aedes collapsum ne perimito.* C'est pour dire, ne faites point de mal à votre ennemi quand il est devenu votre suppliant & votre hôte.

Le serpent signifie toujours un ennemi, parce qu'en effet c'est l'ennemi de l'homme depuis la malediction prononcée contre luy. *Genes. 3. 15.*

L X V I.

C'est un crime de jeter des pierres aux fontaines : *Lapidem in fontem jacere scelus.* C'est pour dire, que c'est un grand péché de tourmenter & de persecuter les gens de bien, & ceux qui servent utilement le public.

Hesiodé avoit dit avant Pythagore, *μηδ' ἐπὶ κρημάτων οὐπέειν*, neque super fontes meito. Pour dire, ne corrompez point, & ne rendez pas inutile le bien que les autres font, & ne vous moquez pas de vos bienfaicteurs. Salomon a comparé de mesme les gens de

bien aux fontaines, quand il dit que c'est une fontaine troublée avec le pied, & une source gâtée & perdue, que le juste qui tombe devant l'impie. *Proverb. 25. 26.* *Fons turbatus pede, & vena corrupta, justus cadens coram impio.*

L X V I I.

Ne mangez pas de la main gauche: *Sinistra cibum ne sumito.* C'est pour dire, ne vivez que d'un gain juste & légitime, & ne vous nourrissez point de rapines & de vols, mais de votre travail; car la main gauche a toujours été la main suspecte de larcin; c'est pourquoy Catulle écrit à Asinius, qui luy avoit volé son mouchoir,

*Marucine Asini manu sinistra
Non belle uteris in joco atque vino:
Tollis lintea negligentiorum.*

L X V I I I.

C'est un crime horrible d'oster la sueur avec le fer: *Sudorem ferro abstergere tetrum facinus.* C'est pour dire, que c'est une action très-criminelle d'oster à quelqu'un par la force & par la

DE PYTHAGORE. CCXXXj
violence le bien qu'il a gagné par son
travail, & à la sueur de son front; car la
sueur se prend ordinairement pour ce
que l'on gagne par son travail, à cause
de la malédiction prononcée après le
péché du premier homme: *In sudore
vultus tui vesceris.* Ce symbole de Py-
thagore dit la mesme chose que cette
sentence de l'Ecclesiastique, 34. 26.
*Qui aufert in sudore panem, quasi qui
occidit proximum suum: Celuy qui
oste le pain gagné à la sueur du
front, est comme celuy qui tuë son pro-
chain.*

L X I X.

N'appliquez pas le fer sur les tra-
ces de l'homme: *Hominis vestigia fer-
ro ne configito.* C'est pour dire, ne dé-
chirez point la mémoire de ceux qui sont
morts. Car ce symbole n'a aucun rap-
port au prétendu sortilege que l'on pra-
tique aujourd'huy, & par lequel on pré-
tend arrester un homme, un cheval, en
fichant un clou sur une des traces de ses
pas. Ce sortilege est une chimère de ces
derniers temps, & inconnuë à toute
l'antiquité.

L X X.

Ne dormez point sur le tombeau :
In sepulcro ne dormito. C'est pour dire, que les biens que vos pères vous ont laissés, ne servent pas à vous faire vivre dans l'oïveté, & dans la mollesse. Et je suis persuadé que Pythagore avoit tiré ce symbole de ce précepte d'Hésiode, qui deffend de s'asseoir sur les tombeaux.

Μηδ' ἐπ' ἀκνυθῶσιν καθίζειν.

L X X I.

Ne mettez pas au feu le fagot entier : *Integrum fasciculum in ignem ne mittito.* Pour dire, vivez d'économie, & ne mangez pas tout votre bien à la fois.

L X X I I.

Ne fautez pas du char à pieds joints : *De rheda junctis pedibus ne exilito.* C'est pour dire, ne faites rien à l'étourdie, & ne changez pas d'état témérairement, & tout d'un coup.

LXXIII.

Ne menacez point les astres : *In astrum ne digitum intendito.* C'est pour dire, ne vous emportez point contre ceux qui sont au dessus de vous, & contre ceux qui ne travaillent qu'à vous éclairer dans vos ténèbres.

LXXIV.

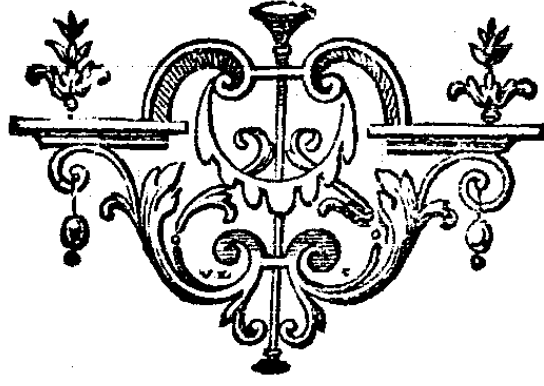
N'appliquez point la chandelle contre la muraille : *Candelam ad parietem ne applicato.* C'est pour dire, ne vous opiniastrez point à vouloir éclairer des gens grossiers ; car ils résistent à vos lumières comme une muraille rejette & repousse les rayons du Soleil.

LXXV.

N'écrivez point sur la neige : *In nive ne scribito.* C'est pour dire, ne confiez pas vos préceptes à des naturels mols, & efféminez ; car la moindre chaleur, c'est à dire la moindre perfection les fond, & vos préceptes s'évanoüissent.

CCXXXIV SYMBOLES DE P Y T H.

Les Grecs ont dit dans le mesme sens, *écrire sur l'eau*, pour dire prendre une peine inutile, donner des préceptes à des naturels mols qui ne sçau- roient les retenir, & où ils s'effacent incontinent.





L A V I E
D'HIEROCLES.

IL n'est rien de plus naturel quand on lit un ouvrage, que d'en vouloir connoître l'Auteur; & plus l'ouvrage est beau & utile, plus on est curieux de sçavoir à qui on doit le plaisir & le profit qu'on tire de cette lecture. C'est ce qui m'a porté à rechercher qui étoit l'Hieroclés auteur de ces excellents commentaires sur les vers de Pythagore; car ce n'est pas le connoître que de sçavoir seulement son nom, qui luy a été commun avec plusieurs autres: & je voy mesme que les plus sçavants ne sont pas d'accord sur ce point.

L'antiquité nous fournit plusieurs hommes célèbres qui ont porté le nom d'Hieroclés. Le premier, c'est Hieroclés frère de Meneclés, natif de la ville d'Alabande dans la Carie. Ces

deux frères avoient acquis beaucoup de reputation par leur éloquence. Ciceron, qui les avoit vûs & entendus, en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages, & voicy le jugement qu'il en porte dans son Orateur à Brutus : *Tertium est in quo fuerunt fratres illi, Asiaticorum Rhetorum principes, Hierocles & Meneclès minime mea sententia contemnendi. Etsi enim à forma veritatis, & ab Atticorum regula absunt, tamen hoc vitium compensant, vel facilitate vel copia. La troisième sorte est celle dans laquelle ont travaillé les deux frères, les premiers des Orateurs Asiaticques, Hieroclès & Meneclès, qui à mon avis ne sont nullement à mépriser ; car, quoyqu'ils s'éloignent du caractère de la vérité, & de la règle Attique, ils reparent ce defaut par la facilité de leur composition, & par leur abondance. Ce caractère de composition tel qu'il est marqué dans ce passage suffit pour faire voir que l'Hieroclès de Ciceron n'est pas celuy qui a travaillé sur ces Vers de Pythagore ; car sa manière*

D'HIEROCLES. CCXXXVIJ
d'écrire ne tient nullement de l'Asiatique, tout y est ferré & concis. D'ailleurs il étoit Orateur & non pas Philosophe.

Le second étoit Hiérocles cité par Stephanus, comme un grand voyageur qui avoit fait des relations de tout ce qu'il avoit vû de plus extraordinaire & de plus remarquable. Par exemple, il parle d'une nation d'Hyperboréens appelée les Tarcynéens, chés laquelle des Gryphons gardent les mines d'or. Il dit, que rien ne mérite davantage d'estre vû que les Brachmanes, nation adonnée à la Philosophie, & consacrée particulièrement au Soleil, qui ne mangent nulle sorte de viande, qui vivent toûjours à l'air, qui respectent sur tout & cultivent la vérité, & qui ne portent que des robes faites d'un lin qu'ils tirent des rochers; car ajouste-t-il, ils prennent certains petits filaments qui viennent sur les rochers, les filent, & en font des habits, qui ne brulent point au feu, & qu'ils ne mettent point à la lessive pour les laver; mais quand ils

Ses relations
sont citées
sous le nom
de Phil. Sto-
res. *Hiérocles*
in Philistori-
cis.

sont sales , ils les jettent au milieu d'une flamme vive, & ils deviennent blancs & transparents. Il parle du lin appellé *asbeste*, & qu'on trouve encore aujourd'huy dans les Pyrenées tel qu'il le décrit. Cet Hieroclés vivoit quelque temps après le siècle de Strabon , c'est à dire après Tibère.

Le troisiéme est un Philosophe Stoïcien dont il est parlé dans Aulugelle, qui dit, que toutes les fois que le Philosophe Taurus entendoit parler d'Epicure, il avoit d'abord dans labouche, ces mots d'Hieroclés , homme grave & saint, * *Que la volupté soit la fin de l'homme, dogme de courtisane. Que la providence ne soit rien, autre dogme de courtisane.* Par ces mots, ce sage Stoïcien se munissoit comme d'un contrepoison contre les deux maximes qui faisoient le fondement de la Philosophie d'Epicure, & qui étoient très-pernicieuses dans le sens que les Epicuriens relachez leur donnoient.

* Ἡδονὴ τέλος, πόρνης δόγμα. οὐκ ἔστι πρόνοια οὐδέν, πόρνης δόγμα. Comme a corrigé le sçavant Anglois Jean Pearton.

Cet Hieroclés est donc plus ancien que Taurus, & par conséquent il vivoit au plus tard sous l'Empereur Adrien. Ni le voyageur, ni le Philosophe ne peuvent estre auteurs de ces commentaires sur les Vers dorez. Un ouvrage si grave & si sublime n'est pas l'ouvrage d'un voyageur; & notre Hieroclés étoit Pythagoricien, & non pas Stoïcien. D'ailleurs il est certain que ces commentaires ne sont pas du second siècle

On trouve un autre Hieroclés qui étoit Jurisconsulte, & dont on a cité un traité des maladies, & de leur cure, qu'il avoit dédié à Bassus Philosophe de Corinthe.

Il y en a encore un cinquième qui étoit Grammairien, & dont on a la notice de l'Empire de Constantinople. Ni le Grammairien, ni le Jurisconsulte ne sont notre Hieroclés.

Mais voicy certainement où il faut le chercher. Sous l'empire de Diocletien il y avoit un Hierocles de Bithynie qui exerçoit à Nicomedie l'office de Juge, & à qui l'Empereur

donna le gouvernement d'Alexandrie pour le recompenser des maux qu'il faisoit aux Chrétiens. Il ne se contenta pas de les persecuter avec la dernière fureur, il écrivit encore contre eux deux livres qu'il appella *Philalethes*, c'est à dire, *amis de la vérité*, où il s'efforçoit de prouver la fausseté de l'Écriture sainte par mille prétendues contradictions qu'il croyoit y apercevoir, & où il égaloit ou préféroit mesme à Jesus-Christ, Apollonius de Tyane.

Peu de temps après on trouve un Hieroclés natif d'Hillarime, ville de Carie, & qui après avoir fait quelque temps le métier d'Athlete, quitta le Gymnase pour s'appliquer à la Philosophie, *Απο ἀθλησέων ἐπὶ φιλοσοφίαν ἀχθεῖς*, *qui des combats du Gymnase passa tout d'un coup à la Philosophie*, dit Stephanus.

Jusqu'icy ces deux Hieroclés ont été confondus. Vossius prétend que le Gouverneur d'Alexandrie est le mesme que l'Athlete, & je voy que Jean Pearson, un des plus scavants
hommes

hommes que l'Angleterre ait portez, ne s'éloigne pas de ce sentiment, à condition qu'on luy permette d'expliquer autrement le passage de Stephanus, que je viens de rapporter. Il veut que le mot Grec, ἀθλήσεις, qu'on a expliqué, *les combats du Gymnase*, signifie, les combats que les Chrétiens ont eu à soutenir contre les Payens, & les persecutions qu'ils ont souffertes: & pour le prouver il cite un passage d'Eusebe qui parle des combats des glorieux Martyrs, *σοφρεπῶν μαρτύρων ἀθλήσεις*. Mais ce scavant Anglois ne s'est pas apperceu qu'*ἀθλήσεις* peut bien estre dit en ce sens, par rapport à ceux qui souffrent, & nullement par rapport à ceux qui font souffrir. Par exemple, on dira, *ce Martyr, au sortir de ses glorieux combats, fut couronné*; car c'est le Martyr qui combat. Mais on ne dira pas du Juge qui préside à ces exécutions impies, *qu'au sortir de ses combats il alla se reposer*; car le Juge ne combat point.

Ce suffrage de Pearson pour le sentiment de Vossius, n'étant donc ap-

puyé que sur une explication si peu fondée, ne doit estre d'aucune autorité. Mais voicy d'autres raisons qui combattent ce sentiment de Vossius, & qui font voir qu'il n'a examiné d'assez près ni les temps, ni les caractères différents de ces deux Hierocles.

Le métier d'Athlète, & celuy de Juge ne sont pas plus différents que ces deux Hierocles sont différens, & par le cœur & par l'esprit.

Dans le Juge, les anciens n'ont trouvé que cruauté, qu'animosité, qu'injustice.

Dans le Philosophe, nous ne découvrons qu'équité, que droiture, qu'humanité.

Dans le Juge, on a trouvé un esprit médiocre, un jugement peu juste & peu exercé, une critique froide, & un fonds inépuisable d'impudence & de mauvaise foy. Il ne faut que lire ce qu'Eusebe nous en a conservé; cela est pitoyable, nulle raison, nul jugement, nul esprit.

Et dans le Philosophe, nous remarquons un esprit très-éclairé & très-

D'HIEROCLES ccxliij
profond, une raison saine, un jugement exquis, beaucoup de pénétration & de sagesse, & une grande amour pour la vérité.

Il ne paroist pas possible que les livres d'Hierocles contre la Religion Chrétienne, & ces commentaires sur les Vers dorez de Pythagore, soient l'ouvrage du mesme auteur. Dans les premiers tout étoit frivole, il n'y avoit rien de nouveau ni de singulier; la pluspart mesme des objections étoient des objections pillées souvent mot à mot de Celse & de Porphyre, déjà refutées cent fois, ou méprisées; &, ce qui est très-remarquable, souvent contraires aux maximes du Philosophe.

Au lieu que dans ces derniers, si on en excepte quelques opinions que ce Philosophe avoit receuës de son maistre avec trop de simplicité, il n'y a rien que de solide. Nulle part des veuës plus grandes & plus sublimes sur la nature de Dieu, & sur les devoirs de l'homme; & nulle part des principes plus saints & plus confor-

mes aux vérités de la Religion Chrétienne. Cet ouvrage est comparable à tout ce qu'ont écrit les plus grands Philosophes de l'antiquité. Il paroît qu'il avoit lû les saintes Ecritures ; mais bien loin de jeter des pierres contre cette fontaine divine, on voit clairement qu'il y avoit puisé, & qu'il s'étoit heureusement servi de cette source de lumière pour éclaircir beaucoup de points de la theologie des Payens ; pour l'enrichir mesme, & pour la dégager de beaucoup d'erreurs grossières que la lumière naturelle ne pouvoit seule dissiper.

On dira peut-estre que ces conjectures ne sont pas assez fortes pour obliger à faire deux auteurs d'un seul ; & qu'il est très-possible & très-vraysemblable qu'un homme qui a témoigné beaucoup de force & beaucoup d'esprit dans les traitez de Philosophie, tombe, & se démente quand il entreprend de combattre la vérité, & de faire triompher le mensonge. Porphyre luy-mesme, qui avoit fait de si beaux ouvrages, que nous lisons en-

D'HIEROCLES. ccxlv
core avec plaisir, n'est plus le mesme &
ne temoigne plus le mesme jugement
& la mesme solidité dans les livres qu'il
avoit composez contre la Religion
Chrétienne. Que peut faire le plus
grand génie, quand il combat contre
Dieu! Cela est certain; mais Porphyre
n'est point si différent de luy-mesme
dans ces derniers ouvrages, que le seroit
l'auteur de ces commentaires, s'il avoit
fait les livres contre les Chrétiens.

Voicy encore une raison qui me
paroist assez forte. On sçait qu'Apol-
lonius de Tyane, cet insigne impos-
teur qu'Hierocles, auteur des livres
contre les Chrétiens, avoit la folie
d'égalier & de préférer mesme à Jesus-
Christ, privoit l'homme de son libre
arbitre, & soustenoit que tout étoit
gouverné par les loix de la destinée que
rien ne pouvoit changet. Eusebe em-
ploye un chapitre à combattre cette
fausse doctrine dans le traité qu'il a fait
contre Hierocles. Je dis donc, que
si cet impie Hierocles étoit le mesme
que celuy qui a fait ces excellents com-
mentaires, Eusebe n'auroit pas man-

qué de tirer de ces commentaires-mesmes des armes pour battre en ruine ce faux dogme d'Apollonius sur la liberté, & de reprocher à son panegyriste, qu'il élevoit au dessus de notre Seigneur un homme prévenu d'une erreur capitale sur une vérité très-importante, & sans laquelle il n'y a plus ni vertu, ni vice, ni sagesse, ni folie, ni ordre, ni justice; & un homme auquel il étoit luy-mesme très-oppoſé, puisque jamais Philosophe n'a établi plus solidement & plus fortement que luy ce dogme du libre arbitre. Eusebe auroit encore tiré de ces commentaires & des autres traitez d'Hierocles, de quoy refuter & détruire toutes les fables & toutes les chimères dont Philostrate tasche d'embellir la vie d'Apollonius, puisque rien n'est si oppoſé à cette fausse Philosophie que la doctrine de notre Hierocles. De là je croy que l'on peut conclure assez probablement que l'auteur de ces commentaires n'est pas l'impie Hierocles contre lequel Eusebe a écrit.

Mais voicy d'autres raisons que je tire des temps, & qui auront peut-estre la force de preuves.

Hierocles, Gouverneur d'Alexandrie, & l'auteur des deux livres contre les Chrétiens, étoit mort avant l'an 340. de Jesus-Christ.

Damascius qui vivoit sous l'Empereur Justinien, avoit vû Theosebe disciple du Philosophe Hierocles; comme il le dit luy-mesme dans le passage que je rapporteray plus bas.

Il paroist bien difficile, qu'un homme qui florissoit encore en 528. ait vû & connu le disciple d'un homme mort avant 340. Et par consequent il n'est guère vray-semblable que l'Hierocles Philosophe, & auteur de ces commentaires sur les Vers dorez, soit le mesme que l'Hierocles, Gouverneur d'Alexandrie, & l'ennemi des Chrétiens.

Si l'on nous avoit conservé quelques particularitez de la vie du Philosophe, elles fortifieroient peut-estre les raisons que je viens d'avancer; mais nous ne sçavons de luy que très-

peu de chose, & que ce qu'en a écrit Damascius, & que Photius, & après luy Suidas, nous ont conservé.

Voicy ce qu'en dit cet écrivain qui florissoit assez avant dans le 6. siècle. *Le Philosophe Hierocles, celui qui par sa sublimité, & par son éloquence, a rendu si célèbre l'école d'Alexandrie, joignoit à la constance & à la grandeur d'ame une beauté d'esprit, & une fécondité au-delà de toute imagination. Il parloit avec tant de facilité, & étoit si heureux dans le choix des beaux termes, qu'il ravissoit tous ses auditeurs, & paroissoit toujours entrer en lice contre Platon, pour luy disputer la gloire de la beauté de la diction, & de la profondeur des sentiments. Il avoit un disciple appelé Theosebe, qui de tous les hommes que j'ay connus, étoit le plus accoustumé par la pénétration de son esprit, à lire les pensées les plus secrettes du cœur. Ce Theosebe disoit qu'Hierocles expliquant un jour Platon, dit que les raisonnements de Socrate ressembloient aux dez qui se trouvent*

toijours debout , de quelque manière qu'ils tombent. Un malheur qui arriva à ce Philosophe , servit à mettre son courage & sa magnanimité dans tout leur jour. Estant allé à Bysance il s'attira la haine de ceux qui gouvernoient; il fut mis en prison , mené devant le tribunal , condamné , & livré aux six licteurs qui le mirent tout en sang. Alors sans s'étonner , il remplit sa main du sang qui couloit de ses playes & le jetta au visage du Juge , en luy disant ce vers d'Homère ,

Κύκλωψ ἦ , πὶ οἶνοι, ἐπὶ φάγας ἀνδρόμεα
κρέα.

Tien Cyclope , boy ce vin , après t'estre rassasié de chair humaine. Il fut banni, & s'en étant retourné à Alexandrie , il philosophoit à son ordinaire avec ceux qui alloient l'écouter. On peut remarquer l'excellence & la grandeur de son esprit dans les commentaires qu'il a faits sur les Vers dorez de Pythagore , dans ses traitez de la Providence , & dans plusieurs autres ouvrages , où il fait paroistre des mœurs très-sages , & un sçavoir profond & exact.

Cet éloge ne convient nullement à Hierocles ennemi des Chrétiens, on n'auroit point dit du Gouverneur d'Alexandrie, qu'il avoit rendu une école florissante. Cet Hierocles, bien loin de pouvoir disputer à Platon la gloire du stile & de la profondeur des sentiments, n'étoit, comme je l'ay déjà dit, qu'un génie fort médiocre. Et d'ailleurs, quelle apparence que le Gouverneur d'Alexandrie eût reçu à Byzance le traitement dont Damascius parle icy; au lieu que tout cela peut fort bien convenir à l'Athlete devenu Philosophe.

Les ouvrages philosophiques, que Damascius avoit vûs d'Hierocles, étoient un traité de la providence & de la destinée, & de l'accord de notre liberté avec les decrets de Dieu, divisé en sept livres. Photius nous a conservé des fragments des trois premiers.

Un œconomique, à l'imitation de Xenophon, & un traité des maximes des Philosophes, dont voicy les principaux chapitres.

Comment il faut se gouverner soy-

mesme. Comment il faut se conduire envers les Dieux, envers la patrie, envers son père & sa mère, envers ses frères, sa femme, ses enfans, ses proches. Nous en avons encore dans Stobée, des fragments considérables, qui marquent beaucoup d'esprit, beaucoup de douceur, en un mot un caractère bien opposé à celuy du Juge d'Alexandrie : Par exemple, dans le traité de l'amour fraternel, il dit, *que pour en bien user avec tout le monde, il faut nous mettre à la place de chacun, & nous imaginer qu'il est nous, & que nous sommes luy.*

Qu'il n'y a rien de plus digne de l'homme, & qui mérite plus de loüange, que de faire par sa douceur & par ses manières, qu'un homme brutal, emporté & féroce, devienne doux, traitable & humain.

Dans le traité du mariage, après avoir dit beaucoup de choses de la nécessité de cette liaison, il dit, *que presque tous les mauvais mesnages viennent des mauvais choix qu'on fait; on n'épouse des femmes que pour leurs*

richesses ou pour leur beauté, sans se mettre en peine de leurs mœurs & de leurs inclinations : De la vient qu'on se marie souvent pour son malheur, & que l'on couronne la porte de sa maison pour y recevoir un tyran, & non pas une femme.

Il ajoûte, que ceux qui refusent de se marier, & d'avoir des enfans, accusent leurs pères de s'estre mariez sans raison, & se font le procès à eux-mesmes.

Dans le traité, comment on doit vivre avec son père & sa mère; il dit, que les enfans doivent se regarder dans la maison de leur pere & de leur mère, comme dans un temple où la nature les a placez, & dont elle les a fait les prestres & les ministres, afin qu'ils vaquent continuellement au culte de ces divinitez qui leur ont donné le jour.

Il dit encore, que les enfans doivent fournir à leurs pères toutes les choses nécessaires, & que de peur d'en oublier quelqu'une, il faut prévenir leurs desirs, & aller souvent jusqu'à

D'HIEROCLES. cclij
deviner ce qu'ils ne peuvent pas expli-
quer eux-mesmes ; car ils ont souvent
deviné pour nous , lorsque nous ne pou-
vions marquer nos besoins que par nos
cris , nos begayemens & nos plaintes.

Il avoit fait aussi des commentaires
sur le Gorgias de Platon : & voicy sur
cela une particularité assez plaisante
que Damascius raconte dans Photius.
Il dit qu'Hierocles expliquoit un jour
à ses disciples le Gorgias de Platon ;
Theosebe qui étoit présent, écrivit cet-
explication. Quelque temps après ,
Hierocles ayant encore pris le Gor-
gias pour l'expliquer, le mesme Theo-
sebe recueillit aussi cette explication
telle qu'elle sortoit de la bouche de
son maistre ; & comparant en suite la
dernière avec la première, il n'y trou-
va presque rien de semblable ; cepen-
dant, ce qu'on a de la peine à croire,
elles luy parurent toutes deux très-
conformes à la doctrine de Platon ;
ce qui fait voir, ajoûte-t-il, * quel

* J'ay conservé la phrase Gréque qui m'a paru
belle. τὸ ἴδιον οὐκ ἐπιδείκνυται, τὸ ἀνδρὸς ἡλικὸν
ὡς ἀεὶ τὸ τῶν φρενῶν πέλαγος.

ocean, quelle profondeur de sens il y avoit dans ce grand homme.

Theosebe ayant fait remarquer cette différence à Hierocles, celui-cy dit en cette occasion le bon mot que j'ay déjà rapporté, que les discours de Socrate sont comme les dez qui se trouvent toujourns debout de quelque manière qu'ils tombent.

C'est grand dommage que tous ces ouvrages d'Hierocles se soient perdus : mais je regrette encore plus la perte d'un traité qu'il avoit fait de la justice ; car ce dernier suppléeroit à tous les autres. C'étoit sans doute un ouvrage très-solide & très-profond, s'il en faut juger par ces commentaires sur les Vers dorez de Pythagore, où nous voyons que ce Philosophe avoit pénétré l'essence de la justice.

Nous avons encore un petit traité intitulé, *Ἱεροκλέους φιλοσόφου ἀστεία*, les contes plaisans du Philosophe Hierocles. C'est un petit recueil de quelques sottises ou simplicités, dites par des gens fraîchement sortis de l'école, qui dans tous les temps, ont passé

D'HIEROCLES. cclv
pour plus simples & plus niais que
les gens du monde.

En voicy quelques-unes.

Un écolier s'étant allé baigner pour
la première fois, enfonça & pensa se
noyer. Effrayé du péril qu'il avoit
couru, il jura qu'il ne se mettroit plus
dans l'eau qu'il n'eust appris à na-
ger.

Un autre voulant accoustumer son
cheval à ne point manger, ne luy
donna plus ni foin ni avoine ; &
son cheval étant mort enfin, il dit,
*Que je suis malheureux ! j'ay perdu
mon cheval dans le temps qu'il avoit
déjà appris à ne plus manger.*

Un autre voulant voir s'il avoit
bonne grace à dormir, se regardoit
dans son miroir les yeux fermez.

Un autre voulant vendre sa mai-
son, en osta une pierre qu'il porta au
marché, pour montre.

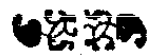
Un autre ayant une cruche d'ex-
cellent vin, la cacheta. Son valet fit
un trou par dessous, & beuvoit ce vin.
Le maistre voyant son vin diminuer,
quoyque le cachet fust entier, étoit

surpris , & n'en pouvoit deviner la cause. Quelqu'un luy dit; mais prenez garde qu'on ne le tire par dessous. *Eh, gros sot, dit le maistre, ce n'est pas par dessous qu'il manque, c'est par dessus.*

Tout le reste est à peu près de mesme, & je m'étonne qu'on ait pû attribuer au Philosophe Hierocles un ouvrage si frivole, & si peu digne d'un homme grave. Le stile seul prouve qu'il est beaucoup plus moderne; car on y trouve des termes, que ni le quatrième, ni le cinquième siècle n'ont connus, & qui dementiroient bien les loüanges que les anciens ont données à la beauté de la diction de ce Philosophe.

Dans la Bibliotheque du Roy, on trouve quantité de lettres du Sophiste Libanius, qui n'ont jamais été imprimées. Parmi ces lettres il y en a beaucoup où il est parlé d'un Hierocles; & quelques-unes mesmes, qui s'adressent à luy. Il paroist par là que c'étoit un Rheteur qui avoit acquis beaucoup de reputation par son élo-

D'HIEROCLES. cclvij
quence, & qui étoit toujours demeuré pauvre, parce qu'il avoit été toujours homme de bien. Ce caractère est très-conforme à celui de l'auteur de ces Commentaires, & très-opposé à celui du Gouverneur d'Alexandrie que ses cruautés & ses injustices avoient enrichi. Le temps même convient assez à celui où florissoit notre Pythagoricien; car l'Hierocles de Libanius peut avoir vécu jusques dans le cinquième siècle. Mais je laisse cette recherche à ceux qui auront le temps, & qui voudront se donner la peine de recueillir toutes ces lettres très-dignes de voir le jour, de les mettre en ordre, & d'examiner si tout ce que l'auteur y dit de cet Hierocles & de sa famille, peut s'accorder avec ce que Damascius en a écrit, & si on peut par là détruire ou fortifier mes conjectures.





ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ

ΚΡΥΣΑ ΕΓΓΗ.

Αθανάτοι, μὲν περὶ θεοὺς, νό-
μῳ ὡς ἀξίουνται,

Τίμα· καὶ σέβου ὄρκον· ἐπειδ' ἦρωας
ἀγαυοὺς.

Τοὺς τε καταχθονίους σέβει δαίμονας,
ἔννομα βέζων.

Τοὺς τε γονεῖς τίμα, τοὺς τ' ἀλγῶν ἐπι-
γεγαυίας·

5. Τῶν δ' ἄλλων ἀρετῇ ποιοῦ φίλον, ὅσ-
τις ἄριστος.

Παέσι δ' εἶκε λόγοις, ἔργοισί τ' ἐπι-
φελίμοισι.

Μηδ' ἔχθαισε φίλον σὸν ἀμαρτάνος
ἐνεκα μικρῆς,



LES VERS DOREZ DE PYTHAGORE.

*H*onore premièrement les Dieux
immortels, comme ils sont établis
et ordonnez par la Loy.

Respecte le serment avec toute sorte de
religion. Honore ensuite les Heros
pleins de bonté et de lumière.

Respecte aussi les Démons terrestres, en
leur rendant le culte qui leur est lé-
gitimement dû.

Honore aussi ton père et ta mère, et
tes plus proches parents.

De tous les autres hommes, fais ton
ami de celui qui se distingue par sa
vertu.

Cède toujours à ses doux avertisse-
mens, et à ses actions honnestes et
utiles.

Et ne viens jamais à haïr ton ami pour
une légère faute, autant que tu le
peux.

ccix ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ ΧΡΥΣΑ ΕΠΗ.

Οφρα δύνη· δύναμις γὰρ ἀνάγκης ἐστὶ
γύθι ναίη.

Ταῦτα μὲν οὕτως ἴσθι. κρατεῖν δὲ εἰ-
δίξο τῶνδε·

10. Γαστρός μὲν πρῶτα, καὶ ὕπτιου, λα-
γνείης τε,
Καὶ θυμοῦ. πρήξεις δ' ἀγρόν ποτε μή-
τε μετ' ἄλλου,
Μητ' ἰδίῃ. πάντων δὲ μάλιστα ἀχμύεο
σαυτὸν.
Εἶτα διαμοσώλω ἀσκεῖν ἔργω τε,
λόγῳ τε,
Μηδ' ἀλογίστως σαυτὸν ἔχειν ὡς μη-
δὲν εἰδίξο.

15. Ἀλλὰ γνάθῃ μὲν ὡς θαΐειν πέσφοται
ἅπασι·

Χρήματα δ' ἄλλοτε μὲν εἶδ᾽ ἄσφα φιλεῖ,
ἄλλοτ' ὀλέσθαι.

Ὅσα τέ δαιμονίῃσι τύχαις βροτοὶ ἀλγὰ
ἔχουσιν,

Or la puissance habite près de la nécessité.

Sçache que toutes ces choses sont ainsi: mais accoustume-toy à surmonter & à vaincre tes passions :

*Premièrement , la gourmandise , la 10.
paresse , la luxure , & la colére.*

Ne commets jamais aucune action honteuse , ni avec les autres ,

Ni en ton particulier ; & sur tout respecte-toy toy-mesme.

En suite , observe la justice dans tes actions & dans tes paroles ,

Et ne t'accoustume point à te comporter dans la moindre chose sans règle & sans raison :

*Mais fais toujours cette reflexion , que 15.
par la destinée il est ordonné à tous les hommes de mourir ,*

Et que les biens de la fortune sont incertains ; & que comme on peut les acquérir , on peut aussi les perdre.

Pour toutes les douleurs que les hommes souffrent par la divine fortune ,

εὐκίη ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ ΧΡΥΣΑ ΕΠΗ.

Ὡν αὖ μοῖραν ἔχης, πρῶτος φέρε, μηδ' ἀγανάχτει.

Ἰᾶσθαι δὲ πρὸς καρδίῃσιν δύνῃ, ὡδὲ δὲ φράζου.

20. Οὐ πᾶσι τοῖς ἀγαθοῖς τούτων πολὺ μῦθ' ἔα δίδωσι.

Πολλοὶ δ' ἀνθρώποισι λόγοι δειλοί τε, καὶ ἔσθλοί.

Προσπίπτουσ', ὧν μήτ' ἐκπλήσσειο, μήτ' ἀρ' ἔασης

Εἰς γὰρ σαυτὸν. ψύδεις δὲ ἢ ὡς ἄρ' π' λέγηται,

Πρῶτος εἶχ'. ὅδ' εἰ ἔρέω, ἔπι παντὶ τελείω.

25. Μηδεὶς μητε λόγῳ σε παρείπη, μήτε π' ἔργῳ.

Πρῆξαι, μήδ' εἰπεῖν, ὅτι τοῖς μὴ βέλτερόν ἐστι.

Βουλόμην δὲ πρὸς ἔργου, ὅπως μὴ μαρὰ πέληται.

Supporte doucement ton sort tel qu'il
est, & ne t'en fasche point.

Mais tasche d'y remédier autant qu'il
te sera possible.

Et pense que la destinée n'envoye pas la 20.
plus grande portion de ces malheurs
aux gens de bien.

Il se fait parmi les hommes plusieurs
sortes de raisonnemens bons & mau-
vais.

Ne les admire point légèrement, & ne
les rejette pas non plus :

Mais si l'on avance des faussetez,
cède doucement, & arme-toy de
patience.

Observe bien en toute occasion ce que
je vais te dire :

Que personne, ni par ses paroles, 25.
ni par ses actions ne te séduise ja-
mais.

Et ne te porte à faire ou à dire ce qui
n'est pas utile pour toy.

Consulte & délibere avant que d'agir,
afin que tu ne fasses pas des actions
folles.

εὐκρίν ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ ΧΡΥΣΑ ΕΠΗ.
Δειλοὶ πωροσεν τε, λέγειν τ' ἀνόητα
πρὸς ἀνδρός.

Ἀλλὰ βάλ' ἐκτελέειν, ἅ σε μὴ μετέ-
πειτ' ἀνίησι.

30. Πρῆσσε δὲ μηδὲν ἔργ' μὴ πίσσασαι· ἀλλὰ
διδασκευ

Ὅσα χρεῶν, καὶ τερπνότατον βίον ᾧ δὲ
ἀφ' ἑξείς,

Οὐδ' ὑγείης τῆς πρὸ σώμ' ἀμέλειαν
ἔχειν χεῖ.

Ἀλλὰ ποτιὺ τε μέτρον, καὶ σίτου, γυμνα-
σίων τε,

Ποιεῖσθαι· μέτρον δὲ λέγω τόδ' ἅ, ὃ μὴ
σ' ἀνίησει·

35. Εἰδίξου δὲ διαίταν ἔχειν καθαύρειον, ἀ-
θρυπτόν.

Καὶ πεφύλαξέ γε ταῦτα πονεῖν, ὅποσα
φθόρον ἴχει.

Μὴ δαπανᾶν ᾧ δὲ καμρόν, ὅποια καλῶν
ἀδαήμων.

*Car c'est d'un miserable de parler ,
& d'agir sans raison, & sans ré-
flexion.*

*Mais fais tout ce qui dans la suite ne
t'affligera point, & ne t'obligera
point à te repentir.*

*Ne fais jamais aucune des choses que 30.
tu ne sçais point ;*

*Mais apprends tout ce qu'il faut sça-
voir, & par ce moyen tu meneras
une vie très-délicieuse.*

*Il ne faut nullement négliger la santé
du corps ;*

*Mais on doit luy donner avec mesure
le boire & le manger, & les exer-
cices dont il a besoin.*

*Or j'appelle mesure ce qui ne t'incom-
modera point.*

*Accoustume-toy à une manière de vivre 35.
propre & sans luxe.*

Evite de faire ce qui attire l'envie.

*Et ne dépense point mal à propos, com-
me celuy qui ne connoist point ce qui
est beau & honneste :*

σελήνη ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ ΧΡΥΣΑ ΕΠΗ.
Μήδ' ἀνελούθεος ἴσι. μέτρον δὲ ἔπι
πᾶσιν ἄριστον.

Πρῆσσε δὲ ταῦθ', ἄσε μὴ βλάβῃ, λόγι-
σται δὲ πορ' ἔργου.

40. Μήδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι
πορσδέξασθαι,
Πεῖν γὰρ ἡμερινῶν ἔργων λογίσασθαι
ἔκαστον.

Πῆ παρέβλω; τίδ' ἐρεξας; τίμοι δέον ἔσθι
ἔτελέσθι;

Ἀρξάμμενος δὲ δ' ἀπὸ πορ' ἐπέξειθι. κῆ
μετέπειτα
Δεινὰ μὲν ἐμπρηξας ἔπιπλήσασθαι χρεῖσται
δὲ, τέξπου.

45. Ταῦτα πόνει, ταῦτ' ἐκμελέτα, τούτων χρεῖ
ἔσθαι σε.

Ταῦτά σε τῆς θεῆς ἀρετῆς εἰς ἴχθια
θήσθαι.

Mais ne sois pas non plus avare & mesquin. La juste mesure est excellente en toutes choses.

Ne fais que les choses qui ne pourront te nuire, & raisonne avant que de les faire.

*Ne laisse jamais fermer tes paupières 40.
au sommeil après ton coucher,*

Que tu n'ayes examiné, par ta raison toutes tes actions de la journée.

En quoy ay-je manqué? qu'ay-je fait? qu'ay-je obmis de ce que je devois faire?

Commençant par la première de tes actions, continuë ainsi de suite.

Si dans cet examen tu trouves que tu ayes fait des fautes, gronde-t-en sévèrement toy-mesme; & si tu as bien fait, réjouis-t-en.

*Pratique bien toutes ces choses, médite-les bien; il faut que tu les aimes de 45.
tout ton cœur.*

Ce sont elles qui te mettront dans la voye de la vertu divine.

ccxviii ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ ΧΡΥΣΑ ΕΠΗ.

Ναὶ μὰ τ' ἀμπερα, ψυχα, ὠδονδόντα
τετρακτῶ,

Παγὰν ἀενάε φύσεως. ἀλλ' ἔρχεαι ἐπ'
ἔργον

Θεοῖσιν ἐπευξάμενος τελέσαι. τούτων δὲ
κρατήσας

50. Γνώση ἀθανάτων τε θεῶν, θνητῶν τ'
ἀνθρώπων

Σύσαισι, ἢ τε ἕκαστα διέρχεσθαι, ἢ πε
κρατεῖται.

Γνώσῃ δ', ἢ θέμις ἔστι, φύσιν ὡς παντὸς
ὁμοίω

Ὡς τέ σε μήτ' ἀελπῆ' ἐλπίζειν, μήτε π
λήθην.

Γιῶση δ' ἀνθρώποις ἀγαθήματα πῆματ'
ἔχοντας,

55. Τλήμονας, οἳ τ' ἀγαθῶν πέλας ὄνται
οὔτ' ἐσοῦσιν,

*J'en jure par celui qui a transmis dans
notre ame le sacré quaternaire,*

*Source de la nature, dont le cours est
éternel. Mais ne commence à mettre
la main à l'œuvre,*

*Qu'après avoir prié les Dieux d'ache-
ver ce que tu vas commencer. Quand
tu te seras rendu cette habitude fa-
milière,*

*Tu connoistras la constitution des 50.
Dieux immortels, & celle des hom-
mes,*

*Jusqu' où s'étendent les differens estres,
& ce qui les renferme, & qui les lie.*

*Tu connoistras encore, selon la justice,
que la nature de cet univers est par
tout semblable ;*

*De sorte que tu n'espéreras point ce
qu'on ne doit point espérer, & que
rien ne te sera caché dans ce monde.*

*Tu connoistras aussi, que les hommes
s'attirent leurs malheurs volontaire-
ment, & par leur propre choix.*

*Miserables qu'ils sont ! Ils ne voyent ni 55.
n'entendent que les biens sont près
d'eux.*

ερίκχ ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ ΧΡΥΣΑ ΕΠΗ.

Ούτε κλύεσι, λύσιν δὲ κακῶν παύσει
σωίσασι,
Τοίη μοῖσα βροτῶν βλάβη φρένας. οἱ
δὲ κιλίνδροις

Ἄλλοτ' ἐπ' ἄλλα φέρον ἀπείρονα πη-
ματ' ἔχοντες.

Λυγρὴ γὰρ σιωπαδὸς ἔει βλάπτουσα
λέληθε

60. Σύμφυτος· ἰὼ οὐ δεῖ προσάγειν εἰκόντα
δὲ φεύγειν.

Ζῶ πάτερ, ἢ πολλῶν τε κακῶν λύσειαι
ἅπαντας.

Ἡ πᾶσιν δείξαις εἴω τὰ δαίμονι χρών-
ται.

Ἀλλὰ σὺ θάρσθ'· ἐπεὶ θεῖον γένος ἔστι
βροτοῖσιν,

οἷς ἰερά προσφέρουσα φύσις δίκνυσιν
ἕκαστα·

65. Ὡν εἰ σοί τι μετέστι, κρατήσῃς ὧν σε κε-
λεύω·

Il y en a très-peu qui sachent se délivrer de leurs maux.

Tel est le sort qui aveugle les hommes, & leur oste l'esprit. Semblables à des cylindres,

Ils roulent çà & là, toujours accablez de maux sans nombre ;

Car la funeste contention née avec eux, & qui les suit par tout, les agite sans qu'ils s'en apperçoivent.

Au lieu de la provoquer & de l'irriter, 60. ils devroient la fuir en cédant.

Grand Jupiter, père des hommes, vous les délivreriez tous des maux qui les accablent,

Si vous leur montriez quel est le démon dont ils se servent.

Mais prends courage, la race des hommes est divine.

La sacrée Nature leur découvre les mystères les plus cachez.

Si elle t'a fait part de ses secrets, tu 65. viendras aisément à bout de toutes les choses que je t'ay ordonnées.

εὐκλείῃ ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ ΧΡΥΣΑ ΕΠΗ.

Ἐξαιέσας ψυχῶν δὲ πόνων ἄπο τῶν δὲ
σαώσεις.

Ἀλλ' εἴργου βροτῶν, ὧν εἴπομεν, ἔν τε
καθαρμοῖς,

Ἐν τε λύσει ψυχῆς κρίνων. καὶ φεάζου
ἕκαστα

Ἡνίοχον γνάμιν σήσας καθύπερθεν αἰ-
εῖσιν.

70. Ἦν δὲ ἄπο λείψας σῶμα ἐς αἰθέρ' ἔλθῃ
θεοῖν ἔλθῃς·

Ἔσσεαι ἀθάνατος θεός, ἄμβροτος, σῶμα
ἔτι θνητός·



VERS DGREZ DE PYTH. cclxxij

*Et guérissant ton ame , tu la délivreras
de toutes ces peines , & de tous ces
travaux.*

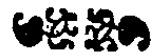
*Mais abstiens-toy des viandes que nous
avons deffenduës dans les purifica-
tions ,*

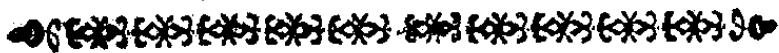
*Et dans la délivrance de l'ame ; fais en
le juste discernement , & examine
bien toutes choses ,*

*Ente laissant toûjours guider & condui-
re par l'entendement qui vient d'en-
haut , & qui doit tenir les resnes.*

*Et quand après avoir dépouillé ton 70.
corps mortel , tu arriveras dans l'air
le plus pur ,*

*Tu seras un Dieu immortel , incorru-
ptible , & que la mort ne dominera
plus.*





T A B L E
D E S
PRINCIPALES MATIERES
contenuës dans ces deux
volumes.

*Le chiffre Romain marque le premier vo-
lume, & le chiffre Arabe le second.*

A

A B A R I S, Scythe, Disciple de Py-
thagore, son javelot, cxxviii.
Abstinences de Pythagore, cx. tirées de
la Loy ides Juifs, cxi. avoient deux
sens, le propre & le figuré. cxiii. 223.
Abstinence de certaines viandes, à quoy
utile : 223. elle tendoit à purger l'a-
me, 227. faite avec ordre, 228.
Abus de nostre liberté, ses effets funestes,
199, 203.
Accomplir les loix de la vertu, ce que c'est,
4. 288.
Accuser, nous ne devons accuser de nos
malheurs que nous-mesmes, 75.
Action: de deux bonnes actions il faut
toûjours choisir la meilleure, 39. la

Table des Matieres.

- raison 286.
Action doit estre animée par la priere, &
la priere par l'action, 176.
Adorer nuds pieds, quel symbole, ccxi.
Adorer assis, quel symbole, ccxiiij.
Adultere, source des plus grands mal-
heurs, xxxiiij.
Æther, le lieu convenable au corps lumi-
neux selon les Pythagoriciens, 235. 424.
Afflictions, ne viennent pas du hazard, 90.
Agamemnon, son caractere, 127.
Agir sans raison & sans reflexion, c'est
d'un miserable & d'un insensé, 119. 122.
Agir sans prier, vortu impie, 176. 370.
Agriculture, son éloge, ccix.
Αθλήσεις se dit des Martyrs, & non des Ju-
ges qui assiste nt à leur martyre, ccxlj.
Aigreur dans les disputes, vient de foi-
blellé & de défiance, 108.
Aisles de l'ame, leur perte & leur renais-
sance, 194. 222.
Aisles du corps lumineux, 216.
Aliments, choix des alimens, 141.
Ame, conceuë par les Pythagoriciens com-
me un composé de deux parties, liij.
lxxj.
Comment tirée des quatre elemens selon
Timée, lxx. de l'*Æther* chaud &
froid, lxxj. moulée sur le corps. *ibid.*

Table des Matieres.

Partage de l'ame en entendement & ame,
d'où pris, lxxv.

Elle ne peut jamais changer de nature,
lxxxiiij.

Ame nombre se mouvant soy-mesme, &
comment, cxliij. Dieu n'a point sur la
terre de demeure plus agreable qu'une
ame pure, 17.

Ames des hommes, dès qu'elles sont unies
à Dieu, doivent estre honorées, lxiiij.

Ame de l'homme, ses passions & ses alte-
rations, 8.

Ames des hommes peuvent estre appel-
lées *Dieux mortels*, & comment, 8.
Mort de l'ame, quelle, 9. 252.

Ame ne doit estre soumise qu'à Dieu; 40.
elle ne peut souffrir de l'injustice des
hommes. *Ibid.* tout ce qui ne touche
point l'ame compté pour peu de chose,
49. ceux qui croyent l'ame mortelle,
incapables de pratiquer la justice, 67.
302. le seul soupçon que l'ame est mor-
telle, étouffé tout desir de vertu, 72. en-
ferme toutes les injustices, 93.

Tout ce qui ne nuit point à l'ame, n'est
pas un mal, 78.

Ames des hommes tirées du mesme ton-
neau que les Dieux du monde, quel sen-
timent, 98. 328. D'où vient la res-

Table des Matieres.

semblance de l'ame avec Dieu, 103.
née avant le corps selon les Pythagoriciens, 102. 331. éternité de l'ame, comment doit estre entendüe, 330. comment l'ame peut estre attachée à l'entendement, 163. elle ne peut mourir avec le corps, 187. sa forme essentielle, 188. sa cheute, 192. L'ame comparée à un char aisé qui a deux chevaux & un cocher, 218. explication de cette image, 402. purgation de l'ame, quelle, 221. revestüe d'un corps spirituel selon les Pythagoriciens, 217. 218. Avantage qu'on peut tirer de cette erreur, 400. doit estre ornée de science & de vertu, 230.
Ame de l'homme le dernier des ouvrages de Dieu, 257.
Ame, immortelle & libre, consequence necessaire de cete verité, 305. Premiere vie de l'ame selon les Pythagoriciens, 308.
Ame, plante celeste, 329.
Ame des bestes, lxxxix. nullement distincte de la matiere, xcj.
Ami : belle definition de l'ami, c.
Préceptes de Pythagore sur le choix des amis, & sur les moyens de les conserver. *ibid.* & cj. Amis l'image des Saints,

Table des Matieres.

ibid. & 43.

Choix des amis, quel, 42. Amis compagnons de voyage, 45. Conduite qu'on doit avoir avec les amis, 44. &c. haïr les amis pour une legere faute, ce que c'est, 45. la seule chose où il ne faut pas les supporter, 45. 46.

Amitié, essence de l'amitié parfaitement connue par Pythagore, c. But de l'amitié, cj. bel exemple d'amitié chez les Pythagoriciens, cij. Amitié doit s'étendre sur tous les hommes, avec quelle subordination, civ. doit estre recherchée, pour la vertu, 42. c'est pour le bien commun que l'amitié nous lie, 45.

la plus grande des necessitez, 45. mieux qu'il faut garder en renonçant à l'amitié de quelqu'un, 46.

Amitié, la fin des vertus, & leur principe la pieté, 50. 293. elle doit s'étendre sur tous les hommes, mesme sur les méchans, 50. 51. Belle preuve de l'obligation d'aimer tous les hommes, 52. 296.

Amitié, n'est autre chose que l'humanité, 52.

Amour des femmes pour leurs maris, & des maris pour leurs femmes, renferme tous les devoirs, xl.

Tables des Matieres.

- Amour, l'œil de l'amour. V. œil.
Amour des hommes, la plus grande vertu de l'homme, cv.
Amour des veritables biens inné dans nos cœurs, 166. produit l'esperance, & l'esperance la verité, *ibid.* & 358.
Sans l'amour tout est imparfait, 263.
Amour tend à l'immortalité, 413.
Analogie entre les estres supérieurs, & les inférieurs, 290.
Anarchie, le plus grand malheur des Estats, xxxij.
Anaximéne, reproche qu'il faisoit aux Philosophes, iij.
Ancée, un des ayeux de Pythagore, xvj. xvij.
Ancres, quelles sont les bonnes ancrs, xxxix.
Anges, leur nature, 10. 253. &c. pourquoy ainsi appelez, 30. Erreurs des Pythagoriciens, 30. 278. s'ils sont tous de mesme nature, 261. leur dignité un don de Dieu. *Ibid.* Ayant esté creéz libres s'ils ont pû changer, 254. si leur connoissance peut diminuer. *ibid.* leur ministere, & le culte qui leur est dû, 271. comparez aux simples initiez, 276. corporels, selon Pythagore, 279.
Animal raisonnable, le seul qui sente la

Table des des Matieres.

- justice, 97.
Anneau, *Ne portez pas un anneau estroit,*
quel symbole, clxxxv.
Antipodes connus par Pythagore, cxxxv.
Aphorismes de la Philosophie, leur utilité:
2. la Philosophie estoit enseignée par
Aphorismes, 242.
Apollon Hyperboreen, cxxvj-
Apollonius de Tyane nioit la liberté de
l'homme, cclxv.
Apothecose comment obtenuë, 165.
Application aux bonnes œuvres porte à
la priere, 178.
Apprendre ce qui merite d'estre appris,
131.
Aristote a mis le premier la raison en re-
gles, clvij.
Aristote refuté, cxliv. cité 363.
Arithmetique, regardée comme merveil-
leuse, cxliij.
Arpentage, les premiers élemens de la
Geometrie, cxlvij. fort ancien & con-
nu par Homere, *ibid.*
Arrangement raisonnable, ce que c'est,
259.
Art d'expliquer les songes mis en regle
par les Egyptiens, ccxxiv.
Assemblée qui constituë la divine For-
tune, 314.

Table des Matières.

Astres pour les supérieurs, ccxxxiiij.
Aré, Déesse de l'injure, 330.
Athéniens, pudeur des jeunes Athéniens,
cxcviiij.
Athletes des sacrez combats de la Philo-
sophie, 233.
Avaré ne peut estre fidelle au serment, 23.
S. Augustin expliqué, 409. trouve des
mysteres infinis dans les nombres, 360.
Aumosne attirée par la seule compassion,
deshonnore celuy qui la reçoit, 100. 330.
Autel d'Apollon à Délos, jamais arrosé
de sang, cxlviiij.

B

B Ain, marque les delices, ccxxij.
Beau, tout ce qui ne peut s'unir avec
le beau, est ou vice ou peché, 78.
Beau accompagné de peine, preferable au
honteux accompagné de plaisir, 135.
Rien n'est beau, que ce qui est fait selon
la regle de Dieu, 176.
Belette, symbole des Rapporteurs, &
pourquoy, ccxxvij.
Bellerophon rongéant son cœur, clxxix.
Bestes, de pures machines, xc.
Biens de la vie peuvent nous corrompre,
& les maux nous sanctifier, 78.
Biens politiques, 88.

Table des Matieres.

Biens qui font près de nous, & en nostre pouvoir, 196.

Bœuf, fait de paste, cxlix. de myrrhe, d'encens. & d'autres aromates. *ibid.*

Boire, excès plus aisé à commettre dans le boire, que dans le manger, 139.

Bois, *Ne coupez pas du bois dans le chemin,* quel symbole, ccj.

Bonne foy de quelle necessité, xxxj.

Bonne vie, en quoy consiste, 346.

Bonté acquise, & bonté essentielle, leur difference, 14.

Bonté de Dieu, c'est son essence, 14.

Bonté de Dieu, la seule cause de la création des estres. *ibid.*

Bornes, il n'y a plus de bornes, dès qu'on passe la mesure du besoin, 148.

Brachmanès, leur vie, ccxxxvij.

Brouiller le liét, quel symbole, cxcvij.

C

C Ampagnes de l'injure, 192. 380.

Cause, la bonne cause fait seule le merite de la bonne mort, 338.

Cautionnement deffendu par les Sages, clxxxiiij.

Ceder doucement, ce que ce mot signifie, 107.

Ceremonies sacrées introduites pour pur-

Table des Matieres.

- ger de toutes les pensées terrestres, 232.
Ceremonies mystiques ne regardent que
le corps selon les Payens, 419.
Cervelle de palmier, ccxxiv.
Chalcodrysta, nom des nourrices de Bac-
chus, x.
Chaldéens, leur superstition sur les jours
heureux & malheureux, 346.
Champs Elysées, où placez, lxxij.
Chandelle, *N appliquez pas la chandelle
contre le mur*, quel symbole, ccxxxij.
Char subtil de l'ame, liv. lxxj. fourni par
la lune. *ibid.*
Char de l'ame purgé par les initiations &
par l'inspection des mysteres, 230.
Charlatans dans la religion des Payens,
411.
Charondas, ses loix les plus remarquablos,
clxj.
Chaussure, symbole de l'action, ccxxij.
Chemin, il est dangereux dans la vie de
tenir plusieurs chemins, xxxviiij.
Chemin public, les opinions du peuple,
clxxx.
Chemin marqué pour arriver à la perfec-
tion, 297.
Cheval, devient vicieux, quand il est trop
nourri & mal dressé par l'Escuyer, 139.
Chiffres appelez Arabes, ne sont que

Table des Matieres.

- les lettres Grecques, cxlv.
Choses, les meilleures choses faites mal à propos, deviennent mauvaises, 134.
Chryssippe, passage de Chryssippe rapporté par Cicéron, 385.
S. Jean Chrysostome cité, 259. 398.
Ciel, séjour de la vie, 194.
Cœur pour la colere, 224.
Coffre de cyprés, ce qu'il signifie, ccvj.
Commerce avec les hommes divins paroist par les bounes œuvres, 210.
Concurrents dans un estat qui ils doivent imiter, xxxv.
Conditions necessaires pour le bonheur, 345.
Connoissance de soy - mesme, & le mépris de tout ce qui est indigne, leurs effets, 73.
Connoissance de nostre ignorance, ses effets, 130.
Connoissance des causes des estres mene à la connoissance de Dieu, 167.
Connoissance de science, comment & en qui elle se forme, 182.
Connoissance de la nature, une suite de la connoissance de Dieu, 183. Avantage qui revient de la connoissance des ouvrages de Dieu, 187.
Connoissance de Dieu produit la connois-

Table des Matieres.

- fance de nous-mesmes, 378.
- Il y a deux choses dans la connoissance ,
la connoissance & le choix, 254.
- Connoistre, se connoistre soy-mesme, &
se respecter soy-mesme, produisent en
nous un mouvement tout divin, 68.
doivent preceder toutes nos actions &
toutes nos connoissances, 70.
- Connoistre selon la justice, ce que c'est ,
186.
- Conscience, juge tres-juste & tres-naturel,
159.
- C'est de luy que la Raison reçoit les infor-
mations, 160.
- Conseil, est sacré, xxxiv.
- Constitution des Dieux, & des hommes ,
186.
- Consultation sage, la mere des vertus ,
119. ses trois effets, 120. &c. la delivran-
ce de tous les maux, 121. La perfection
des vertus. *Ibid.*
- Consulter avant que d'agir, 122. ses effets,
126. 129.
- Contemplation doit estre toûjours accom-
pagnée de la vertu & de la pureté, 232.
421.
- Contention funeste née avec nous, nostre
compagne, & le fruit du corps de pe-
ché, 200. sa fuite, 201. 212. 216.

Table des matieres.

- Contention toute bonne quelle, 201.
Contradiction dans les devoirs, ce qu'elle exige, 39.
Cooperation de l'homme dans l'œuvre de sa regeneration, 399.
Coq, le symbole des gens de bien qui veillent pour nous, cxcj. *Nourrissez le coq, & ne l'immolez point*, quel symbole. *ibid.*
Corps, soin du corps à quoy comparé, xxvij.
Corps comparé à un instrument, cxlij.
Corps ne doit pas estre negligé, 136. toujours dans la generation & la corruption, 136. Il doit estre rendu un instrument de sagesse, 140. sa conservation est une partie de la vertu, 144. mediocrité dans tout ce qui le regarde, 145. erreur des Pythagoriciens sur ce corps mortel, 233. 422. regardé comme l'image de l'ame, & comment, 407.
Corps lumineux des Dieux & des Heros, lxiv. des ames, lxxj. la purgation de ce dernier, 218. 221. appelé char subtil de l'ame, 220. inspire la vie au corps mortel, 222. 406. doit estre rendu pur, 230. comment l'image du corps mortel, 407.
Corruption de nostre cœur la seule cause de tous nos maux, 100.

Table des Matieres.

- Couper du bois, & porter de l'eau, regardez comme la dernière misère, ccij.
- Couronne des fruits de la joye divine, 157.
- Coustume remarquable des Egyptiens, cxlix, son origine. *ibid.* passée aux Indes, où elle est encore aujourd'huy, cl.
- Coustumes des mesmes sur les escrits, clxviiij.
- Coutume des Hebreux sur les femmes prises à la guerre, cxciij.
- Coustume des Hebreux & des Grecs sur les Prisonniers faits à la guerre, ccij.
- Couvrir ses pieds, ce que c'est, cxcv.
- Creation, ordre de la creation selon les Pythagoriciens, ij.
- Ce qui est créé, ne peut exister toujours par sa nature, 331.
- Créer pour Dieu, c'est penser & vouloir, lxxviiij.
- Creophyle, hoste d'Homere, xx.
- Crime capital sous Tibere & sous Caracalla, clxxxj. clxxxij.
- Crotoniates, leur ancienne vertu, xxviij. Victoire signalée qu'ils remportent sur les Sybarites, cxix.
- Culte doit estre proportionné à la dignité des estres qu'on honore, lxij. doit toujours se rapporter à Dieu. *ibid.* ne doit estre rendu à aucune nature inferieure

Table des Matieres.

à l'homme, lxij.

Cure des vices ne se doit faire qu'en particulier, cxxj.

Cylindre, son double mouvement, 203.

Cylon, Auteur des persecutions contre Pythagore, clxx.

D

D Amasius, Escrivain du vj. siecle, ccxlvij. 247.

Damo, fille de Pythagore, ses Commentaires sur Homere, clxv. son respect pour les derniers ordres de son pere. *ibidem.*

Damon de Cyrene, iij.

David, les Pseaumes de David, 384.

Dédale, sa statue de Venus, lxxvj. xc. ses différentes statues, 342.

Deification qui se fait peu à peu, & par degrez, 236.

Delivrance de nos maux, quelle, 198. depend de la connoissance de nous-mesmes, 209.

Demeslez sur les biens & sur la gloire, Deffendus aux amis, 47.

Demons terrestres, les Saints, 32. &c.

Demon pris toujours en mauvaise part dans la Religion Chrestienne, 278.

Demon pour l'ame, 209. 396.

Denys

Table des Matieres.

- Denys, S. Denis dans son Traité de la Hierarchie, 314.
- Depense hors de saison, blasinée comme orgueil, 150.
- Depost de la vertu doit estre conservé, 156.
- Destinée, sa propre signification, 63.
- Destinée, n'envoye pas la plus grande portion des maux aux gens de bien, & comment, 91.
- Devins, par la fumée de l'encens, cxxij.
- Devoirs, nos devoirs se mesurent par nostre dignité, cxix. 68. 303.
- Devoirs incompatibles, comment il faut s'y conduire, 38.
- Devoirs de la vie civile, suites & dependances des devoirs de la Religion, 290.
- Deux, employé pour signifier le monde visible, liij. lv.
- Dialectique, la délivrance de l'ame, 229. 416. la partie la plus precieuse de la Philosophic, 415. l'inspection des estres, & comment, 416.
- Diccarthus, iij.
- Dieu, source de tout bien, xxxiv. sa sagesse incomprehensible, l. appelé *quaternaire* & *unité*, liij. lv. unique, lxj. crée des images de luy - mesme. *Ibid.* sa bonté seule cause de la creation, lxvij. sa toute puissance, xcv. bien commun qui lie

Table des Matières.

- tous les hommes, ciiij. il ne hait personne, civ. appelé *le mesme*, cxxxiv. la cause des Dieux, 7. il a dû produire des images de luy-mesme, 8. 250.
- Dieu tout bon par sa nature, 14. appelé du nom de *serment*, & pourquoy, 19. 264.
- Ceux qui aiment Dieu, doivent aimer tout ce qui ressemble à Dieu, 32.
- Dieu estend son amour sur tout le genre humain, 51.
- Comment il aime les méchans. *Ibid.*
- Il est bien loin de la pensée des méchans, 59.
- Dieu previent les hommes par ses graces, 83. 315.
- Dieu renié quand on fait le mal, & confessé quand on le souffre, 86. 316.
- Dieu & l'entendement, la seule regle de ce qui est beau, 129.
- Dieu le nombre des nombres, 169. 362. Il presente les biens à tous les hommes, mais il ne les montre pas à tous, 214. il n'attire pas les hommes à la verité malgré eux, 215. 398. Il n'est pas l'auteur des maux, 214. sa lumiere & nostre veüe doivent concourir ensemble, 216.
- Dieu appelé la perfection intelligente de

Table des Matieres.

- l'ame, 223. Il s'est representé tout entier dans la creation des substances raisonnables, 258.
- Dieu Pere & Fils un seul Dieu, 274.
- Le nom de Dieu se trouve de quatre lettres dans la plispart des Langues, 360.
- Dieu estant connu, nos devoirs envers les hommes ne peuvent estre ignorez, 294.
- Dieux immortels, les fils de Dieu, substances immuables & inalterables, 7. 251. ne perdent jamais avec Dieu, 28.
- Doivent estre honnorez selon leur ordre & leur rang, 7.
- Dieu, pour homme semblable à Dieu, 4.
- Dieu celeste & sensible, ce que c'est, 172.
- Difficile, les choses difficiles contribuent plus à la vertu, que les agreables, xxxviiij.
- Dignité, nostre dignité la regle de nos devoirs, cxix. 68. 303. Celuy qui connoist bien sa dignité, est incapable de se laisser seduire, iij.
- Discernement qu'il faut faire des raisonnemens, 106. 109.
- Disciple de Dieu, quel peuple a merité ce titre, ij.
- Les premiers Disciples de Pythagore attribuoient leurs ouvrages à leur maistrin ij

Table des Matieres.

- tre, clxviij.
- Discours est inutile, dès qu'on en oste la liberté, cxx.
- Dispositions à la vertu & au vice, & d'où elles viennent, cxlj.
- Disputes, la douceur & la moderation qu'il faut y garder, 106. 107. 334.
- Dissemblance desunit & sépare tout, 230.
- Divination, partie de la morale, cxxj. Les deux sortes de divination receuës par Pythagore, cxxij. leur ancienneté. *Ibid.* ce que c'est que la divination cxxij. divination par les songes. *Ibid.*
- Divine Fortune, ce que c'est, 81. 82. & 313.
- Diviser dans le chemin*, quel symbole, ccij.
- Dix, intervalle fini du nombre, 169. La puissance du dix c'est le quatre, & comment, 170.
- Dominer, il faut dominer nos passions, & nos affections terrestres, 156.
- Dons, & victimes des foux, 16.
- La magnificence des dons n'honore pas Dieu., *ibid.*
- Douleurs, l'étenduë de ce mot, 77.
- Douleur raisonnable que nous doivent causer les afflictions, 88..
- Doutes malheureux, doutes des hommes, 304.

Table des Matieres.

Droits communs entre les hommes & les bestes, cv.

E

Echo, le symbole des lieux deserts, ccxxj. *Quand les vents soufflent, adore l'écho, quel symbole, ibid.*

Ecclesiastique expliqué, ccxxxj. cité, 271. 348.

Education, mauvaise éducation des enfans, source de tous les désordres, xxxv.

Egalité n'engendre point de guerre, xxxj.

Egypte, instruit la Grece, iij. quand ouverte aux Grecs, xij.

Egyptiens, d'où avoient tiré leur sagesse, iv. exceptez de l'abomination que les

Juifs avoient pour les Estrangers, xj.

Jaloux de leurs sciences, xxij. les austeritez qu'ils enjoignoient avant que d'initier dans leurs mysteres, xxij. xxiiij.

xlij. pourquoy mettoient des sphynx à la porte de leurs Temples, l. leurs trois

fortes de style, lj. leur dogme sur la nature de l'ame, lxx. lxxj. premiers au-

teurs de l'opinion de la Metempsychose lxxvij. abhorroient les fèves, &

pourquoy, cxij. tres soigneux de leur santé, cxij. se purgeoient deux fois le

Table des Matieres.

- mois, *ibid.* attachez à la divination, cxxij. ne parloient jamais du premier principe, & pourquoy, 247. leur ancienne Theologie sur la mort, 424.
- Element, un élément seul ne peut rien produire, cxc.
- Empedocle, Vers d'Empedocle, 191. 192.
- Enfance, l'âge le plus agreable a Dieu, xxxvij.
- Enfans, devoirs des enfans envers leurs peres, cclij.
- Employez aux prieres publiques, xxxvij.
- Entendement, partie intelligente de l'ame, fourni par le Soleil selon les Pythagoriciens, lxxj.
- Entendement, appelé le cocher, 226.
- Entreprises, ce qui en assure le succès, 130.
- Envie prise pour blasme, 149. 351.
- Epargne, hors de saison blasmée comme bassesse, 150.
- Epicure, le dernier des Philosophes qui ont fait secte, v. le temps qui s'écoula depuis Thalés jusqu'à luy. *Ibid.*
- Epreuves des Religieux d'où tirées, xlij.
- Esclavage qui vient de l'ignorance, 9.
- Esclavage du peché, est volontaire, 202.
- Escrivains sacrez, la fin de leur cotemplation, a esté le commencement de

Table des Matieres.

- nostre instruction, 305.
Esperance en Dieu toujours accompagnée de lumiere, 358.
Esprit est le seul qui voit, qui entend, &c. liij.
Esprit politique tient le milieu entre le contemplatif & le mystique, 232.
Esprit touché & affermi dans l'amour, unit à Dieu, 17. le saint temple de la lumiere de Dieu, *ibid.*
Esprits, appelez, *vapeur chaude.* cxi.
Esseens, Philosophes des Juifs, xliij.
Essence moyenne entre Dieu & l'homme, sa necessité, 9. son estat & ses qualitez, 10.
Essences raisonnables, leur ordre & leur rang, 11. 14. &c.
Essence, l'attention à nostre essence produit l'accomplissement de tous nos devoirs, 73.
Essence de l'homme, ce que c'est, 113.
Estres, qui estant nos égaux, se sont eslevez par l'éminence de leur vertu, 28.
Estres celestes, étheriens, & terrestres, 32.
Estres superieurs ne se nourrissent point de chair humaine, 96. 326. n'ont que le pouvoir de nous faire du bien, 97. 326.
Estres moyens partagez en trois classes, 30.
Estres differens, jusqu'ou s'estendent, & ce

Table des Matières.

- qui les renferme, & qui les lie, 180. premiers comment liez aux derniers, 181.
Eusebe combat la fausse doctrine de la destinée, ccxlv.
Examen de la conscience, comment doit estre fait, 154. doit se faire tous les soirs, 155. il est comme un Cantique chanté à Dieu à nostre coucher. *Ibid.* doit estre fait de suite & par ordre, 150. il réveille en nous le souvenir de l'immortalité, *ibid.*
Excellence consiste dans la bonté & dans lumiere, 29.
Excès plus aisé à commettre dans le boire que dans le manger, 139. tout excès, doit estre banni comme le défaut, 143.
Exercices, emportent l'excès de la nourriture, 137. la mesure en doit estre réglée. *Ibid.* leur choix, 138. 139.
Exemption de faute ne fait pas la bonne vie, 134.

F

- F**Able, l'appanage de la Poësie, lxxxij.
Fables d'Homere & d'Hesiodo condamnées par Pythagore, xcij.
Facultez de l'ame, 165. 166. quatre facultez pour juger des choses, 172. 362.
Faire, il ne faut jamais faire ce qu'on ne

Table des Matieres.

- ſçait point, 130. 133.
Farine, ne point ſacrifier ſans farine, quel ſymbole, ccx.
Favoris des Rois comparez aux doigts de la main, & pourquoy, cxlv.
Fauſſetez, écouter avec compaſſion & indulgence ceux qui en avancent, 108.
Faites, ce qui empeſche de faire des fautes 130.
Faute legere d'un ami, juſqu'où elle peut s'eſtendre, 291.
Femmes leurs veritables ornemens, xxviiij. difficiles à ramener à la modeſtie quand elles ſont accoutumées au luxe, *ibid.*
Refuſez les armes que vous preſte une femme, quel ſymbole, ccxxviiij.
Fer, n'osteZ pas la ſueur avec le fer, quel ſymbole, ccxxx. *N'appliqueZ pas le fer ſur les traces de de l'homme*, quel ſymbole, ccxxxj.
Feu des ſacrifices, comment purgeoit l'ame ſelon les Payens, 418.
Fèves, abſtinence des fèves, ce qu'elle ſignifioit, cxj. cxij. pourquoy abhorrées des Egyptiens, *ibid.*
Fidelité des Pythagoriciens dans leurs promeſſes, cvij.
Figure, la premiere figure ſolide ſe trouve dans le quatre, 171.

Table des Matieres.

- Fils de Dieu, la veritable image du Pere ,
273.
Flambeau, n'efface point la trace du flam-
beau, quel symbole, clxxxiv.
Flustes condamnées par Pythagore, &
pourquoy, cliv. pourquoy rejetées par
Mine rve, *ibidem*.
Fontaines, *jetter des pierres aux fontaines*,
quel symbole, ccxxix.
Force doit estre cherchée dans le voisina-
ge de la necessité, 292.
Fortune n'est qu'une suite & une dépen-
dance de la nature mortelle, 63. 301. V.
Divine fortune.
Fou, le fou est sans Dieu, 197. le fou se
perd dans tous les estats de la vie, 198.
Fous comparez au Cylindre, 197. 203.
385. 387.
Frequentation des vicieux defendue, clxj.

G

- G**Abonites, comment traitez par Jo-
sué, ccij.
Galien lisoit tous les matins & tous les
soirs les Vers de Pythagore, & les reci-
toit par cœur, 431.
Gens de bien, comment soutenus dans les
maux de cette vie, 91. il faut rechercher
& aimer les gens de bien, 156.

Table des Matieres.

- Gentils ont imité les roges des Nazareens, xliij.
Geometrie née en Egypte, & ce qui la fit inventer, cxlvij. perfectionnée par Pythagore, *ibid.*
Germe malheureux qui est en nous, 200. 386.
Glaive aigu pour les langues medifantes, ccv. *Detournez de vous le glaive affilé, quel symbole, ibid.*
Gloire veritable, gloire quelle, xxxiv.
Gourmandise, ses suites funestes, 54.
Grecs, quand commencerent à philosopher, ij. pourquoy ils alloient chercher la sagesse en Egypte, iv. ils n'ont eu aucun commerce avec les Juifs, vj. viij.
Saint Gregoire de Nazianze, 256. 279.
Gryphons, qui gardent les mines d'or, ccxxxvij.

H

- H**Aine accompagne la crainte, cxxj.
Harmonie, l'estenduë de ce mot selon Pythagore, cxv. cxvj. mélange des qualitez, cxl.
Hazard, ce que c'est, 83. domine sur les animaux, 95. 325.
Hebreux, donnent aux vicieux les noms, des bestes lxxx. seuls bons nomenclateurs, 392. 394. n vj

Table des Matieres.

Hecaté, gouffre où estoient les ames qui avoient mal vescu, lxxj.

Heraclite, lj. beau mot de luy, 191.

Hermionée, le simple orge d'Hermionée, 19.

Hermodamas, premier Precepteur de Pythagore, xx.

Heros, nom donné aux Anges, lxij. tiennent la seconde place, & comment ils doivent estre honorez, 26. tout éclatans de la lumiere qui rejaillit de Dieu sur eux, 29. pourquoy appelez *Heros*, & ce qu'ils font pour nous. *Ibid.* pourquoy appelez *bons Demons & Anges*, 30. ame raisonnable avec un corps lumineux, 218. l'origine de ce mot, 277.

Hesiodé expliqué, cxcv. ccxiv. ccxxix. cité, 383. 387.

Hieroclés, il y a eu plusieurs Auteurs de ce nom, ccxxxv.

Hieroclés, Stoïcien, beau mot de luy, ccxxxviiij.

Hieroclés de Bithinie, le persecuteur des Chrestions, ses ouvrages, ccxl.

Hieroclés d'Hillarime, Athlete, & ensuite Philosophe, veritable Auteur de ces commentaires, & tr. different du persecuteur, *ibid.* preuves de cette difference, ccxliij. ccxlviij.

Table des Matieres.

- Histoire du Philosophe, ccxlvij. ses ouvrages, ccl. bon mot de luy sur Socrate, ccliv. passage remarquable de son Traité de la Providence, 321. 324.
- Hieroclés Auteur des Contes plaisans, different du Philosophe, *ibidem.*
- Hieroglyphes des Egyptiens, lj.
- Hippalus ne peut estre le bisaycul de Pythagore, xvij.
- Hipocrate a suivi les Principes de Pythagore, cxlij.
- Histoire d'un Pythagoricien, cij. de Mullias & de sa femme Tymicha, cxiv. des Sybarites & des Crotoniates, cxvij.
- Historiens, les premiers Historiens aussi amoureux de la fable que les Poëtes, lxxxij.
- Homere a connu la grandeur du nom de pere, xxx. il suit la Theologie des Egyptiens sur la nature, lxx. ses idoles, ce que c'estoit, lxxij. les divinations qu'il a connues, cxxij.
- Homere cité, 350. 380.
- Homme créé pour contempler, xxvj. partage de l'homme en trois parties, d'où tiré, lxxv. expliqué par une comparaison, lxxvj.
- Homme malheureux par sa faute, cxv.
- Hommes vicieux designez par des vais-

Table des Matieres.

- seaux à deshonneur, cxcj.
- Homme, pour homme de bien, 4. 247.
- Hommes en quoy inferieurs aux Anges ,
31. honorez de la grace divine, meri-
tent nostre culte, 31. 281. leur ornement
la verité & la vertu, 32.
- Homme devenu *Demon*, & comment ,
33. 282.
- L'homme n'est rappellé à la science divine
qu'après sa mort, 31. 280.
- Hommes qui ont trouvé place dans les
chœurs divins, 34. 285. l'honneur qu'on
leur doit, & en quoy il consiste, 35.
- L'homme de bien souvent plus malheu-
reux en cette vie, que le méchant, 71.
- L'homme est méchant volontairement,
88. fecond en opinions estranges & er-
ronees quand il s'abandonne à luy-mes-
me, 107.
- Homme interieur comment blessé, 152.
- L'homme, animal amphibie, & comment,
184. 195. le dernier des estres supe-
rieurs, & le premier des inferieurs, *ibid.*
au dessus de toute la nature terrestre &
mortelle, 185. malheureux volontaire-
ment, 195.
- Hommes qui fuyent la corruption du sie-
cle, sont en petit nombre, 197. ils em-
braissent le vice par leur propre choix,

Table des Matieres.

201. comment peuvent devenir Dieux,
233. 234. après leur mort demeurant
toujours inferieurs aux Anges selon les
Pythagoriciens, 236.
Un homme ne peut estre estranger à un
autre homme, 294.
L'homme ne peut estre attiré à la verité
malgré luy, 211. 399. il n'est pas l'ima-
ge des Anges, 428.
Honneur qu'on rend aux estres superieurs,
en quoy consiste, 16.
Honorer Dieu, ce que c'est. *Ibid.* le seul
qui le sçait honorer, 17.
Honteux ne peut changer par les circon-
stances, 58.
Huile pour les loüanges, les flatteries,
cxc.
Humanité, il faut conserver l'humanité
pour tous les hommes, 50.
Hyronnelles, symbole des grands par-
leurs, clxxxj. *Ne nourrissez pas les
hyronnelles, quel symbole. Ibid.*

I

- J** Amblique, cité, 273. 361. 367. 402.
405. 411. 418.
Javelot de Pythagore, sur quoy imaginé,
cxxviiij.
Idole, ce que c'estoit dans le langage

Table des Matieres.

- d'Homere & de Pythagore, lxxij.
Saint Jean, passage de l'Évangile selon
S. Jean expliqué, 398.
Ignorance de la cause de nos maux jette
dans l'impiété, 76.
Ignorance de ce qui est seant & honneste ,
les maux qu'elle produit, 150.
Ignorance, fonds inépuisable d'opinions
vaines, & d'esperances, & de craintes
frivoles, 188.
Images de Dieu deffenduës par Pythago-
re, lxx. pourquoy deffenduës sur les
anneaux, clxxxj.
Image, signification de ce mot dans le lan-
gage de Pythagore, lxxij. &c.
Comment nous devenons l'Image de
Dieu, 161. cette image de Dieu s'ef-
face bientost, si son original ne l'entre-
tient, & ne la conserve, 371.
Immortalité de l'ame cruë par les Egy-
ptiens, lxxix. immortalité adherante à
nostre ame, 187.
Impiété mere de tous les vices, 93. il y a
de l'impiété à entendre mesme ce qui
est impie, 397.
Impur, ne peut toucher à ce qui est pur ,
230.
Indépendance, la perte des hommes ,
xxxij.

Table des Matieres.

- Inégalité de conditions, d'où procedoit, selon les Pythagoriciens, 74. 308. elle est un bien, 309.
- Inégalité qui regne dans les animaux, & les plantes-mesme, sa cause, 84.
- Initiez, estoient de deux sortes, 275.
- Injustice embrasse tous les vices, & s'étend sur toutes les facultez de l'ame, 61.
- Innocence perduë par le péché se recouvre par le repentir, 125. & par la pratique des vertus, 245.
- Insensé, son caractere, 127. vuide de Dieu, 197. tout tourne en mal aux insensés, 198.
- Intelligence a son siege dans le cerveau, cxlj.
- Jours heureux & malheureux, superstition tres-ancienne, xcv.
- Irradiation de l'entendement divin dans nos ames, 162.
- Isaie expliqué, cxcv.
- Isles des Bienheureux, 234.
- Isocrate cité, clxxv.
- Jugement de Dieu contre les pecheurs, compose la divine fortune, & comment, 82. 313.
- Jugement seduit par une transposition dans l'examen de ses pechez, 159.
- Juifs. Ils n'avoient aucun commerce avec

Table des Matières.

les estrangers, & leur rigueur pour eux, vj. vij. imbus de la superstition de la metempsychose, lxxxviij.

Julius Firmicus, cité, 274.

Justice, rien ne peut subsister sans elle, xxxj. la plus parfaite des vertus, & elle les embrasse toutes, 61. leur fin, *ibid.* elle renferme tous les devoirs, 68. elle doit estre observée dans les actions & dans les paroles, *ibid.* ne peut subsister sans la prudence, *ibid.* la justice de Dieu nous rafraichit la memoire, & conserve en nous le sentiment de la vertu, 85. Ce que produit l'exacte justice, 112.

Justice comparée à l'octave de la Musique. 298.

Justice n'est que proportion, 300.

Justifier les accidens de cette vie, comment, 74. 307.

K

K *Ἀταχρόνιοι δαίμονες*, 282.
κόσμος, nom donné à l'Univers par Pythagore, & pourquoy, cxxxv.

L

L Actance, sentiment de Lactance réfuté, v.

Table des Matieres.

Langue est tenuë en bride par l'abstinence du ferment, 25. elle ne doit pas devancer la reflexion, *ibid.*

Leon, Roy de Phlius, xxiv.

Liaisons, d'où procedent tous nos devoirs, xcix. civ.

Liaisons differentes qui se trouvent dans la vie, & les devoirs qu'elles exigent, 6. &c.

Libanius. Lettres manuscrites de Libanius, tres-dignes de voir le jour, cclvij.

Libations par l'oreille comment doivent estre entenduës, ccxxv.

Liberalité, vertu qui regle la recette & la dépense, 70. quelle vertu & en quoy elle consiste, 150. fille de la temperance, 304.

Liberté, sans la liberté, il n'y a plus ni vertu, ni vice, ccxlvj. 215. usage que nous faisons de nostre liberté, 199. elle vient de Dieu, & a besoin de son secours, 174. 368.

Lin asbeste, ccxxvij.

Livre theologique de Pythagore, appelé *Livre sacré*, 361.

Logique, anciennement elle ne faisoit pas partie de la Philosophie, clv. ce qui l'a produite, *ibid.*

Logique de Pythagore, quelle, clvj. en-

Table des Matieres.

- seignée par exemples, & non par regles, *ibid.*
- Loiange, le partages des Dieux, xxxiv.
- Loy ancienne n'est que la volonté de Dieu, lxij. loy éternelle la vertu immuable de Dieu, xcv.
- Loy éternelle, ce que c'est, 12. 249.
- Loy fort ancienne sur les victimes, cxlviii.
- Loy remarquable pour le maintien des loix, cxliij.
- Loy singuliere sur les tutelles, clxij.
- Loix, les couronnes des villes, clxxviiij.
- Loy sacrée de l'amitié, ce qu'elle exige, 49.
- La Loy veut que chacun soit traité selon son metite, 75.
- Loy divine préexistant dans la bonté infinie de Dieu, 85. son but digne de Dieu & utile à l'homme, 89.
- Loix que l'entendement divin impose aux ames, 156.
- Loy de l'entendement, 163.
- Loy qui crée, lie ce qui est créé, 265.
- Loix publiques, échantillon de la Philosophie pratique, 232.
- Lumiere incorruptible & intelligente, 177.
- Luxe doit estre banni comme la malpropreté, 144. 148.

Table des Matières,

Lyre, *Ne chanter que sur la lyre*, quel symbole, cxcix.

M

MAgie, fille de l'idolatrie, cxxv. née en Perse & nourrie en Egypte, *ibid.*

Main gauche, la main suspecte de vol, ccxxx. *Ne mangez pas de la main gauche*, quel symbole, *ibid.*

Mal, le mal n'existe point par luy-mesme, 80.

Mal attaché à nostre nature est naturel & acquis, 199. 386. le mal vient de nous, & la punition vient de Dieu, 314.

Malheur, le plus grand malheur de l'homme, 116.

Manger de son siege, quel symbole, ccxxij.

Marâtres deffenduës, clxj.

Marc Aurele, cité, 353.

Mariage regardé par Pythagore, comme un acte de Religion, clxiv.

Mathematiques dégagent l'esprit des choses sensibles, lv. Purgation de l'ame, 229. elles sont auprès de la dialectique comme les initiations, 416. Découverte de Pythagore, cxlvij.

Matiere ne tombe point sous la science, cxxxj. ce que c'est que la matiere selon

Table des Matieres.

Pythagore, cxxxij. pourquoy appelée
autre, cxxxiv.

Matrice de l'animal défenduë, & pour-
quoy, clxxxvj. sens mystique de ce
mot, 224.

Maux, les pechez sont les veritables
maux, 78.

Maux volontaires, & maux extérieurs, 80.

Maux illustrez par la presence de la vertu,
81. nous pouvons convertir les maux
en biens, 87. le fruit du peché, 9. sou-
vent meilleurs que les biens, 92.

Maux viennent de la necessité seule, 193.
principe de tous les maux, 194. les
hommes taschent de guerir leurs maux
par d'autres maux, 127.

Méchants, comment doivent estre aimez,
51. punis, ils deviennent un exemple
instructif pour les sages, 87. punis
comme hommes & comme méchants,
& comment, 88. cherchent dans la
mort de l'ame la consolation de leurs
crimes, 123. leur justice en se condam-
nant eux,mesmes à la mort, 124.

Medée insensée & furieuse, 127.

Medecine, la plus sage des choses huma-
ines liij.

Melamphylus, Isle quand appelée Sa-
mos, xvj.

Table de Matieres.

- Mer, appelée *larme de Saturne*, cxxxvij.
Mercuré, tout bois n'est pas propre à faire un Mercure, xlij.
Mesure juste des aliments & des exercices, 137. ce qui n'incommode point l'ame; 138. elle n'est pas la mesme pour tout le monde, 140.
Mesure Pythagorique, 142. la mesure du besoin passée, il n'est plus de bornes, 148.
Meremplychose, opinion plus ancienne que Pythagore, lxxvij. receuë par les Pharisiens, lxxvij. secret de cette fiction, lxxix. enseignée cruëment par un mensonge pieux, lxxxiv. receuë des Juifs, lxxxvij. ce que c'estoit, 188.
377-
Midy, *Ne dormez pas à midy*, quel symbole, cxcvj.
Miel, oblation de miel, x.
Milieu entre la malpropreté & le luxe, 146.
Milieu qui separe & qui unit, 180.
Milon Crotoniate, son équipage bizarre, cxix.
Miroir trompeur, ccxvj. *Ne vous regardez pas au miroir à la clarté du flambeau*, quel symbole, *ibid.*
Misologie, haine des discours, combien dangereuse, 104. 332.

Table des Matières.

Mnemarchus, pere de Pythagore, xvij.
sa profession, xviiij.

Mochus, xxj.

Mœurs, caractérisées par les metaux, 5.

Monde, animal vivant & intelligent ,
cxxxv. 13. ruine du monde, erreur des
Pythagoriciens, *ibid.* ce que c'est que le
monde, 191. fuite de ce monde combien
nécessaire, 193. les maux n'en scau-
roient estre bannis, *ibid.* une region de
mort, 194.

La fin du monde conduit toutes choses à
la felicité, 261.

Montrer, ce qu'il faut pour montrer, 213.

Morale de Pythagore, cxviiij.

Morale comprise sous le nom general de
Physique, *ibid.* renfermée en préceptes
ou sentences, *ibid.* perfectionnée par
Socrate, *ibid.*

Mort, seconde mort selon les Egyptiens,
quelle, lxxij. inconnuë à Pythagore,
lxxiiij. la crainte de la mort précipite
dans beaucoup d'injustices, 66.

Mort soufferte pour une bonne cause, 118.

Mort de l'homme, quelle, 191.

Mourir, il faut chercher non à ne pas
mourir, mais à bien mourir, 64.

Mouvement de l'ame comparé à celui du
cylindre, 387.

Muses

Table des Matières.

Muses, bastir un Temple aux Muses, ce que c'est, xxx.

Muse muete adorée par Numa, xliv.

Musique veritable & parfaite, cliij. remede pour la santé, *ibid.* fin de la Musique, cliv.

Musique agréable à Dieu, ccxxv.

Mysteres, les petits estoient une préparation pour les Grands, 416.

N

NAissance, lorsque l'ame vient animer le corps, 195.

Naissance, generation, ce que les Pythagoriciens entendoient par ces mots, 412.

Nature, elle ne souffre pas qu'un homme soit estrangé à un autre homme, civ.

modestie de la nature doit estre imitée, cxciv. la connoissance de la nature est une suite de la connoissance de Dieu, ccxvij.

Aucune nature inferieure à la nature humaine ne merite nostre culte, 27. 34. payer les droits à la nature, ce que c'est, 41.

Nature pour Dieu, 183.

Nature sacrée, pour la Philosophie, 210.

Nazaratus, un Mage, xxij.

Nazaréens, xliij.

Table des Matières.

- Neccssité de l'esprit, sa force, 48. 399.
Neccssité libre & independante, 49. con-
firme la liberté, 270. elle est dans les
bornes de la science, 49. & 293.
Neccssité de la nature, comment illustrée,
118.
Neige, pour les naturels mous & las-
ches, cccxxij. *N'escrivez pas sur la
neige, quel symbole, ibid.*
Nombres, comment employez par Py-
thagore, lvj. *Nombre pair, & nom-
bre impair, quels symboles, ccvij.*
Dieu, le nombre des nombres, 169.
Nombres, peuvent estre significatifs,
mais jamais principes, 361.
Noms changez pour des evenemens ex-
traordinaires, xvij.
Noms, viennent plustost du hazard & de
la convention des hommes, que de la
nature, 196. 390. quels sont les noms
convenables, *ibid.* sagesse de ceux qui
ont les premiers imposé les noms
aux choses, 197. comparez aux statuai-
res, *ibid.* & 392. comment ils ont don-
né ces noms, 391. & 393.
Notions communes, naturelles à tout
estre raisonnable, 212. ce que c'est,
333.
Nourriture, sa juste mesure, 137. 139.

Table des Matieres.

La nourriture & l'exercice doivent se succeder 140.

Nous, nous devons estre nos gardes & nos surveillans, 59

Nous, c'est l'ame, 112 113.

O

O Beiffance aveugle & insensée, précipite dans l'impieté, 40.

Oeil de l'amour guide le cocher, 226. 413. ce n'est que par cet œil que l'on voit le champ de la verité, *ibid.*

Oeuvres, necessité des bonnes œuvres, 178.

Offrandes des fous, appast pour les sacrileges, 16.

Offrandes ne doivent pas estre trop magnifiques, xxxix.

ὄμακός τινος & ὄμακός, 430.

Ongles, *Ne se pas faire les ongles pendant le sacrifice*, quel symbole ccxiv.

Operation mystique doit estre toujours conforme à la raison, 231.

Opinion opposée à la science, 130 playes que font les fausses opinions, 66.

Opportunité, dogme de Pythagore sur l'opportunité, xciv elle doit estre recherchée en tout, 134. Dieu appelé *opportunité*, 346.

Table des Matières.

- Or, le seul metal qui ne se rouille point, 5.
Oracles d'Apollon Pythien, 18. 19.
Ordre, ce que c'est, 12. 14.
Oreille, *Sacrifier aux oreilles, faire des libations par les oreilles, quel symbole,* ccxxv.
Orge avec du sel, repandu sur la teste des victimes, ccx.
Orphée, sa theologie, 248. son sentiment sur les nombres, 361.
Ourses polaires, appellées *les mains de Rhée*, cxxxvij.
Ouvrages de Dieu doivent estre connus selon la justice, 186.
Oüye ne doit pas juger de la Musique, & pourquoy, cxlij.

P

- P**Ain, comment fait en Grece & à Rome, clxxxvij.
Palmier, la grande utilité de cet arbre, ccxxij ses bourgeons appellez *cervelle* causent de grands maux de teste, quand on en mange, ccxxiv.
Paquets, *Tenir ses paquets toujours prests, quel symbole,* cc.
Parens, l'honneur qu'on leur doit, 42.
Parjure naist de l'habitude de juror, 24.
Parthonis, mere de Pythagore, xvij pour-

Table des Matières.

- quoy appelée *Pythais*, *ibid.*
- Passions de l'ame plus cruelles que les tyrans, xxxviij. les parties & comme les membres de la folie, 53. sources de toutes les injustices, 54. il n'y a que l'excès de vicieux, 241. elles se prestent des armes, 297. données comme des aides de la raison, 341.
- Patience, jusqu'où elle doit estre portée avec nos amis, 47. ses fruits, 98.
- Pauvreté volontaire, 117.
- Pechez d'omission & de commission, 158. en quoy égaux, *ibid.* comment volontaires, & involontaires, 203.
- Peines de l'autre vie, cruës temporelles par Pythagore, lxvij.
- Peines volontaires, les remedes du peché, 125.
- Penchants des passions, autant de masses de plomb, 56.
- Penchants de l'homme, d'où ils procedent, 191.
- Pensée de Dieu est la production des choses, 11. 256.
- Pere, veneration due à ce nom, xxix 37. nos peres & nos parents nous representent Dieu & les Anges, 37. la seule occasion où l'on peut desobeir à son pere, 39. honneur qu'on doit à son

Table des Matières.

- pere & à sa mere est sans bornes, *ibid.*
en quoy il consiste, 41. ridicule des pe-
res sur l'éducation des enfans, xxxv.
Perse, cité, 263.
Perseverance dans le vice ou dans la ver-
tu, seule punie ou récompensée, 317.
Perte la plus grande que l'homme puisse
faire, 116.
Perte des biens raisonnable, quelle, 117.
337. pertes dont la vertu nous tient
compte, *ibid.*
Petavi, le Pere Petavi cité, 262. 273.
Petri Bungi numerorum mysteria, 361.
Phalaris tyran de Sicile & né à Crete, sa
cruauté, clix
Philosophe, difference du Philosophe aux
autres hommes, xxv. les Philosophes
ne connoistront jamais parfaitement
l'ame des bestes, xcij. premiers Phi-
losophes prétendus magiciens, & pour-
quoy, cxxv. Medecins, cxxxviiij.
Philosophie comprise sous le nom gene-
ral de Physique, cxxx. est la science de la
verité des choses qui existent, cxxxj. la
purgation & la perfection de la nature
humaine, j. la Philosophie pratique est
mere de la vertu, & la contemplative
mere de la verité, 3. leurs effets, 1. 162.
164.

Table des Matieres.

- Philostrato expliqué, cccxv ses fables & ses chimeres sur la vie d'Apollonius, ccxlvj.
- Physique; peu cultivée avant les sept sages, cxxxj; Physique de Pythagore, ccxxxij, &c. bornes de la Physique, 375.
- Pieté, sans la pieté rien n'est agreable à Dieu, 19; la premiere, la guide & la mere des vertus, 61. 93.
- Pieux, quel est l'homme pieux, 18.
- Planettes appellées *les Chiens* de Proserpine, cxxxvij.
- Platon cité, 192., 193., 194., 233., 244., 288., 300., 328., 332., 344., 348., 374., 382., 390., 401., 402.
- Pleiade, appelée *Lyre des Muses*, cxxxvij.
- Plutarque, les contes ridicules qu'il fait des Juifs, viij. &c. Lactine remarquable dans Plutarque, 363.
- Poids & mesures connus en Grece longtemps avant Pythagore, clv.
- Point, le point répond à l'unité, 171.
- Poissons, *Ne mangez pas les poissons qui ont la queue noire*, quel symbole, clxxxvj.
- Politique, l'estude des premiers Sages, iij, clviiij.

Table des Matieres.

- Porphyre, ccxlv. son ouvrage du retour
des ames, 409.
- Pourceau de paste, cxlix.
- Pouvoir, ce qui est en nostre pouvoir, &
ce qui n'y est pas, 65. jusqu'où s'estend
la force de ce qui est en nostre pouvoir,
65. 302.
- Prairie de la verité, 192. 381.
- Pratiquer, mediter, aimer, 165. 166.
- Prestiges doivent estre bannis des expia-
tions, 222.
- Priere, necessité de la priere, & sa diffi-
culté, xciiij. milieu entre nostre recher-
che & le don de Dieu, 175. doit estre
accompagnée de l'action, *ibid.* & 178.
- Principes des vertus viennent de la nature,
& leur progrès de l'éducation, cxliij.
- Prisonniers de guerre, à quoy reduits,
ccij.
- Proclus, son instruction Theologique,
405.
- Progrés decuple, s'il a esté connu par Py-
thagore, cxlv. &c.
- Proportions harmoniques comment trou-
vées par Pythagore, clj.
- Propreté outrée devient luxe & mollesse,
146. ses bornes, 147.
- Proserpine, champ de Proserpine, lxxj.
- Providence, le composé de la Loy éternel-

Table des Matieres.

- le, & du serment divin, xcviij. elle distribue à chacun ce qui luy est dû, 75. nier la providence & la justice de Dieu, c'est aneantir la Religion, 92. s'estend sur toutes choses à proportion de leur dignité, 97. 329. sur les animaux en general, 320. 321. 324.
- Prudence mere des vertuss, cxx. 61. le guide de tous les biens, 62. ses effets, 63. la regle & la mesure de la justice, 69. elle veut que nous connoissions la cause de nos maux, 76. elle cherche ce qui est seant à chacun, 300. sans elle il n'y a ni justice ni sainteté, 382.
- Puissance, ne doit pas se mesurer par la volonté, mais par les forces de la nature, 47. 292. elle habite près de la nécessité, 48.
- Punitions, dont Dieu chastie, & l'usage qu'on en doit faire, 125.
- Purgation doit précéder la contemplation, 3. & la delivrance de l'ame, 229. 414.
- Purgations prises des Chaldéens & des Hebreux, 410.
- Purgation, illumination, & perfection, les trois degrez, 415.
- Pyramide, la premiere pyramide dans le *quatre*, 172.

Table des Matieres.

Pythagore n'a jamais esté en Judée, vj.
son origine, sa patrie, xvj. &c. le temps
où il a vescu, xxj. &c. changea le nom de
Sage en celui de *Philosophe*, xxv. il
enseignoit toujours dans les Temples,
& pourquoy, xxxvij. comment il éprou-
voit ceux qui se presentoient pour estre
ses disciples, xlj. xliij. exigeoit un silen-
ce de cinq ans, qu'il réduisoit quelque-
fois à deux, xliij. ses Disciples partagez
en deux classes, xliij. estimoit la Musi-
que, xlviij. imite les trois sortes de style
des Egyptiens, lj. ses purgations de l'a-
me, liv. le mystere ses nombres, lv. sa
theologie, lxj. lxiv. son idée sur la créa-
tion, lxviij. son opinion sur l'ame des
bestes, lxxxvi. sa superstition sur le temps
de la priere, & des operations Theurgi-
ques, xciiij. xciv. justifié sur le reproche
de dureté pour les autres hommes, ciiij.
sa reconnoissance & son amitié pour son
maistre Pherecyde, cv. ses abstinences,
cx. son erreur sur la premiere vie des a-
mes, cxv. soumis à la raison, cxvij. sa se-
verité trop grande, & ce qui l'en corri-
gea, cxx. pretendu grand devin, cxxiiij.
ce qu'il faut croire de sa magie & de ses
miracles, cxxvj. &c. de sa cuisse d'or,
de son aigle, de son ourse, cxxvij. de

Table des Matieres.

l'empire qu'il avoit sur les bestes, & qu'Orphée luy avoit transmis, *ibid.* de son javelot, cxxviiij. ennemi de l'ostentation & du faste, *ibid.* sa descente dans les enfers, sur quoy fondée, cxxix. son systeme sur la matiere bien different de celui des atomes, cxxxiv. ses decouvertes dans la Physique, cxxxij. cxxxv. s'il immola aux Muses une hecatombe, cxlviiij. cxlix. il n'offrit jamais de sacrifice sanglant, *ibid.* Canon de Pythagore, cxliij. sentiment bien particulier qu'il avoit sur la Musique, cliij. ses traitez de politique, de physique & de morale, clviiij. & clix. chefs d'œuvres de sa politique, clviiij. clix. grands hommes sortis de son école, clx. sa femme & ses enfans, clxv. si Pythagore avoit escrit, clxvj. & clxviij. ses paroles passioient pour des oracles, clxix. respect qu'on avoit pour luy, *ibid.* persecutions qu'il eut à souffrir, clxxj. clxxij. sa mort à Metapont, clxxij. on luy erige une statue au milieu de Rome, clxiiij. durée de son Ecole, clxxiv. sa lettre à Hieron. est supposée, clxxv. ses Vers dorez, leur éloge, 2. son ordre dans ses préceptes, 4. d'où il avoit tiré son *Tetractys*, 359. Pythagoriciens, leurs biens mis en com-

Table des des Matieres.

mun, xlviij. regardez comme morts, quand ils quittoient leur profession, *ibid.* leur vie, xlvüj.
Derniers Pythagoriciens, leurs visions, lix. leur erreur sur les dieux, 6. 13. sur les peines de l'autre vie, 124. ils defendoient de se tuër, 163.

Q

Qualitez, les secondes qualitez font les maladies, cxxxviiij.

Quaternaire, nom de Dieu, ce qu'il signifie, lvij. &c. source de l'arrangement du monde, 169. la veritable signification de ce mot, 177. d'oü Pythagore avoit tiré cette idée, 359.

Quatre, milieu arithmetique, entre un & sept, 170. renferme la premiere figure solide, 171. la premiere pyramide, 172. son estenduë, *ibid.* & 364. comment renferme les societez, 364.

R

Rabins, idée qu'ils ont prise de Pythagore, lxxvj.

Raison mise en regles par Aristote, xlviij.

Raison se regle par l'instruction, & la passion par l'habitude, 56.

Raison, est la loy naturelle gravée au de-

Table des Matieres.

- dans de nous, 87. elle est naturellement dans l'homme, 79. c'est Dieu, & comment, 129.
- Raisonnement, l'abus du raisonnement a produit la Logique, cxlvij.
- Raisonnemens tiennent de la disposition de l'ame, 104. doivent estre bien examinez, 105. les vrais sont les seuls qui meritent ce nom, 105. 333. les faux ne sont que des abois d'une ame insensee, 106.
- Raisonner avant que d'agir, 151.
- Raisons de la Providence, & de nostre liberte, 101.
- Rats d'or, cxlix.
- Recouvrer, se recouvrer soy-mesme, 234.
- Regime athletique mauvais, 138. celui qu'on doit choisir, *ibid.*
- Regles les plus dures aux plus parfaits, clxxxij.
- Belle regle pour distinguer la vertu du vice, 78. 311.
- Relaschement une fois receu, n'a plus de bornes, cvij.
- Reminiscence, suite de la creation des ames avant les corps, 352.
- Renaissance de l'homme, 191.
- Repentir, montre le vice du choix, 122. le commencement de la sagesse, 125.
- Respect suit l'amour, cxxj.

Table des Matieres.

- Respect de nous-mesmes, nous éloigne du mal, 58. 59.
Ressemblance avec Dieu, acquise, ou essentielle & éternelle, 32. la perfection de tous les estres raisonnables, 237. les differens degrez, 427. 428.
Ressemblance unit toutes choses, 230.
Réveler les secrets de l'Ecole, l'origine de ce proverbe, cxiv.
Riche au dehors, 123.
Richesses, ne sont qu'un secours pour le corps, 152.
Rocher de Tantale, 86. 316.
Rognures des ongles & des cheveux, ce qu'elles signifient, cxciij.
Rompre le pain, *Ne rompez pas le pain*, quel symbole, clxxxviiij.
Rostir, *Ne rostissez point ce qui est bouilli*, quel symbole, cciiij.
Rouget, *Ne mangez pas le rouget*, quel symbole, clxxxvj.
Rouille, l'emblème des vices, 5.

S

Sacrifices des Payens ne se rapportoient qu'aux Dieux corporels, lxxvj.
Sacrifices qu'on faisoit aux Saisons, cciiij.
Sacrifices doivent réunir les familles, ccxy.

Table des Matieres.

- Sacrifices, échantillon de la Philosophie mystique, 232. 420.
- Sage, seul sacrificateur, seul ami de Dieu, 17. le sage ne hait personne, 51.
- Sagesse, ordre & perfection inseparables, II.
- Saints, idée que les Pythagoriciens en ont eüe, 32. 34. 35. le culte qu'ils veulent qu'on leur rende, 35. 281. 282.
- Saliere sanctifioit la table, cviiij. superstition sur les salieres renversees, fort ancienne, cix.
- Salomon, Proverbe de Salomon expliqué, ccxxx.
- Salvini, Docteur de Florence cité, 298. 299. 338.
- Salut, la fin tres-glorieuse de tous nos travaux, 233. l'ouvrage le plus grand de l'art de l'amour, 234. n'est nullement le fruit de l'estude & du sçavoir, 397.
- Santé convenable & feante au sage, 137.
- Saumaïse repris, 373.
- Science, il faut ou l'apprendre des autres, ou la trouver de soy-mesme, 107. deux moyens pour la recouvrer, 197. le fruit de la verité, 221. source de douceur dans les disputes, 334. differente de l'opinion, 342. les Sciences peuvent éclair-

Table des Matières.

- rer l'ame, mais non pas la purifier, ni la perfectionner, 415.
- Seche, poisson, ses proprietéz, ccxxvj. *Ne mangez pas la seche*, quel symbole, *ibid.*
- Secours de Dieu toujours necessaire pour faire le bien, 177. necessaire avant tout, 204.
- Sel, le symbole de la justice, cviiij. *Seldenus de diis Syris*, repris, 366.
- Semblable connu par le semblable, fausseté de ce principe d'Empedocle, xcj.
- Sentimens d'un particulier n'ont pas tant d'autorité que ceux d'un corps, 239.
- Sept, le sept pourquoy appellé vierge, & sans mere, 170. Minerve, 362.
- Serment divin, gardien de l'éternité, xcviij. comment lie la creature, *ibid.* d'où Pythagore avoit tiré cette idée, xcviij. ce que c'est, 20. lien qui unit tout à Dieu, 21. inné & essentiel à toutes les creatures, *ibid.* gage de l'éternité, 22. suite necessaire de la Loy, 265.
- Serment, tout ce qui est juste, cvj.
- Serment humain, l'image du serment divin, *ibid.* & 267. son observation maintient l'ordre & la justice, *ibid.* sa nature & son but, 21. 22. le depositaire de la cer-

Table des Matieres.

- titude & de la verité, *ibid.* ses effets, *ibid.*
occasions où il est permis ou deffendu ,
24. la rareté en produit, l'observation ,
25. fidelité du serment compagne inse-
parable de la pieté, *ibid.* deffendu dans
les petites choses, & pourquoy, 168.
belle definition du serment humain, 21.
267. observation du serment humain
une suite de celle du serment divin, 269.
comment elle nous associe à la stabilité
de Dieu, *ibid.*
- Serpent, l'embleme de l'ennemi, ccxxix.
- Service rendu à nos peres, plus il est vil,
plus il est honorable, *ibid.* & 288.
- Silence de cinq ans ordonné par Pythago-
re, xliij. réduit quelquefois à deux,
ibid. la seule voye de l'instruction,
xliv. donne à l'ame la docilité, *ibid.*
- Simplicité outrée, devient mesquinerie &
saleré, 146.
- Simplicius sur Epictete, cité, 302.
- Société comment conduit au vice, 58.
- Socrate, homme divin, 306. son senti-
ment, sur la metempsychose, lxxxvj.
cité, 128.
- Soin, le premier soin doit estre coluy de
nous-mesmes, 113. ordre des soins que
nous devons avoir, 114.
- Soin du corps, quel doit estre, 136. soin

Table des Matieres.

- outré du corps, la premiere cause de
ses dereglemens, 139. il doit tendre à
rendre l'ame plus parfaite, 141. 349.
Soin de l'ame & du corps perfectionne
l'homme entier, 231.
Solitude, comment conduit au vice, 58.
Sommeil, long sommeil blasme, 53. 157.
examen avant le sommeil, 155.
Songes sont partagez en divins & hu-
mains, cxxij. art de les expliquer,
cxxiv. expliquez par tous les particu-
liers, *ibid.*
Sort, celuy qui ne rapporte pas son sort à
sa veritable cause, est sans consolation,
92.
Sort, pour éloignement de Dieu, 202.
Soumission à Dieu volontaire & parfaite,
201.
Splendeurs, secondes splendeurs, ce que
c'est, 279.
Stoïciens, comment ils accordoient la
destinée avec la liberté, 384.
Sueur pour le gain fait par son travail,
cclxxxj. *C'est un crime d'oster la sueur
avec le fer, quel symbole, ibid.*
Superieurs doivent estre honorez, cxxxi.
Sybarites, leur grandeur & leur richesse,
cxviiij.
Symbole, son double sens, liij. cxiiij. sa

Table des Matieres.

force, liij.

Symboles, le berceau de la morale, clxxvj.
en usage en Egypte, en Judée, en Ara-
bie, clxxvij. il faut obeir à leur double
sens, 225. préceptes sacrez donnez sous
des ombres & des voiles, 226. leur con-
tradiction apparente, comment concé-
liée, 228.

Σύμματα, comment employé par
Hierocles, 408.

T

Table, la table estoit sacrée, ccvj.
il estoit deffendu de ramasser ce qui
en estoit tombé, *ibid.*

Tantalé, son rocher, 86. 316.

Tardyheens, quelle nation, ccxxvij.

Temerité, mere des vices, cxx. 122.

Temperance, vertu de tout âge & de tout
sexe, xxxiiij. les biens qu'elle produit,
56. 57. mere de la liberalité, 70.

La temperance & la force, deux gardes
vigilants & incorruptibles, iij.

Temps, la sphere du dernier ciel, & pour-
quoy, cxxxvj.

Ternaire, veneration renfermée dans le
ternaire; ce que cela signifie, ccxix.

Terre, centre de l'Univers, 184.

Tertullien repris, 253.

Table des Matières.

- Tempans* de Pythagore, 359. 360.
Thalés le seul des Sages qui s'appliquast
aux meditations philosophiques, ij. il
n'eut point de maistre de sa nation, iij.
ses connoissances, xij. fonda la secte
Ionique, *ibid.*
Theano, femme de Pythagore, un beau
mot d'elle, clxv.
Theologie de Pythagore, lxj. science
theologique en quoy consiste, 372.
Theon Philosophe Platonicien, 364.
Timée cité, lxxxv.
Timée de Platon, explication du *Timée*
de Locres, 243. &c.
Timon accuse Pythagore de vanité,
cxxxix.
Tombeau, *Ne dormez pas sur le tombeau,*
quel symbole, ccxxxij.
Tonnerre, quel signe, ccxv.
Tournoyement ordonné dans les prieres,
& ce qu'il signifioit, ccxij.
Tout ressemble au nombre, l'explication
de ce mot, cxliv.
Traces, *Effacez de dessus la cendre les traces*
du pot, quel symbole, clxxxiv. *N'ap-*
pliquez pas le fer sur les traces de
l'homme, quel symbole, ccxxxj.
Tradition, comment venuë aux Grecs,
374.

Table des Matieres.

- Transgression de la Loy de Dieu se fait en deux manieres, 199.
Triangle la plus simple des figures , rectilignes, 171.
Tribunal de l'ame, de la conscience, 154. 155.
Trinité, la sainte Trinité inconnuë à Pythagore, ccxix.
Troupeau, pour la multitude, ccxxvij.
Tuer, se tuer soy-mesme, injustice reconnuë des Payens, cc.

V

- V**Ache de paste offerte en sacrifice par les Bramens, cl. origine de cette coustume, *ibid.*
Vents pour les seditions, les revoltes , les guerres, ccxx.
Venus, la même estoile que Vesper, cxxxv.
Verité, en s'instruisant de la verité on apprend à refuter ce qui la combat, 108.
Verité & vertu, leurs effets, j. decoulent toujours de l'essence du Createur, 208. pourquoy necessaires, 221.
Vers de Pythagore pourquoy appelez *dorez*, 4. elemens de perfection, 239. oracles de la doctrine Pythagoricienne, *ibid.* il estoit ordonné de les lire tous les soirs à son coucher, *ibid.* leur

Table des Matieres.

veritable Auteur, 242. deux Vers qui manquoient au texte, rapportez, 352.
Vertu, il n'y a de veritable force, que dans la vertu, xxxix. Vertu divine & vertu humaine, 3. vertu divine, ce que c'est, 167.
La vertu nous lie à nos amis, & la nature à nos parens, 43.
Vertu seule fait le prix des amis & des Saints, *ibid.*
Vertus qui tiennent le milieu, 61. 299. leur ordre, *ibid.* de l'Esprit divin elles rayonnent dans nostre ame, & de nostre ame sur le corps, 62. 300. les ailles de l'ame, 194.
Nous devons faire servir à la vertu nos corps & nos biens, 65. elle ne peut estre conservée sans les saines opinions, 66. tout est vil & méprisable au prix de la vertu, 69. elle seroit inutile, si l'ame estoit mortelle, 71. 72. ce que c'est que la vertu, 73. ombres de vertu, 74. la vertu donne de l'éclat aux maux de cette vie, 80. tout ce qui n'est pas vertu, est inutile à l'ame, 115. elle se fait choisir par sa propre beauté, 120. image de Dieu dans l'ame, 177. le comble de la vertu, 238. rien ne peut la faire changer, 296. il est faux que la pratique des

Table des Matieres.

- vertus soit impossible, 304. la vertu ne se forme en nous que par la cooperation de son original, 370.
- Vertueux, il est au dessus du vicieux par le plaisir mesme, 132.
- Viandes, ce mot comprend tout ce qui est mortel & corruptible, 225.
- Vice, pere de l'infidelité, 23. de la fuite du vice naist la vertu, 60. vices de chaque partie de l'ame, *ibid.* les vices sont des écarts & des éloignemens, de la droite raison, 79. 311.
- Vicieux, tout vicieux peut s'amander, 79. ne scauroit estre fidelle au serment, 23.
- Victimes artificielles offerres à la placè des naturelles, cxlvij.
- Vie, cette vie comparée aux assemblées d'Olympie, xxv. premiere vie des ames selon des Pythagoriciens, & ses suites, cxv. 74. opinion receuë en Judée, cxv. bonne vie en quoy consiste, 134. vie delicieuse, quelle, *ibid.* vie doit estre reglée sur les regles de Dieu, 126.
- Vigne, *N'offrez point aux Dieux de vin de vigne non taillée; quel symbole; ccix.*
- Villes ont besoin des mesmes remedes que l'ame, 420.
- Vinaigre, pour le fiel de la satire, cxciij. *Eloignez de vous le vinaigrier; quel*

Table des Matières.

- symbole, *ibid.*
Virgile expliqué, lxxiiij. 283.
Ulysse, pourquoy refusa l'immortalité,
que Calypso luy offroit, xl.
Un, deux, quel symbole, ccxvij.
Union des citoyens, rempart contre la ty-
rannie, xxxj.
Unité, principe de tout nombre, renferme
la puissance de tous les nombres, 170.
Univers, comment une image de la beau-
té divine, 183. formé sur la mesure &
proportion divine, 375.
Volonté de l'homme influë sur la Provi-
dence, & comment, 94.
Volupté, n'existe point par elle - mesme,
& est l'effet d'une action, cix. 132. de
deux sortes, & à quoy comparée, *ibid.*
Volupté, qui naist de la vertu, stable com-
me la vertu mesme, 132. elle suit tou-
jours la nature de ce qui l'a produit,
ibid. la volupté du voluptueux imite la
volupté divine, 133.
Utile, il est plus utile d'estre puni en cet-
te vie, que de ne l'estre pas, 85. les seules
choses utiles à l'ame, 115.

Y

Y vresse, l'apprentissage de la manie,
cxxxix.

Zaleucus

Table des Matieres.

Z

- Z** Alcucus, ses loix les plus remarquables, cxliij. &c.
Zamolxis, esclave de Pythagore, devient un grand Legislatteur, clxj.
Zenon d'Elée, imagina quelques syllogismes, clvij.
Zodiaque, son obliquité démontrée par Pythagore, xxij.
Zones, imaginées par Pythagore, cxxxv.
Zoroastre, plus ancien que Pythagore, xxij. ses livres de magie, cxxv.

*Remarque oubliée au bas de la page
cliv. de la Vie de Pythagore.*

*Il fit un Instrument de la muraille de sa
chambre, avec des picux qui tenoient lieu
de chevilles, &c.] Plusieurs Auteurs an-
ciens ont rapporté cette experience de Py-
thagore, comme tres certaine. Gaudentius
dans son Introduction harmonique, pages
13. & 14. Nicomachus dans son Manuel
harmonique, liv. 1. Macrobc, liv. 2. cha-
pitre 1. Boëce, liv. 1. de la Musique chap.
10. & Jamblique, chap. 26. de la Vie de
Pythagore. Les modernes se sont partagez*

sur ce sujet. Le Pere Merfenne dans le 4. liv. de l'Harmonie, & dans ses Observations Physiques & Mathematiques; & le P. Fabri dans sa Physique, tome 2. liv. 2. soutiennent que cette experience est fautive.

Le Pere Kircher assure qu'il l'a faite luy-mesme, & qu'il l'a trouvée tres-veritable: voicy ses propres paroles; *Musurg. Universal. lib. ix. Musicam Pythagoricam*, dit-il, *ad malleos constitutam diversis in locis coram diversis Principibus tanto cum plausu & admiratione exhibuimus, ut ejus repetitione vix satiari posse viderentur. Nous avons fait en differents lieux devant plusieurs Princes, & gens de la premiere qualite l'épreuve de la Musique Pythagoricienne aux marteaux, avec tant d'applaudissement & de succès, que pleins d'admiration ils ne pouvoient se lasser de la faire repeter.*

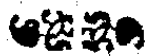
Le Pere Gaspard Schot dans son liv. de la Magie universelle part, 2. liv. 6. & dans sa Mechanique hydraulicopneumatique, part. 2. approuve ce que dit Kircher, & blasme ceux qui ont osé accuser de fausseté cette experience.

Il ne m'appartient pas de vuider ce different; c'est à ceux qui sont profonds

dans la Musique. Je me contenteray de dire qu'il est arrivé tres-souvent que des choses qu'on a cru fausses dans les Anciens, se sont trouvé tres-veritables. En mesme temps j'avoüeray que je n'aurois pas crû que de cette experience il eust pû resulter une Musique aussi agreable que celle du Pere Kircher. Ce Pere me paroist beaucoup encherir sur Pythagore, qui, si je ne me trompe, ne cherchoit pas dans cette Musique l'agrément qui flatte l'oreille, mais seulement les proportions des tons & les raisons de ces proportions.

Faute à corriger.

Page cxlvj, ligne 6. ne vaut qu'un, lisez, ne vaut que ce qu'il marque.



Privilege du Roy.

L OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Confeillers les gens tenans nos cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Le Sieur Andre Dacier de l'Academie Françoise, & de nostre Academie Royale des Inscriptions, nous a fait remontrer qu'outre plusieurs ouvrages tant de sa composition que de celle de la Dame Anne le Févre sa femme, c'y devant imprimez : en vertu de nos Lettres de Privilege, ils travaillent encore à d'autres ouvrages pour l'impression des quels ils nous ont fait supplier de leur accorder aussi nos Lettres de Privilege. A ces causes, voulant favorablement traiter lesdits Sieur & Dame Dacier; nous leurs avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'ils voudront choisir: *Toutes les Traductions & autres ouvrages de leurs composition, cy-devant imprimez ou à imprimer*, en telle forme, marge, caractère, en autant de volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon leur semblera pendant le temps de quinze années consecutives, à comter, à l'esgard des ouvrages cy devant imprimez, du jour de l'expiration des precedens Privileges, & à l'égard de ceux qui seront imprimez cy-apres & de leur vivant, du jour que chacun desdits ouvrages sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; & de les faire vendre & distribuer

par tout nostre Royaume : faisant défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdits ouvrages sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere & autrement, sans le consentement des exposants, ou de leurs ayant cause; sur peines de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende applicables, un tiers à nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre ausdits Exposants, & de tous dépens, dommages & interests; a la charge d'en mettre deux exemplaires en nostre Bibliotheque publique, un dans le Cabinet des livres de nostre Chasteau du Louvre, & un en celle de nostre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux de Pontchartrain, Commandeur de nos ordre, avant que de les exposer en vente; de faire imprimer lesdits ouvrages dans nostre royaume & non ailleurs, en beau caractere & papier, suivant ce qui est porté par les Reglemens des années 1618. & 1686. & de faire enregistrer les presentes es registres de la Communauté des Marchands Libraires de nostre bonne Ville de Paris; le tout a peine de nulité d'icelles; du Contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir les exposants ou leurs ayant cause pleinement & paisiblement; cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens contraires. Voulons que la copie ou Extrait desdites presentes qui sera au commencement, ou a la fin desdits ouvrages, soit tenuë pour dûement signifiée: & qu'aux copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, soy soit ajoutée comme a l'original; Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent, de faire

pour l'exécution des présentes, toutes significations, defenses, saisies & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nobnostant clameur de Haro, Chartres Normandes & Lettres à ce contraires: Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le vingt uniesme jour de Decembre l'An de grace mil sept cents, & de nostre règne le cinquante huitième. *Signé*, Par le Roy en son Conseil, L E C O M T E. & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens. A Paris le 23. Decembre 1700 *Signé* C. B A L L A R D, Syndic. Enregistré ccclxvij. des privileges de nostre Syndicat.

J'ay cédé a M. Rigaud le Privilege que j'ay obtenu du Roy, en datte du 21. Decembre 1700. pour quinze années, registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 23. Decembre de la mesme année, pour l'impression de *La Vie de Pythagore, & des Commentaires d'Hierocles, sur les vers dorez, de ce Philosophe*; & seulement pour la premiere édition qui va estre achevée en deux volumes. Fait à Paris le 16. Decembre 1705. *Signé*, D A C I E R.

Registré sur le Registre No. 2. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, suivant leurs Reglemens. A Paris ce vngt-cinquième jour de Janvier 1706. page 63. du Registre. *Signé* G U E R I N, Syndic.

